

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

TORCY Abel, *A l'ombre des saules*, Bruxelles : O. Lamberty, 1908.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

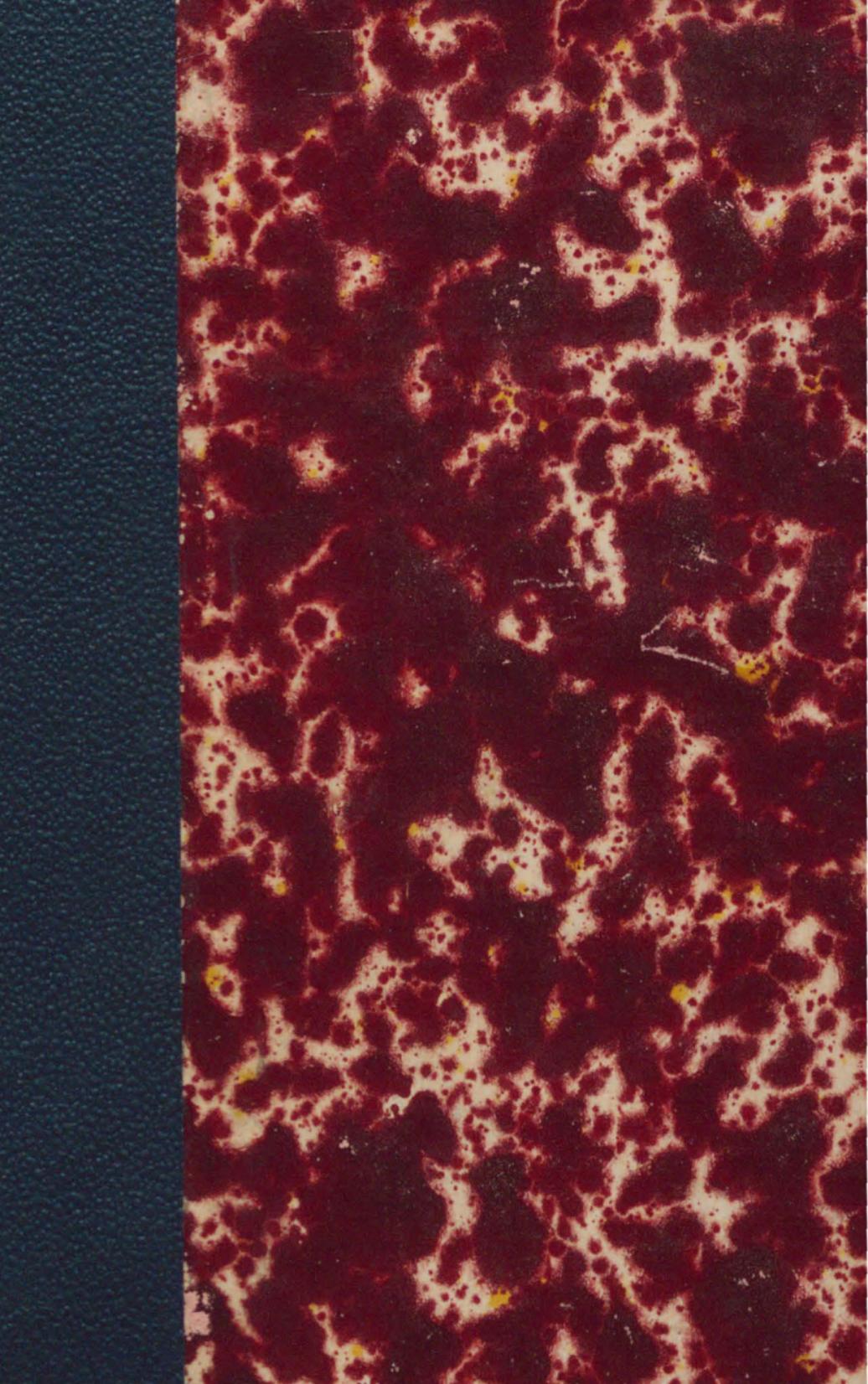
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2022/Torcy_Ombre-des-saules_abbyy.pdf



ABEL TORCY

A l'Ombre des Saules

ROMAN



BRUXELLES

OSCAR LAMBERTY, ÉDITEUR

70, Rue Veydt (Quartier Louise)

1908

A GEORGES EEKHOUD

PREMIÈRE PARTIE

*On ne pleure jamais tant que
dans l'âge des espérances...*

RIVAROL.

I

Connaissez-vous Willemsdorp ?

C'est un village de la Hollande qu'entoure une immensité d'eau. Quelques maisons basses à toit rouge, à volets bleus, s'y alignent derrière les arbres d'une chaussée qui longe la Meuse et conduit à Dordrecht.

Devant la pointe d'alluvion, où ce hameau est isolé, le fleuve s'élargit à perte d'horizon. Sous un ciel démesuré, de minuscules moulins à vent, des bouquets de saules, des clochers d'église, la tour d'un beffroi, indiquent dans le lointain les courbes de la rive.

De l'aube à la nuit, des bateaux défilent ; on entend crier des mariniers, ronfler des machines, des mâtures gémir ; la fumée des remorqueurs s'élève entre les voiles, dont le reflet serpente, brisé par l'ondulation des flots.

Du côté de la terre : des boues envahies de roseaux que baigne la marée haute ; des pâturages tavelés de bétail ; ci et là, une ferme à couverture de chaume, sous un noyer, au bord des champs.

La semaine, on ne voit guère, dans l'unique rue de Willemsdorp, que deux ou trois femmes sur le seuil des portes ; quelques poules picorant parmi les briques jaunes du pavé ; le passeur d'eau qui, de la berge du fleuve, regarde là-bas...

Le dimanche, les hommes se réunissent au milieu de l'avenue, la pipe aux dents, les poings au fond des poches, et parlent de leurs affaires avec placidité. Les femmes, quand il fait beau, s'en vont de compagnie vers les prochains villages, bras nus, atournées d'amples jupons, un fronteau d'or sous la coiffe en dentelle. Et le soir, les maris, les amoureux, s'acheminent

à leur rencontre par la chaussée de Dordrecht, ou démarrent une lourde barque, pour les aller prendre de l'autre côté de l'eau.

A l'avant du promontoire, posé comme une semelle de terre dans l'immensité du fleuve, les mariniers — du pont de leur bateau — aperçoivent d'abord la lanterne d'un fanal; puis, entre des ormes, la blancheur d'une façade et des tuiles roses que surmonte la cage d'un colombier. Des pigeons tournoient par dessus les cheminées; sous les fenêtres de la cuisine, barbotent ou naviguent des canards; des oies, sur la route, se promènent avec solennité. Une vigne serpente autour de la maison; et le jardin, au printemps, fourmille de cris d'oiseaux. C'est l'auberge de *l'Ancre d'Argent*. Les peintres de Dordrecht y admirent l'énorme largeur du fleuve, les touristes s'y reposent des fatigues d'une excursion et, parfois, des familles y viennent prendre le grand air pendant la belle saison.

Cornélis Houthem vivait-là, avec sa femme et ses deux filles, du rapport de l'hôtel et d'un

commerce de poisson fumé. De taille noueuse et bourrue, il portait la barbe en collier, des boucles d'oreille; sa casquette à visière de cuir, ses habits, d'un gros drap verdâtre, lui duraiient plusieurs années.

Le matin, il allait en carriole vendre sa marchandise aux détaillants des villages voisins. A la brune il revenait, laissant flotter les guides sur la croupe de son petit cheval aubère, les coudes aux genoux, l'esprit en repos, sûr de trouver, au retour, des pantoufles chaudes, sa femme d'humeur paisible, son souper cuit à point. Il appréciait d'autant mieux cette quiétude, ce bien-être, qu'il avait traversé des jours difficiles où des contrariétés domestiques s'ajoutaient à des ennuis d'argent.

Sa première épouse, chétive et soupçonneuse, ne l'avait point emmailloté dans la douceur. Une fille lui restait de ce mariage; on la nommait Dorothee. Elle gardait de sa mère une disgrâce physique et un naturel chagrin.

Bien qu'il n'eût guère connu que des tracas en ménage, Cornélis Houthem, devenu veuf, se remaria. Il lui vint de sa nouvelle femme une

filles qu'on appela Louise. Des voisines, penchées sur son berceau, s'émerveillèrent de sa beauté. L'aubergiste, en souriant, se caressait le poil rude des joues, tandis que la jeune mère baillait au nourrisson une mamelle copieuse, gonflée de lait.

Presque tous les ans, je passais mes vacances dans ce village maritime dont la solitude m'enchantait. M. Cornélis m'attendait à la gare — une bicoque au milieu des champs. Il accueillait en moi le fils de son ancien protecteur, mon père ayant habité la Hollande et beaucoup estimé M. Houthem.

Nous nous serrions la main; il me précédait dans le sentier de traverse qui mène, par des prairies, à la chaussée de Dordrecht.

— Rien de nouveau, Monsieur Houthem ?

— Rien de nouveau, Monsieur Jean.

— Madame va bien?... Et Louise?... Et Dorothee ?

— Dieu merci ! tout le monde va bien.

L'aubergiste ne manquait pas de prendre alors des nouvelles de ma famille. Ce dialogue prévu se répétait à chacune de nos rencontres

et suffisait pour nous mettre à l'aise après une année de séparation.

Un soir de septembre que je descendais à Willemsdorp :

— Vous nous apportez le beau temps, ajouta M. Cornélis; depuis un mois il n'a pas cessé de pleuvoir.

Tout en causant j'admirais le paysage. Le soleil, au déclin, allongeait l'ombre des peupliers sur les pâturages, où se mouvaient des rousseurs de bestiaux. Le vent d'automne faisait courir des frissons sur les roseaux verts des marais; une chèvre, au versant d'un talus, bêlait, tirant sur sa longe; l'air limpide et sonore était plein de bruits confondus, et, derrière les ormes de l'avenue, une voile blanche glissait sur la Meuse qu'on ne voyait pas.

Nous arrivâmes à la chaussée. Le fleuve, d'un seul coup d'œil, se découvrit à nous. Il roulait, à notre droite, son eau limoneuse et lente, écartant ses rives à mesure que nous avancions pour s'étaler enfin, devant l'auberge, jusqu'au limbe presque invisible de l'horizon.

M^{me} Houthem nous guettait à la barrière du

jardin, immobile et touchée par le soleil couchant qui allumait les antennes de sa coiffure et la plaque d'or de son bonnet.

+ Plus jeune de vingt ans que son mari, M^{me} Houthem — quoique déjà sur l'âge — passait pour belle aux yeux des bateliers de Moerdijck et de Willemsdorp. Petite, rouge et boulotte, la chair luisante et le teint frais, elle donnait une impression de douceur et de santé.

Les mains croisées sur le ventre, elle m'offrit ses joues fermes et froides :

— Enfin ! Monsieur Jean, vous voilà.

Sa fille nous regardait, du seuil de la maison.

— Eh bien Louise ! tu n'embrasses donc plus Monsieur Jean ?

Elle vint à moi, un peu rougissante.

— Je ne vous aurais pas reconnue ! dis-je en l'effleurant de mes lèvres sur le front.

Je me souvenais d'une enfant ; j'avais sous les yeux une demoiselle !

Son visage était grave, son maintien timide ; elle semblait encore dans l'ignorance de sa beauté.

Une jupe noire lui découvrait les chevilles; une ceinture de cuir, serrant sa blouse de coutil, accentuait les courbes de ses hanches et de sa poitrine qui, déjà, commençaient à se former.

Au bruit de nos pas, Dorothee parut. Elle ne ressemblait guère à sa sœur. Des marques de variole gâtaient sa figure; son corps ne s'était point épanoui. Je lui voyais une robe grise et cet air chagrin des filles qui désespèrent de l'amour. Elle commençait sa vingt-huitième année. Garantie par son dénuement de charmes, elle me traitait en camarade. Souriante, elle me tendit la main et nous entrâmes dans une salle basse où la table servie nous attendait à souper.

Quelles heures d'oubli je savourais dans cette auberge du vieux temps! Le soir, on levait la guillotine des fenêtres pour se ménager la fraîcheur du jardin. Des souffles mystérieux balançaient les feuillages. Par intervalles, on entendait la voie enroutée d'un navire; Dorothee,

qui cousait, penchée à cause de sa vue basse, redressait alors la tête et se tournait vers la pendule, réglée d'ordinaire sur le passage des bateaux.

M^{me} Cornélis versait le thé.

— Du lait, Monsieur Jean ?

— Non, merci, Madame Houthem.

Je regardais, sous la lumière abattue de la lampe, ses mains ornées de bagues, les tasses à fleurons bleus d'où montait une vapeur. Dans un cadre d'ébène, le portrait lithographié du roi Guillaume. Le bahut, sculpté de moulures, sommeillait dans un coin ; l'âme de la lampe tremblait aux solives du plafond ; Louise, accoudée sur la table, me caressait de son regard d'enfant, déjà profond et doux comme un regard de femme.

La pipe au bord des lèvres, Cornélis me contait les nouvelles du pays : le batelier Krul s'était marié... Toontje Cuyp, la marchande d'anguilles, avait quitté Willemsdorp pour aller vivre à Rotterdam près de son fils devenu sol-

dat... Un malheur était arrivé à Dries Pot, le garde barrière. Il partit en barque, un dimanche matin. Le soir, la barque se retrouva dans les roseaux du Hollandsdiep. Quant à Dries Pot, on ne l'a plus revu... Il buvait!... ça devait mal finir!

Simple histoires qu'il nous contait d'une voix tranquille! Un peu rêveurs, nous les écoutions de même que les battements de l'horloge et le clapotis du flot contre les pierres de la digue.

Enfin le père Houthem débourrait sa dernière pipe. Nous montions à nos chambres. Aucun bruit n'entrait plus par les fenêtres ouvertes; le hameau, depuis longtemps, s'était endormi.

Louise me présentait le bougeoir : un joli sourire, des yeux dans l'ombre, des doigts roses devant la flamme qui vacillait aux brises de la nuit...

— A demain, Monsieur Jean.

— A demain, Louise.

— Dormez bien.

— Vous aussi.

Dès l'aube, je m'éveillai, au fond d'une alcôve

tendue de rideaux bleus à fleurs jaunes. Délicieux silence — le silence des pays marins ! Je n'entendais que la rumeur soyeuse des feuillages, le « roucou » des pigeons sur le toit et, lorsqu'un bateau nageait près de la maison, le hlement d'un mât raidi contre l'effort d'une voile. Et le cri du passeur d'eau ! Un appel mélancolique, traînant, que portait au loin l'air léger du matin.

En poussant le volet, mes yeux s'éblouirent à la vivacité du ciel, à la blancheur des nuages qui semblaient rincés de la nuit et pendus, là-haut, pour sécher au soleil. Le vent accourait de l'horizon, ridant par endroits l'épiderme sensible du fleuve qui frissonnait d'aise à cette caresse...

Au bout du môle prolongeant le jardin, je vis Louise, les mains en auvent sur les yeux et qui regardait vers la mer. L'haleine du large faisait claquer sa courte jupe et les ailes blanches de son bonnet flamand. Lorsqu'elle m'aperçut, elle revint du côté de la maison et me salua d'un petit mouvement des paupières. Je me penchai pour la retenir, pour lui

parler, lorsqu'un vol de pigeons s'abattit autour d'elle. Il y en eut qui se posèrent sur ses épaules, d'autres palpitaient au-dessus de son front. Pourquoi mes yeux cherchaient-ils les siens? Étaient-ce la joie de vivre, l'oubli du monde, le charme du paysage et sa jeunesse aussi qui me versaient une absurde envie d'amour? Puis le temps était si beau que l'on ne croyait plus à la souffrance et que rien ne semblait vrai hors le sourire d'une enfant...

Mais elle disparut sous le feuillage, suivie d'un bruissement de plumes, d'un murmure de gorges roucoulantes...

Je contemplai l'endroit qu'elle venait de quitter. Des gouttes de soleil éclaboussaient l'ombre verte au pied des arbres; du bonheur flottait encore dans la lumière...

Après le déjeuner, M. Houthem attelle sa carriole et part pour Dordrecht. Sa femme répand aux canards les miettes brossées de la table; après quoi elle ne tarde pas à rejoindre Dorothée qui, dans la cuisine, mène un branle-bas de vaisselle et de chaudrons. Louise et moi

nous allons sur la route, nous asseoir au bord des prairies; parfois, je détache une des barques de l'hôtel et nous voguons à l'aventure.

Cette année-là, aucun touriste ne dérangeait notre intimité.

Les heures chaudes de l'après-midi se passaient dans l'arrière salle de l'auberge où des affiches pendaient aux murs. La table des grands dîners montrait ses allonges de bois blanc, près d'un vieux piano aux cordes rouillées par l'air humide. Les mouches vibraient, ivres de chaleur; et l'on voyait, par la porte ouverte, le fleuve miroitant et la procession des voiles.

Je m'installais dans un fauteuil d'osier, un livre sur les genoux. Louise, qui bientôt apportait sa boîte à ouvrage, s'occupait à coudre des béatilles pour les bonnes sœurs de son couvent.

Un nœud de satin rose était posé comme un papillon dans ses cheveux sombres; elle portait au cou une petite croix d'or.

Je ne sais quelles candeurs anciennes me revenaient auprès de Louise, quel désir de

retourner à cet âge divin de l'adolescence, où se mêle à la vie tant de ferveur et d'illusion.

Elle avait seize ans, peut-être quinze. J'en avais trente déjà.

Pourtant quel charme je goûtais à respirer sa fraîcheur, à me réjouir les yeux de ses formes pures, à me détendre l'esprit en écoutant les ingénuités de cette âme qui s'éveillait de l'enfance!...

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Vous êtes jolie, Louise !

— Flatteur !

— Vous ne me croyez pas ?

— Non.

— Alors... on ne vous l'a jamais dit ?

— Qui voulez-vous ?

— Que sais-je... vos amies de pension.

— Elles diraient plutôt le contraire.

— Est-il possible !

Et la voilà qui se met à me confier ses chagrins de couvent.

Elle s'était éprise d'une compagne plus âgée qu'elle, pâle, élancée, qu'on appelait « la madone » à cause de sa coiffure en bandeaux.

La vie recluse exalte souvent ces amitiés

féminines qui préludent à l'amour de l'homme. La nature affectueuse de M^{lle} Houthem y cherchait un premier assouvissement. Elle attendait, avec des battements fiévreux, les entrevues au réfectoire, à la chapelle, au jardin, les moments où l'on pouvait se parler ! Le soir, au milieu du silence de l'étude, on se passait des petits papiers roulés dans un étui à aiguilles : protestations de dévouement, trouble du cœur, serments d'éternelle amitié.

La madone, moins sentimentale que Louise, bientôt s'était fatiguée d'elle. La pauvre enfant, par dépit, se jeta dans la lecture ; elle copia des vers dans un album — l'inévitable album que l'on trouve, en cherchant un peu, dans le passé de toutes les femmes.

Elle me dit avoir lu des romans !

— Ce sont les externes qui nous les apportent. On les recouvre de papier brun, on écrit dessus : *Cours de religion, Traité d'arithmétique*, pour dépister les sœurs quand elles ouvrent nos pupitres...

Elle croyait aux belles impostures qui traî-

ment dans les livres, au rêve, aux grands sentiments, aux existences poétiques. Avec une touchante naïveté elle se laissait séduire à la littérature idéale et romanesque où sa curiosité cherchait une image du bonheur.

Je pensais lui dire : « Ma chère petite, cherche le bonheur dans quelque bonne réalité que tu puisses atteindre de la main ; ne demande pas à la vie plus qu'elle ne peut donner ! »

Mais elle ne m'eût pas compris.

— Ecoute, lui dis-je pourtant, méfie-toi des romans d'amour... Ils font beaucoup de mal...

Elle eut un regard étonné ; puis, croyant que je me raillais de ses confidences, elle se remit à coudre et n'ajouta plus mot.

Quelques jours avant mon départ comme je descendais vers le fleuve, deux avirons sur l'épaule, Louise accourut.

— Jean ! cria-t-elle du haut de la digue, je vous accompagne !

L'instant d'après, nous voguions en pleine Meuse, au milieu des voiles. D'âpres bouffées de vent nous arrivaient de la mer ; un seul

nuage flânait dans l'azur, dont la splendeur éblouissait.

Louise, penchée sur l'eau, y trempait une main nonchalante et, songeuse, regardait les bagues de lumière que le courant lui glissait aux doigts... La barque massive rebroussait le flot, dont le clapotis contre la carène berçait notre rêverie.

— Est-il vrai, demanda Louise en se relevant un peu, est-il vrai, dites... que vous partez?

— Oui.

— Et vous ne reviendrez pas avant l'année prochaine?... Un an... c'est bien long!

— Mon Dieu, ça passe vite.

Il lui vint un soupir, et, s'appuyant le coude à ses genoux croisés, elle tourna les yeux vers le lointain.

Ses doigts pianotaient sur sa joue et la pointe de sa bottine remuait sous le banc.

— Si je vous demandais de rester ?

— Impossible, chère petite.

— Pourquoi ?

— Les affaires...

— Ce n'est pas vrai.

Puis, après un silence :

— Vous n'avez pas de cœur !

Elle se mordit la lèvre, en punition de ce reproche qui ressemblait à un aveu.

— C'est d'avoir trop aimé, mon enfant.

— Oh!... qui ça?... Dites.

— Qu'importe !

— Elle ne vous aimait pas ?

— Hélas !

— Moi, reprit-elle en s'examinant les ongles, si quelqu'un m'aimait... j'en serais bien heureuse... Mais on ne m'aimera jamais !

— Ma petite amie, c'est ce qui peut t'arriver de meilleur.

Ses yeux inquiets se fixèrent sur les miens.

— Je ne comprends pas.

— C'est difficile à expliquer aux enfants de ton âge.

— Je m'y attendais !

Et, décroisant les genoux, les mains nerveuses, elle ajouta :

— Que je sois triste ou gaie, ça n'a pas d'importance : je ne suis qu'une enfant. Que je dise

n'importe quoi de sensé ou d'absurde, c'est tout comme, on ne m'écoute pas. Si on me parle, c'est par condescendance. On ne me dit que des niaiseries... c'est assez! Après tout, je ne suis pas plus sotté qu'une autre, et il y a beaucoup de choses que je comprendrais... si on daignait me les confier...

Je ramais avec lenteur, écoutant sa voix musicale et la beauté du silence. Le courant nous entraînait vers la terre. Au loin, la tour carrée de Dordrecht veillait par dessus les arbres, où luisait son cadran doré. De grands bœufs, harcelés par les taons, rumaient au soleil; et, dans un enclos de vieilles planches, un taureau mugissait, le muffle tendu et découlant d'un filet de bave.

...Louise avait pris son mouchoir; elle en regardait attentivement les initiales :

— Je vous assure... les jeunes filles sont plus malheureuses que vous ne pensez. On leur défend tout. Elles ne peuvent rien lire, rien entendre, rien voir... on les enferme dans un couvent où elles s'ennuient à mourir... Quand elles rentrent dans leur famille, espérant un

peu de liberté, de distraction, on leur donne un ouvrage au crochet pour qu'elles se tiennent tranquilles ; on ne leur demande que ça !

Nous glissions parmi les hautes herbes du bord. J'avais relevé les rames ; elles s'égouttaient dans le fleuve, et Louise, d'un geste puéril, se caressait la main aux plumes chatouilleuses des roseaux. Le vent tomba. On entendit des battements sourds et cadencés : un marinier, de sa barque, tirait, à coups d'avirons, son bateau paresseux dont la voile pendait.

— Allons là-bas, dit Louise.

Elle montrait la prairie sablée de fleurs, l'ombre des saules, près d'un ruisseau...

.

Il est trois heures et la campagne dort.

J'ai pris Louise dans mes bras et senti, sous ma main, sa gorge durcir. J'étais sans force devant sa jeunesse, devant ses lèvres avides qui se tendaient vers moi.

... Pourtant j'ai détourné ma bouche.

— Oh Jean! m'a-t-elle dit, vous ne m'aimez pas!

— Mais si! petite Louise.

— Non! Je le sens bien! Vous ne trouvez ni un mot gentil, ni une promesse qui me consolent de votre départ... Si vous disiez seulement que je peux vous attendre... que vous reviendrez!... Je serai grande alors... Dites... Jean! ne m'abandonnez pas!

Elle souriait, les yeux débordants, et je sentais, contre moi, la chaleur de sa poitrine...

Pourquoi ne l'ai-je point couverte de baisers et prise dans la fraîcheur de son adolescence? J'aurais, peut-être, changé son destin! Mais je me croyais indigne d'un amour si ingénu, trop vieux pour toucher à cette âme encore toute poudrée d'illusions.

Et nous sommes retournés vers le fleuve, au crépuscule, mécontents, tristes, inassouvis.

Des feux de balisage s'allumaient le long des rives, où l'eau, déjà sombre, ruisselait de lueurs

d'or. Le calme du soir n'était troublé que par le rythme lent de nos rames et par des voix de bateliers.

Un navire passa près de nous, qui s'en allait à la haute mer et dont les cabines illuminées traînaient dans la nuit une chevelure de clarté. Il fuyait, puissant et gracieux, vers des pays où la vie doit être plus clémente, l'amour plus libre, les préjugés moins cruels. A la courbe du rivage, il disparut, nous laissant balancés par le remous...

Quand nous arrivâmes à l'auberge, M. Cornélis nous attendait sous le fanal.

— Vous rentrez tard ! dit-il paisiblement, ma femme commençait à s'inquiéter.

La semaine suivante, il me conduisit à la gare. M^{me} Houthem et ses deux filles, derrière la clôture du jardin, nous suivaient des yeux. Avant de quitter la route, je voulus leur adresser un dernier signe d'amitié. M^{me} Houthem et Dorothée agitèrent leur mouchoir. Mais Louise avait disparu...

II

Vers cette époque la faillite d'une banque, à Dordrecht, compromit les affaires de Cornelis Houthem au point qu'il fut question de vendre son auberge.

Mon père parvint à le garantir de cette extrémité, mais le pauvre homme, ayant liquidé ce qui lui restait de marchandises, fut réduit, pour vivre, au bénéfice de son hôtel. Cela ne suffisant guère, il se vit contraint de chercher ailleurs un commerce plus lucratif.

Une dizaine de mille francs lui manquait « pour se remettre à flot ». Songeant à les em-

prunter, la pensée lui vint d'écrire à son frère, un épicier de la rue de Flandre, à Bruxelles, riche et sans enfants. Depuis des années ils ne s'étaient souciés l'un de l'autre. M. Houthem hésitait d'autant plus à lui demander service que le marchand de canelle semblait avare même de l'air qu'il respirait.

A toute fin, l'aubergiste se détermina.

Quel étonnement de recevoir, en réponse à la sienne, une lettre qui n'opposait point un refus catégorique !

« Cornélis,

» Notre argent est en actions. Nous perdrons beaucoup à les vendre et nous n'avons pas comme vous les moyens de perdre de l'argent. Toutefois, si vous voulez reprendre mon épicerie, elle est à céder. Bien qu'il ne manque pas d'amateurs, je vous donnerai la préférence et nous nous arrangerons pour le paiement. Je cède mon commerce parce que je deviens vieux et que j'ai assez travaillé. Je vous embrasse ainsi que toute la famille. Griet se joint à moi.

» SERVAAS HOUTHEM. »

L'aubergiste lut à sa femme ces phrases laconiques. Longtemps ils demeurèrent à se considérer.

La perspective de quitter le pays où ils avaient, jusqu'alors, vécu heureux et tranquilles, leur parut affligeante plus que la pauvreté.

— Quel malheur ! s'écria la bonne M^{me} Houthem. A notre âge, s'en aller si loin ! Je ne dis pas que c'est votre faute, Cornélis, Dieu m'en garde ! Mais je ne trouverai jamais plus une maison si commode pour la lessive. Et ma cuisine ! Dire que d'autres viendront ici tout bouleverser !

Pourtant, de ce commerce, qu'on leur offrait à reprendre, le vieux Servaas s'était enrichi. Peut-être pourraient-ils, à leur tour, s'y faire une fortune ? D'ailleurs la déplorable situation financière où ils se débattaient ne leur permettait plus ni d'attendre ni de choisir.

— Enfin ! soupira M^{me} Houthem, allez-y voir, puisqu'il le faut !

Le père Cornélis prit le train de Bruxelles.

Il arriva, le soir, dans une arrière-boutique où l'on montait par trois marches de bois. Un maigre vieillard, à lunettes d'acier, écrivait devant une table encombrée de livres et de monnaie. Sa femme, assise à l'autre bout, les mains en araignée vers l'argent, regardait, d'une pupille rétrécie où la lampe allumait un point d'or.

L'aubergiste, fort gêné de la négligence où il avait tenu son frère, humilié de paraître chez lui dans la condition de parent pauvre, s'écria, l'air jovial, pour dissimuler son trouble.

— Bonsoir Servaas ! Comment allez-vous ?... Tiens, Griet ! Ah ! Ah ! Vous comptez vos écus... Je vous y prends.

La vieille, du bout des doigts, détourna ces paroles imprudentes, les yeux au magasin où la fille de comptoir aurait pu écouter.

Servaas, d'abord, examina son cadet par dessus ses bésicles ; puis, fermant ses livres qu'il mit, avec l'argent, sous clé, dans une armoire :

— Asseyez-vous, dit-il simplement.

Cornélis, une fois encore, demanda des nou-

velles de leur santé. Après quelques réponses vagues, ce fut lui qu'on interrogea. En quel état se trouvaient ses affaires? Avait-il hypothéqué l'auberge?

— Non.

— Ah ! sans quoi...

Le vieux n'acheva point sa pensée.

Aucun d'eux ne parlait de la « reprise » pour ne point paraître impatient du marché. Lorsque, enfin, le cadet timidement s'y risqua, l'aîné, d'un geste de la main, trancha les conditions : un inventaire, pas de discussions sur la valeur des marchandises, une annuité garantie par l'immeuble de Willemsdorp. A prendre ou à laisser.

On remit au lendemain la conclusion formelle.

Et le jour suivant l'aubergiste accepta, les yeux fermés, tout ce que voulut son frère, ne s'apercevant point qu'il surpayait un commerce dont on semblait lui faire aumône.

Après son départ, les deux vieux se sourirent à pleine gencive : ils s'étaient débarras-

sés de leur marchandise à un prix avantageux.

Et voilà comment le père Houthem devint épicier à l'âge du repos.

Il fut moins rétif que nous le supposions à s'accoutumer de sa nouvelle existence. Les ponts, les bateaux, l'écluse du canal, lui rappelaient un peu son pays. Il comprenait, sans trop d'effort, le patois flamand de la clientèle populaire et suffisamment de français pour servir de la cassonnade aux bourgeois des environs.

Couché tard, se levant tôt, soutenu par l'espoir du gain, il se dévoua courageusement au travail.

L'épicerie étant achalandée, on put vivre sans beaucoup de souci et l'on fut reconnaissant à Servaas du service qu'il avait rendu.

J'allais chez les Houthem, prendre le café, le dimanche après-midi. Cornélis, allumant une pipe, aimait à me parler de l'auberge où rôdait son souvenir. Il l'avait mise en location, espé-

rant y retourner vivre avec sa femme et Dorothée qui, selon toute apparence, ne se marierait pas.

Quant à Louise, on cherchait à la placer comme demoiselle de magasin. Les emplois sont rares ; il faut, pour les obtenir, des démarches, des protections !

Un moment, il fut question de nous marier l'un à l'autre. Mais Louise, déçue de ne pas trouver cette fraîcheur de sentiment qui donne tant de charme à la tendresse, en vint à se demander « si nos deux âmes pourraient se comprendre ». Ne se sentant plus, à m'épouser, la même inclination, elle me reprochait de manquer de ferveur, d'enthousiasme.

— Vous ne croyez à rien ! vous serez un mari pot-au-feu !

Le bonheur tranquille n'excitait pas son imagination. Le tableau que je lui peignais de notre avenir ressemblait, disait-elle, aux avenues de son pays : monotones, rectilignes, plantées d'arbres tous pareils.

Là-bas, son amour s'exaltait devant les obsta-

cles, et, parfois, ma seule présence suffisait à l'émouvoir. Ici, la perspective du mariage avançait à nos baisers la fadeur et l'ennui.

Quand elle s'aperçut que je n'offrais à ses rêves aucun appui, Louise préféra ne point s'obstiner dans l'erreur. Elle m'avoua qu'un mariage de raison ne satisferait guère à ses nombreux désirs; qu'elle s'était méprise sur la nature de ses sentiments; qu'elle croyait, aujourd'hui, éprouver pour moi une affection, en vérité, fort vive, mais qui ne semblait pas de l'amour.

Pauvre fille ! Il lui fallait un amour poétique, de grands mots, les hauteurs de l'idéal. D'avoir entrevu l'immensité d'une ville, et le tumulte de ses milliers de passants, et les lumières des boulevards, elle s'imagina que des passions plus fortes y battaient au cœur des hommes, que la vie plus fiévreuse y offrait des plaisirs plus savoureux.

Du temps s'écoula. Les occasions de nous voir se firent plus rares; cependant, Louise ne

cessa point de me continuer son amitié; mais elle oublia son village, les douceurs du passé, impatiente de cet avenir où tout lui était inconnu.

L'épicerie du père Houthem écarquillait sa petite vitrine près de l'église. Chaque jour, des marchands de légumes et de fruits étalent des paniers entre les arbres de la place; des chariots de maraîchers s'alignent au bord des trottoirs; on entend crier les vendeurs, hennir un cheval, et la foule bourdonner. Les ménagères font leurs emplettes; des fermiers stationnent à la porte des cabarets; et des agents de police, les mains derrière le dos, chassent, de loin, les colporteuses de citrons.

C'est un endroit populaire. On y rencontre des distilleries, des boutiques, des débits de friture, des impasses où du linge de pauvre pend aux fenêtres sur des bâtons.

Louise avait pris en pension des goûts délicats qui ne s'accordaient guère aux vulgarités de ce milieu. Aussi, préférait-elle se promener

vers les boulevards, près de la Bourse, où l'on voit des constructions à cinq étages et un luxe de grande ville.

Arrivée là, elle cambrait la taille et ne manquait point de se jeter un coup d'œil aux miroirs des magasins. Des hommes la dévisageaient; les uns se flattaient la moustache en badinant de la canne, d'autres marchaient près d'elle jusqu'à l'obliger à un brusque détour.

Heureuse de l'attention qu'on lui donnait, elle se sentait légère et s'en allait vers la vie avec tous les espoirs, toutes les illusions de ses vingt ans.

Comme on ne trouvait à la placer nulle part, son père voulut qu'elle apprit un métier; cela lui permettrait de s'établir et de ne dépendre de personne.

Elle choisit les modes.

Grâce à des recommandations, elle fut admise chez une modiste de la rue Neuve. Dès lors, il y eut un changement à son existence. Elle se fit des relations; ses amies la conduisirent au bal; elle fréquenta quelques jeunes

gens « du monde », lassés bientôt de ses résistances. Un vieux monsieur lui proposa « de la mettre dans ses meubles » ; un chef de bureau offrit de l'épouser : position stable, cinq mille francs, et des espérances. Elle refusa, il était myope et, justement, elle venait de rencontrer un bel homme aux yeux noirs...

Celui-ci demanda un rendez-vous.

Ils se promenèrent, ensemble, un dimanche après-midi. Le jour même, il essaya de l'entraîner dans un hôtel. Louise lui fit comprendre qu'il se trompait : aussitôt il s'excusa et partit, après un grand salut.

Elle s'en fut peut-être chagrinée si, déjà, elle n'eût pensé à ce joli garçon qu'elle rencontrait, au boulevard, presque chaque soir.

Celui-là ne l'accostait point. Il semblait l'attendre pour la seule satisfaction d'appuyer, un moment, son regard sur le sien. Dès qu'il apercevait Louise, il ralentissait le pas afin de mieux la voir et de se faire remarquer d'elle. Dans l'intention de le dévisager du coin de la paupière, la jeune fille s'arrêtait à la devanture d'un magasin. Lorsqu'il la suivait,

Louise marchait vite, puis avec lenteur, souhaitant à la fois l'éviter et le retenir.

Il arriva que, se croisant à la rue, tous deux se retournèrent en même temps. Comme il faisait beau, il leur advint de se sourire. Louise rougit un peu ; le jeune homme sentit battre son cœur ; et ce fut ainsi que leur amour commença.

III

C'était un garçon qui ressemblait à tout le monde.

Il suivait les cours de médecine à l'Université de Bruxelles et, presque chaque dimanche, retournait en province auprès de ses parents.

Il ne portait ni la casquette à visière, ni le béret de velours ; il réussissait aux examens et se faisait estimer des professeurs.

Ses amis le croyaient sentimental parce qu'il parlait des femmes sans allusions obscènes, parce qu'il fréquentait peu les brasseries et ne goûtait qu'un plaisir médiocre en compagnie des serveuses à tablier blanc.

Il méprisait les trottins : elles ne demandent qu'à rire et à danser ; il méprisait les filles que l'on peut « faire » à la Scala, dans les bars ou à l'Américain : elles semblent exhaler toutes la même odeur de prostitution.

Il préférait les liaisons sérieuses qui durent plusieurs mois et laissent de beaux souvenirs. Ainsi, un soir d'orage, une entretenue l'avait ramené du Bois, sous la pluie battant les vitres de son coupé... Il se rappelait une chambre rose, un lit tiède et profond, de la chair nue dans les dentelles... Et, de cette aventure, il gardait le goût du linge parfumé.

Une jeune femme dans un équipage le rendait tout rêveur. Vaguement, il s'attendait à la voir arrêter sa voiture, parce qu'elle aurait deviné, à l'aspect de sa personne, les délicatesses de son âme et la mélancolie de ses désirs. Mais, par le temps qui traîne, ces choses n'arrivent guère : l'amour, c'est de l'argent, et le regard d'une jeune femme ne consulte point nos rêves, mais l'élégance de notre habit.

N'étant pas riche, Maurice Carpentier se rési-

gnait donc au sourire des petites ouvrières. Il y en a de gentilles qui, pour un peu de plaisir, nous apportent leur jeunesse et s'appuyent très doucement sur notre cœur.

Après son service à l'hôpital, il allait aux boulevards, à l'heure de sortie des ateliers. C'est une heure où la vie déferle dans les rues, avec le bruit des voitures, le halètement des autos, et, par dessus les rumeurs de la foule, les cris des marchands de journaux, les coups de timbre des tramways.

C'est une heure où l'on ne parle plus d'affaires; où l'on écoute, en soi, bourdonner ses instincts. Les filles publiques commencent à sortir; et les hommes, de la terrasse des cafés, les regardent passer.

Maurice Carpentier, les mains derrière le dos et du bout de la canne se battant les jambes, promenait ses désirs vacants. Il dévisageait les femmes, les yeux ouverts jusque l'âme — dont il souhaitait que l'on devinât les splendeurs — mais les unes semblent inaccessibles, les autres trop faciles, et l'on sème beaucoup

de regards avant de récolter un peu d'amour.

La première fois qu'il rencontra Louise, elle portait une chemisette beige, un simple canotier garni d'un ruban de velours. Sur sa jupe noire, légèrement défraîchie, traînaient des bouts de fil blanc.

— C'est une petite couturière. Elle a de jolis seins qui tremblent à chacun de ses pas. Puis, l'on devine à l'épanouissement de sa bouche qu'elle doit être bonne et qu'elle doit aimer l'amour.

Il la revit au même endroit, le lendemain, d'autres jours encore, et prit l'habitude, presque tous les soirs de se poster sur son chemin.

Tandis qu'elle s'éloignait, il restait immobile au milieu du trottoir, imaginant les beautés de son corps, le bonheur qui peut tenir dans le corsage d'une jeune fille.

Une fois, il la suivit pour le plaisir de la regarder plus longtemps et aussi afin de savoir où elle habitait...

Quand il sut qu'elle demeurait rue de Flandre, il vint, de temps à autre, se promener le dimanche, devant la maison.

Mais, le plus souvent, elle ne se montrait pas, et cette contrariété énervait son envie de la connaître, de s'en faire aimer. A la longue il réussit à l'apercevoir, lisant à sa fenêtre. Alors, s'arrêtant au coin de la rue, il regardait cette femme, comme on regarde l'espérance.

Certain jour, qu'il marchait non loin d'elle, il vit que ses yeux étaient doux et ne le fuyaient plus.

— Si je lui parlais ?

Elle ne put se défendre de sourire, ce qui suffit à encourager Maurice.

— Comme il fait bon ce soir... vous ne trouvez pas?... Mademoiselle ?

Tête basse, n'osant lever les paupières, elle répondit :

— Un peu chaud... je crois que nous aurons de la pluie.

Ce n'est pas cela qu'ils voulaient dire. Tous deux sentaient que ces paroles tombaient entre

leurs âmes et ne les pénétraient point. D'ailleurs, qu'importent les paroles? Se sentir l'un à côté de l'autre les émouvait bien davantage.

On se rencontre, on a vingt ans, on échange quelques bagatelles, il n'en faut pas plus pour enchaîner deux existences.

IV

C'est le printemps au Jardin Botanique, près de la vasque d'une fontaine et d'un magnolia en fleurs.

Maurice et Louise, assis sur un banc, se murmurent des confidences.

Appuyée des épaules au dossier, elle caresse du doigt le flocon rouge de son parasol ouvert.

L'étudiant, accoudé, lui parle avec lenteur. Il a des yeux couleur d'amadou, une moustache brune et frisée, la main fine, l'air distingué :

— Je ne suis heureux que du jour où je vous ai connue. Grâce à vous, je sais que la vie est bonne et que, jusqu'ici, je n'ai pas vécu.

Le soleil descend, brûle au loin les vitres des maisons. Les amoureux le contemplent, tandis que la brise, d'un souffle velouté, sème à leurs pieds les pétales roses du magnolia. Ils restent jusqu'à l'heure où la solitude se fait autour d'eux. Maurice, alors, tient dans ses bras la jeune fille mollement renversée :

— Louise, c'est mon cœur même qui se fond sur ta bouche.

Et il voit son regard se tremper d'une lueur. Elle parle peu parce qu'il y a des silences où l'on sent, jusqu'au fond des membres, que le bonheur n'est pas une illusion.

Cependant une inquiétude vient à Louise :

— Maurice, dit-elle gentiment suppliante, le sein pressé contre lui, promets-moi que tu m'aimeras toujours !

Il semble au jeune homme que ce n'est pas assez d'une existence, et il sourit de pitié :

— Ma pauvre amie, tu ne me connais guère !

Mais voici qu'on sonne; il faut partir, on ferme les grilles du jardin.

Et, les genoux tremblants, d'un pas mal

assuré, ils s'en vont, gardant aux lèvres la saveur chaude du baiser.

— Tu devrais m'écrire, disait Louise, m'écrire que tu m'aimes; j'en serais plus sûre; puis, le soir, dans mon lit, je te lirais.

Il s'installa au café, les doigts sur le front, isolé dans son amour.

Ses phrases lui paraissaient vivantes et d'une émotion que personne encore n'avait ressentie : « Tes yeux!... ton cœur!... ta chevelure!... »

Louise les trouvait belles, aussi sonores que des vers et les repassait dans sa mémoire, avant de s'endormir.

— Viens dans ma chambre, demandait-il parfois, nous y serons si bien !

— Oh ! A quoi penses-tu ?

Pour être seuls, ils s'arrêtaient au fond d'une ruelle entourant l'église du Béguinage et se tenaient par la taille, contre une porte, au pied de la tour. La flamme jaune d'un réverbère clignotait dans l'obscurité. Un soir, sous la pluie, le chant des orgues leur parvint à

travers l'épaisseur des murs. Quelque chose de mystérieux les inclina au silence et ils crurent sentir sur leur front des effleurements d'ailes.

Ils se donnèrent un interminable baiser. Tandis que Maurice pressait avidement un sein dressé sous les doigts, elle, à demi succombante, laissait tout son amour monter à sa bouche. De tels frissons lui parcouraient la chair qu'elle eut peur de cette défaillance.

— Partons ! fit-elle, subitement dégagée de son étreinte.

Et ils continuèrent leur chemin.

Elle dit à Maurice :

— Quand viendras-tu chez mes parents ?

Il hésitait à lui répondre :

— Attendons... rien ne presse... nous serions moins libres qu'à présent.

— C'est que nous pourrions nous voir le dimanche.

Mais il n'était pas à Bruxelles ce jour-là. On l'attendait chez lui, à Anvers. Il partait d'habitude le samedi.

— Cependant, où veux-tu que nous allions ?

— Dans ma chambre ! lui souffla-t-il ; ce serait si gentil ! Nous resterions au coin du feu !

Puisqu'elle se taisait, il insista.

— Dis ?... Pourquoi refuses-tu ?... Louise !

Son regard montrait à nu ses désirs.

Elle répondit, un peu brusquement :

— Enfin ! Maurice, tu le dois comprendre, c'est impossible.

Mordillant sa moustache, une ride d'ennui entre les yeux, il fut soudain de mauvaise humeur.

Louise pensait : « Les hommes ne cherchent que le plaisir et sont incapables d'un attachement sérieux ! »

Son amour se fanait dans la tristesse ; des larmes commençaient à lui trembler au bout des cils.

— Au revoir, il est temps que je rentre, dit-elle, préférant éviter une explication.

— Comme tu voudras !

Durant une semaine, ils se boudèrent, mais sans y mettre aucune volonté. C'est que, déjà, ils croyaient ne pouvoir plus se passer

l'un de l'autre, ou, du moins, se quitter sans souffrir.

Maurice, à présent, doutait que Louise devînt jamais sa maîtresse ; elle désespérait qu'il consentit à l'épouser ; aussi fallut-il en arriver « à se dire les choses ouvertement ».

On s'écrivit des lettres sérieuses où il n'était plus question d'étoiles, mais de mariage et d'avenir.

Maurice avoua qu'il préférait l'amour libre.

Louise ne voulait point en entendre parler.

L'étudiant reprochait à la jeune femme de chercher pour son cœur, comme les bourgeois pour leur argent, « un placement de père de famille ». A quoi bon la tendresse à 3 p. c. ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux en dépenser des trésors, sans compter, d'un geste insouciant et large ? Pourvu qu'on soit heureux, ne fût-ce qu'une heure !

Louise lui rappelait son ancien serment de l'aimer toujours. « Ce n'était pas assez d'une existence ! » Pourtant, à peine se connaissaient-ils et, tout au plus, depuis six mois.

— Je ne me dédis pas, répliquait Maurice ;

seulement je demande à réfléchir. On ne se marie pas comme ça !

Il lui restait à achever ses études, puis une clientèle à se créer. L'amour, c'est très joli, mais pour vivre on a besoin d'argent. Et lorsqu'il disait à Louise : « En ce monde il convient de distinguer le mariage d'avec l'amour », son regard devenait clair, sa voix plus dure, et ses gestes, autour de lui, froissaient des illusions.

Sous l'autorité de cet homme, Louise baissait la tête ; faible et douce, elle se courbait devant qui lui faisait mal. Vaguement elle se croyait coupable de spéculer sur l'affection de Maurice, d'aimer avec usure, de compromettre son avenir.

— J'attendrai, dit-elle, cinq ans, dix ans, s'il le faut !

— Vrai ?

— Aussi longtemps que tu voudras !

— Oh ! alors !

Du moment qu'elle n'était pas pressée, il y avait moyen de s'entendre, de continuer à se voir.

Louise le contemplait, les yeux dilatés d'espérance :

— Et tu viendrais chez mes parents ?

— Puisque tu y tiens.

Toutes ses illusions reflourirent à la fois.

S'appuyant la joue contre l'épaule de son amoureux, elle ajouta, voilant son âme de ses paupières :

— Si j'étais sûre, Maurice... que tu ne m'abandonnerais pas...

V

Le dimanche, bien avant l'heure convenue, Louise attendit son fiancé.

Il faisait un joli temps d'hiver; le soleil avivait les toits rouges des vieilles maisons de la rue de Flandre.

— Il va venir ! songeait-elle.

Et son regard le cherchait au loin.

Le bruit d'une voix...

Elle courait à l'escalier se pencher sur la rampe.

— Ce n'est pas lui !

Le cœur un peu serré, elle retournait dans

sa chambre d'où l'on pouvait voir jusqu'à l'église.

Déjà, la messe finie, la foule s'écoulait par le grand portail comme une eau noire sous l'arche d'un pont. Des hommes entraient chez les liquoristes, des femmes s'attardaient aux étalages des pâtisseries. On sentait dans l'air la gaité du dimanche et il semblait à Louise que du bonheur passait sur le monde parce qu'elle attendait son fiancé.

Il arriva vers midi.

Toute la famille le reçut dans l'arrière-boutique, chacun s'étant revêtu de ses plus beaux habits.

On se salua, d'abord à distance, puis on se serra la main.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit M^{me} Houthem en avançant une chaise.

Elle souriait, un peu gênée devant cet élégant jeune homme en redingote, en souliers vernis.

— Que peut-on vous offrir ? demanda l'épicier, un porto ?... un cigare ?

— Volontiers, répondit l'étudiant.

On but un premier verre avec cérémonie et l'on se mit à parler du temps.

M. Houthem s'exprimant en français, les mots lui collaient à la langue. Dans l'intention d'être agréable, Maurice répondit en flamand. La contrainte fut bientôt dissipée, et M. Houthem, s'approchant de son futur gendre, lui posa la main sur l'épaule :

— Vous êtes, ici, chez vous.

Il voulut ajouter quelques paroles de bienvenue, mais, ne trouvant rien à dire, il eut un geste cordial qui, dans sa pensée, tenait lieu d'un plus long discours.

— A la vôtre !

Et l'on but un deuxième verre. Après le troisième, on descendit au magasin, le père Houthem désirant montrer « son installation ».

Levant le couvercle des casiers, il offrit à goûter des amandes, des biscuits, du raisin sec, de la pâte de pommes, des pruneaux. Du bout de son cigare, il montra les étagères bourrées de paquets, de flacons, répétant avec une intention qu'il croyait fine et délicate.

— Il y en a là pour de l'argent !

Maurice approuvait, par condescendance, jetait autour de lui des coups d'œil négligents. Sur le marbre du comptoir, un appareil à mou-dre laissait pendre sa manivelle ainsi qu'un bras fatigué. Des cloches de cristal emprisonnaient l'odeur des fromages. Des sacs de fèves, de riz, de pois — dont les bords soigneusement roulés ressemblaient à de grosses lèvres ouvertes — s'alignaient au bas des rayons avec l'air amolli de gens qui dorment debout.

Il était convenu que Maurice resterait à dîner.

On demeura longtemps à table, M^{me} Houthem ayant eu l'ambition « de faire bien les choses ». On prit le café, le cognac, puis on apporta la caisse de cigares.

— Je vous en prie, Monsieur Carpentier.

Chacun s'ingéniait à l'envelopper de douceurs.

A tout moment, Louise lui demandait :

— Dis, Maurice, tu ne t'ennuies pas ?

L'après-midi, on s'installa devant la vitrine afin de regarder passer les gens.

Les bourgeoises du quartier habillées pour la promenade, portaient au cou des médaillons ou d'énormes broches en or doublé ; à leurs oreilles, de longs bijoux se balançaient. Les maris, en chapeau boule, marchaient au pas résigné des dimanches.

Parfois, une rumeur se glissait parmi la foule ; on se garait sur les trottoirs : un homme, en bras de chemise, courait sur la pointe des chaussons, un sac de toile entre les dents.

— Il y a un concours de pigeons, dit M. Houthem, qui se tourna du côté de Maurice.

Il n'était plus là ! On l'aperçut dans l'arrière-boutique, une main à la taille de Louise.

L'épicier sourit en regardant son épouse. Tous deux se turent. On n'entendit plus que les bruits étouffés du dehors et la voix cuivreuse d'un orchestrion braillant, au loin, dans une salle de danse.

Les amoureux, immobiles et rêveurs, contemplaient la cour.

Maurice voyait, sous un hangar, des caisses vides, un tonneau de pétrole et, contre le mur,

imbibé de soleil, l'étagère où, la belle saison venue, on disposait les géraniums.

La belle saison !

— Alors, disait Louise, nous irons à la campagne.

Et elle soupira, songeant à la fraîcheur de l'herbe quand — étendu sur le dos et le regard au ciel — on y écarte les doigts; aux soirs dans les champs lorsque le soleil se couche, que les odeurs montent de la terre; aux baisers sous l'ombre des bois; à tous ces bonheurs si longtemps attendus et qui, bientôt, allaient s'accomplir !

Maurice lui prenant les poignets, la caressa d'un regard sensuel.

La jeune fille rougit, baissa la tête, puis, dégageant les mains :

— Viens ! dit-elle, avec langueur.

Les yeux lourds de désirs, tous deux retournèrent au magasin où M. Houthem s'était endormi.

VI

Dès lors, Maurice vint chez l'épicier plusieurs fois par semaine. Il descendait à la cuisine, s'asseyait dans le fauteuil réservé d'ordinaire à M. Houthem. Sa bonne humeur le faisait accueillir avec joie. Il proposait une partie de cartes ou de dominos, au grand plaisir de Dorothée dont la vie monotone recevait ainsi quelque divertissement.

Certains soirs il apportait ses livres afin d'étudier auprès de Louise, qui lui copiait les notes recueillies aux cours et, tous deux souriant, ils travaillaient à leur avenir.

Chaque jour l'avancait dans l'intimité de la famille dont, souvent, il partageait les repas. M. Houthem lui offrait ses meilleurs cigares; Madame déménagea, pour ses cahiers, la vaisselle d'un bahut; un peu plus, on lui eut donné une chambre dans la maison.

En été, le premier dimanche du mois, quand il avait reçu sa pension, Maurice les emmenait tous à la campagne, payant alors d'un petit festin la nombreuse hospitalité de l'épicier.

D'habitude on allait à l'*Amour*, auberge fréquentée des bourgeois de la capitale pour ses anguilles aux fines herbes, sa situation champêtre et les tonnelles de son jardin.

On y arrivait en côtoyant le canal, par une chaussée qu'ombrageait, avec parcimonie, un rang d'arbres fort espacés.

Les dimanches de soleil, la foule des promeneurs y soulevait la poussière; des fiacres, des maringotes menaient grand bruit sur le pavé inégal; on rencontrait des joueurs d'orgue de Barbarie et les mendiants des villages d'alentour.

M. Houthem, retirant son chapeau de paille, se polissait le crâne d'un mouchoir de coton rouge ; Madame, un peu trop sanglée dans sa robe de soie brune, haletait bientôt de fatigue et de chaleur. Dorothée suivait avec résignation les amoureux qui se donnaient le bras, regardaient les canotiers dont les rames tracent sur l'eau de grands cercles s'évanouissant comme un soupir s'exhale...

Un bateau mouche froissait, au passage, les roseaux du bord. Un pêcheur près d'une écluse ; un aveugle au coin d'un pont. Enfin on arrivait au restaurant.

L'odeur des fritures flottait sous les char-milles ; des garçons affairés vous bousculaient, portant des plats. Souvent toutes les tables étaient occupées et l'on bâillait de faim en attendant de trouver place.

Un dimanche qu'ils avaient beaucoup marché, M^{me} Houthem, en s'asseyant, déclara « qu'elle n'en pouvait plus ! » Elle se sentait une oppression à la poitrine et des lourdeurs aux jambes.

Après le souper, on se coucha dans une prairie. Allongé sur le dos, le vieux Cornélis, ne tarda point à s'endormir. Dorothee ouvrit un livre ; la mère tira de son cabas un ouvrage au crochet.

— Nous allons jusqu'au petit bois, dit Maurice, en montrant, au loin, un bouquet isolé de peupliers et de bouleaux.

— Surtout, ne revenez pas trop tard, répondit M^{me} Houthem, nous prendrons le bateau de neuf heures.

Sur la pelouse ils flânèrent ; elle à cueillir un coquelicot, une marguerite ; lui à faucher de la canne les sommités plumeuses des chardons. Le parasol blanc de Louise étalait une tache éclatante au milieu des verdurees ondoyées de soleil. Partout les grillons vibraient comme si les pointes des herbes eussent été secouées de frissons. Il tombait du ciel une lumière accablante. Un souffle langoureux se roulait sur le gazon, emportant avec lui l'humble désir des fleurs.

— Asseyons-nous ici, proposa Maurice.

L'endroit, protégé de taillis, prenait vue sur les champs déserts.

La jeune fille s'assit, les mains à plat sur le sol, et, entrefermant les paupières, elle contempla les magnificences de l'été. Carpentier, s'accoudant, l'effleura du doigt au pli du bras sur le satiné de la chair. La sensualité des parfums montait vers eux comme un encens de la terre; l'heure était profonde et donnait envie de serrer quelqu'un sur son cœur.

— Embrasse-moi, fit-elle avec mollesse, penchée vers son amoureux.

Elle ne s'est jamais bien rappelé ce qui survint alors.

Elle sentit sur sa bouche deux lèvres chaudes s'appuyer; la gorge doucement lui serra; un flot de tiédeur s'épandit en elle et, sous une simple caresse, toute sa volonté s'évanouit.

Ils demeurèrent longtemps étendus l'un contre l'autre, sans parler.

Lorsqu'elle se mit debout, pâle et les cheveux dénoués, le soleil avait disparu; la sérénité du

soir s'avavançait à travers la campagne ; le vent agitait le feuillage craintif des peupliers, et des brumailles commençaient à planer sur la prairie.

Un sifflement rauque les fit tressaillir :

— Le bateau !

Il partait sans eux.

— Mon Dieu ! se dit-elle, songeant au retour.

Maurice alluma une cigarette.

Les yeux fixes, une épingle d'écaille entre les dents, Louise rajustait sa coiffure.

C'était donc là ce bonheur qui avait tant tourmenté sa jeunesse ! Pourquoi ne lui laissait-il qu'un insurmontable besoin de pleurer ?

VII

Maurice lui dit :

— Tu vois bien qu'on n'en meurt pas !

Et parce que l'étudiant continuait de l'aimer, son chagrin, peu à peu, disparut. D'ailleurs elle était si bonne qu'elle ne pouvait se refuser lorsqu'il la priait à genoux. Il semblait si heureux de ses complaisances que, tout de suite, elle se laissait vaincre par pitié.

Un soir, en revenant du magasin, il supplia Louise de le suivre chez lui. Elle eut préféré des plaisirs permis et tranquilles dont il

ne reste aucun remords. Mais, quand on aime, on ne fait plus ce que l'on préfère. Puis, à quoi bon se reprendre, une fois qu'on s'est donné ?

La chambre, toute petite, était meublée d'une couchette en fer sans rideau, d'une table au milieu, d'un lavabo contre la fenêtre. Rien de joli ; pourtant, la lampe allumée, il y faisait intime.

Louise, en arrivant, s'asseyait au bord du lit, tandis que Maurice dénouait sa voilette et tirait les épingles de son chapeau. Il dégrafait sa blouse, ses jupes, son corset et, frémissante, elle défaillait sous les baisers qui lui parcouraient le corps.

Jamais il n'avait connu de maîtresse plus adorable, si retenue dans ses paroles, si ardente à la volupté. C'est qu'elle ne l'aimait plus seulement de toute son âme, mais de toute sa chair infiltrée d'amour.

Et elle avait beau tâcher de se repentir, de se reprendre pour le mariage, la passion emportait la prudence. Devant cet homme elle

se sentait un cœur d'esclave et n'essayait plus de lui résister.

Parfois elle disait :

— Attendons... plus tard... quand tu seras mon mari !

Il répondait :

— Le bonheur futur n'existe pas.

Comme le temps approchait des examens, Maurice n'osa plus quitter ses livres.

Bâillant de désir et d'ennui, écoutant si Louise n'arrivait pas, l'image de son corps dévêtu s'étalait devant lui sur ses livres. Cependant il craignait de la voir, à cause du temps qu'elle prenait de son travail, et ne résistait qu'avec peine au besoin qu'il avait d'elle. Une ou deux fois la semaine, Louise frappait à la porte, timidement :

— Je te dérange ?

Il jetait un coup d'œil indécis vers ses cahiers.

— Je ne reste qu'un moment, ajoutait-elle, presque confuse, je ne veux pas t'empêcher d'étudier.

Et elle demeurait toute la soirée parce que

Maurice ne se sentait guère le courage de la renvoyer.

La pendule de marbre noir, ornant la cheminée, sonnait longtemps, longtemps...

La jeune fille, inquiète, accoudée sur l'oreiller, consultait l'heure et, la main étendue, tirait un coin du drap sur sa nudité.

Vite une dernière étreinte !

Elle se rhabillait, lançant à demi ses bottines, boutonnant sa robe sur les marches de l'escalier.

Au retour, il fallait mentir à ses parents, inventer des explications, un surcroît de besogne à l'atelier. Mais, dans sa chambre, elle regardait ses yeux plus brillants, cernés par le plaisir, sa pâleur magnifique et elle respirait sur sa chair l'odeur enivrante de leur amour.

Maurice échoua, avec distinction, aux examens de juillet. Son étonnement fut grand d'être ajourné au mois d'octobre.

— C'est ma faute, avoua Louise, j'aurais dû te laisser travailler.

Ils résolurent de ne plus se voir chez elle qu'une fois par semaine et le jeudi dans la chambre de l'étudiant.

Fort inquiet de sa mésaventure, Maurice partit pour Anvers.

Il craignait les remontrances de son père, qui, depuis des années, lui réservait la fille d'un riche armateur. Aussi, qu'allait-on penser de son échec?

Pourvu que l'on ne découvrit pas qu'il avait une maîtresse!

D'autre part, la famille Houthem lui demandait à connaître ses parents. Elle s'étonnait du peu d'empressement de M. Carpentier père à recevoir la fiancée de son fils. L'étudiant avait épuisé tous les prétextes recevables. Comment se tirer de cette épineuse conjoncture?

Il s'était bien gardé de parler chez lui de ses fiançailles à la fille d'un épicier, ni à Louise de l'héritière de l'armateur. Il semblait à Maurice également ennuyeux d'épouser l'une ou l'autre.

Le mariage lui répugnait comme le collège, la caserne, comme tout ce qui vous dérobe votre liberté. Il est la fin de la fantaisie, de la nouveauté, de l'inconnu; il est l'hospice de l'amour.

Et, de tel côté qu'il se tournât, un mariage le

guettait, s'il se brouillait avec ses parents ou s'il renonçait à sa maîtresse !

— Bah ! se dit Maurice, il me reste trois mois pour choisir.

En attendant, il se promet de ne pas manquer aux rendez-vous pris avec Louise.

Elle arriva le jeudi. Il vit qu'elle avait pleuré.

— Eh bien ! s'écria-t-il, qu'est-ce que tu as ?

Sans répondre elle se laissa tomber sur une chaise, puis, les mains tordues, les pupilles agrandies d'épouvante :

— Il y a que je suis enceinte !

— Sacrebleu, pensa l'étudiant, il me manquait cela !

Et, se tortillant la moustache :

— Tu en es sûre, au moins ?

Elle inclina le front.

Maurice fit quelques pas autour de la table et, tout à coup, affectant une indifférence de médecin, il reprit négligemment :

— Après ?... la belle affaire !

— Comment ? mais c'est la honte... le dés-honneur !

Et se jetant à genoux, elle saisit les bras de son amant, le supplia de l'épouser au plus vite :

— Sinon, je m'empoisonne ! Maurice !... par pitié !

— Voyons... du calme. Tu perds la tête.

L'aidant à se relever, à s'asseoir, il promit de se procurer, à l'hôpital, un remède efficace.

Louise, perdue dans la tristesse, l'écoutait parler de choses intimes qui souillaient leur amour. Elle se souvint des soirées poétiques où ils causaient de leur âme !

— Puisqu'il n'y a plus de danger ! fit Maurice, en l'attirant contre soi.

Mais elle se leva.

— Je m'en vais, dit-elle.

Et Maurice ne se sentit point l'envie de la retenir.

— A dimanche, reprit-il.

Au bout d'une interminable semaine d'attente, leurs inquiétudes cessèrent. Alors, de nouveau, il lui rappela les rendez-vous du jeudi.

— Oh ! non ! répondit-elle, cette fois c'est bien fini.

Elle redoutait sa propre faiblesse, tremblait de succomber encore. Et le remords, à présent, lui eut gâté le plaisir. Elle ne voulait plus ces voluptés coupables...

Longtemps après, Louise les regretta parce qu'elles avaient été les plus délicieuses de sa vie ; et l'expérience lui apprit que le remords n'est, le plus souvent, que la rançon du bonheur...

VIII

Ayant réussi aux examens, Maurice commença d'espacer ses visites à Louise, ne trouvant plus auprès d'elle cette facilité du plaisir qui, jusqu'alors, l'avait assujetti. D'ailleurs il était temps de songer à l'avenir.

Un dimanche que la famille Houthem l'attendait à dîner, il ne vint point. Louise lui envoya une lettre de reproches.

Pas de réponse !

Elle eut peur de l'avoir blessé par ses refus, lui écrivit des plaintes, des supplications. S'il fallait pour lui plaire se donner encore, elle ne

s'y refuserait plus : « Je suis ta femme, j'ai compris que je dois t'obéir. Si tu savais comme je suis heureuse de tes caresses ! Rappelle-toi notre petite chambre, où je criais de bonheur entre tes bras ! »

Il répondit par un court billet qui la bouleversa d'étonnement : « J'ai tout avoué à mon père. Il me chasse de chez lui. Je suis malade, alité de désespoir. »

Le lendemain matin, M. Houthem endossa sa redingote et partit pour Anvers afin de « dire son fait à M. Carpentier père ».

Louise s'en alla tristement au travail.

Que la journée lui dura !

Le soir, quand elle revint, M. Houthem n'était pas rentré.

Il arriva, vers sept heures, le regard fuyant, déposa son bâton dans un coin de la cuisine.

— Eh bien ? firent ensemble sa femme et Dorothée.

— Eh bien !... Eh bien !... il vaut mieux qu'elle n'y pense plus.

— Quoi ?... Comment ?

— Je dis qu'il s'est moqué de nous. Voilà !

— Mais qu'est-ce qu'il a dit ? s'écria Louise.

— Rien... des promesses, des mensonges ; il ne peut pas vous épouser maintenant, son père lui défend de vous voir... Ce mariage ne convient pas... nous ne sommes pas assez riches... Alors Maurice attend d'être libre, de gagner de l'argent... mais je vous dis, moi, qu'il n'a pas envie de se marier et que tout ça n'est pas clair.

Il s'assit, morne, découragé, puis dénoua les cordons de ses souliers.

— Je vous le répète... n'y pensez plus.

La mère sanglota contre l'épaule de l'abandonnée, dont le calme faisait peur. Personne ne trouvait un mot qui relevât son espoir. Chacun se taisait. On entendit le battement tranquille de l'horloge et les pleurs convulsifs de M^{me} Houthem.

La sonnette de l'épicerie tinta.

Dorothée, essuyant ses larmes, gravit lentement les marches de l'escalier, le visage composé, afin que l'on ne s'aperçût point de sa douleur.

Tout à coup, on l'écoula crier dans le corridor :

— Une dépêche ! une dépêche pour Louise.

Elle descendit en courant.

Louise, dressée d'un bond, ouvrit le papier bleu : « Je t'aime. T'écrirai ce soir. Maurice. »

Alors seulement des sanglots lui jaillirent ; elle tomba dans le fauteuil, les mains devant les yeux.

— Vous voyez bien ! s'écria Dorothée.

Le père prit le télégramme et, le rejetant sur la table :

— Des mensonges ! maugréa-t-il.

Mais on ne l'écoula plus ; le bonheur était rentré dans la maison.

Dorothée respira ; M^{me} Houthem gronda son mari de la frayeur qu'il avait donnée. Maintenant qu'elle se dissipait, on se montra curieux des détails du voyage.

Pressé de questions, M. Houthem raconta qu'il s'était trouvé devant une maison de modeste apparence. Une servante l'avait introduit dans un petit salon pauvrement meublé.

— Ah ! fit M^{me} Houthem.

Stupéfait de le voir, les mains tremblantes, Maurice avait pâli.

— Je viens parler à votre père.

— Il n'est pas ici.

— C'est bon. Je repasserai. Quand rentre-t-il?

— Ce soir.

Comme il s'en allait, Maurice le retint d'un geste :

— Ça ne vous avancera guère, M. Houthem.

Et il se mit à se lamenter :

— Si vous saviez ce que je dois endurer ! Il faut bien que je cède. Mettez-vous à ma place.

— Mais pourquoi n'êtes-vous plus venu chez nous ?

— Il me le défend. Puis je n'osais pas, j'étais honteux de toutes ces misères.

Bref il espérait, avec l'aide du temps, vaincre l'obstination de M. Carpentier.

— Où est-il ? s'informa le vieil Houthem.

— Je ne sais pas. Je suppose qu'il doit être à son bureau. Si vous voulez, j'irai voir... je lui annoncerai votre visite. Peut-être serez-vous plus heureux que moi. Vous lui expliquerez la

chose. Tenez... une idée : attendez-nous au *Café français*, place Verte. Ça vous convient-il ? Je vous l'amènerai.

A force de protestations d'amitié, il avait poussé le bonhomme à la rue.

L'épicier attendit jusqu'au soir. Comprenant qu'on se moquait de lui, il était retourné à la gare...

— Nous verrons sa lettre, conclut timidement Dorothée. Il est peut-être sincère.

— C'est un hypocrite. Libre à vous de ne pas me croire et de vous faire encore des illusions.

Quelques jours après, Louise trouva sous la porte une lettre sans timbre, qu'on avait dû y glisser la nuit. Elle déchira l'enveloppe, l'âme en suspens.

« Ma bien-aimée,

» Je me suis promené ce soir devant ta maison, espérant te rencontrer. Pourquoi faut-il que nous ne puissions être l'un à l'autre, que la vie nous soit si cruelle ? J'aurais voulu te

revoir, car je ne puis supporter la pensée que tu me croies infidèle à notre grand amour. Je me sou mets à des nécessités qui courbent les plus inflexibles. Je n'ai, pour me reconforter, aux heures de lassitude, que ton cher souvenir ! »

D'autres plaintes suivaient, qui firent monter le rouge du mépris au front de la jeune femme.

Elle s'assit dans l'arrière-boutique, près de la fenêtre donnant sur la cour. Et, gardant à la main la lettre ouverte, elle se rappela les jours enfuis.

C'était par un matin d'hiver, un matin de dimanche pareil à celui que Maurice vint la première fois. Un peu de neige saupoudrait le toit gaufré du hangar et l'étagère de laquelle on avait retiré les géraniums. Louise pensa aux commencements de leur liaison, aux rendez-vous dans le Jardin Botanique, à l'époque où fleurissent les magnolias, aux baisers furtifs sous la tour du Béguinage, aux soirs voluptueux dans la chambre de l'étudiant.

De tout cela, que restait-t-il, et des illusions de sa jeunesse ?

Une lettre qui ne représentait plus qu'un mensonge du passé.

Se levant, elle souleva le couvercle du poêle, et, sans colère mais la gorge serrée, les yeux ruisselants, elle jeta au feu ce dernier témoignage de leur « grand amour ! »

Le papier s'enflamma d'un seul coup ; des milliers de vers incandescents le parcoururent et s'y tordirent, puis... un peu de cendre s'envola !

DEUXIÈME PARTIE

*Il connaît que vivre sans passion et
sans désir, cela aussi est une vanité.*

DUMONT-WILDEN : « Visages
de Décadence ».

I

Louise goûtait quelque consolation à m'entretenir de son chagrin. Elle ne me cachait guère un désespoir que sa volonté surmontait avec peine et souffrait d'autant plus de la trahison de Maurice qu'elle ne parvenait pas à le mépriser.

Un dimanche que nous étions assis dans l'arrière-boutique, elle dit, pensive et le front dans la main :

— Il y a aujourd'hui un an qu'il m'a quittée.

— Mon Dieu ! répondis-je, l'oubli viendra,

d'autres vous aimeront, un beau jour vous vous marierez.

— Moi, fit-elle avec ironie, on m'aimera peut-être, quant à m'épouser... jamais.

— Vous vous trompez. Je connais un excellent garçon qui serait bien heureux de vous prendre pour femme.

Ses yeux exprimèrent une surprise indolente, puis elle retomba dans l'indifférence. J'ajoutai, avec l'intention de distraire son ennui :

— Dernièrement il m'a parlé de vous.

— Mais il ne me connaît pas...

— Il a vu chez moi votre photographie.

Un sourire incrédule abaissa le coin de ses lèvres et, après un silence, elle demanda sans curiosité :

— Quel est cet original ?

— C'est un directeur d'école, à Wervicq, petite ville où je suis né, où j'ai connu ses parents : des quincailliers. Leur fils possède une maison sur la Place. Il y demeure avec une vieille servante. On l'appelle Monsieur le directeur ! Après le médecin, le chef de gare et quelques gros négociants, c'est un des person-

nages considérables de l'endroit. Sa position me semble bonne. Il gagne de quoi vivre modestement.

Ce dernier détail me parut devoir intéresser Louise : quand on a été « refait » en amour, les beaux sentiments perdent un peu de leur prestige et l'on donne plus d'attention à certaines réalités dont la vie nous enseigne la valeur.

— Vous seriez, lui dis-je, Madame la directrice. On vous prierait dans la meilleure société...

Elle m'écouta moins distraitement. Je lui parlai de la maison qu'elle habiterait là-bas : toute simple, mais confortable ; du jardin qui débouchait sur la campagne ; de la Place entourée d'arbres et que traversent de rares passants.

— Ce doit être bon, murmura-t-elle, une existence tranquille.

Elle rêva, un moment, la joue sur ses doigts repliés.

— Vous êtes devenue bien raisonnable ! lui dis-je au souvenir de son arrivée à Bruxelles et des grands espoirs de ce temps-là.

— Plus que vous ne pensez. J'épouserais maintenant le premier venu si j'étais sûre de son affection.

— Prenez-moi.

— Merci.

— Voulez-vous que je lui écrive?

— A qui ?

— A Nestor.

Elle ouvrit des yeux inquiets.

— Il s'appelle Nestor?... Je n'aime pas beaucoup ce nom-là.

— Alors n'en parlons plus.

Au bout d'un instant elle reprit :

— Vous ne me dites rien de son caractère. Il me semble que c'est l'essentiel. Quel genre? un sceptique de votre espèce? un sentimental? Enfin quoi?

J'écartai mes mains, les paumes en dehors, pour signifier à Louise que j'allais lui ouvrir mon cœur comme les deux volets d'un rétable :

— La vérité la voici : Je ne le crois ni fort sentimental ni sujet à de folles passions. Il est honnête, d'un caractère très doux. Ce n'est pas une âme tourmentée d'idéal, je crois

qu'il ferait un excellent mari. En province on retire beaucoup de considération d'une jolie femme; il ne demanderait pas mieux, j'imagine, que de vous montrer à ses concitoyens. En tous cas, il désire se marier. Cela convient à sa position de directeur d'école. Il ne connaît aucune femme qui lui plaise. Il a longtemps admiré votre portrait; nous avons parlé de vous; il m'a demandé si vous étiez libre... Enfin voilà!

J'ajoutai au moment de prendre congé d'elle :

— Si cela vous est agréable, je l'inviterai à dîner, ce qui ne vous engage à rien. On cause un peu, on s'examine. Contemplez-le à votre aise; vous tâterez ensuite vos inclinations.

Les paupières basses, elle évita de répondre. Je compris qu'elle pensait à « l'autre » et qu'elle avait peur de ne pouvoir l'oublier.

Pauvre fille! Elle espérait encore! Ce ne fut que plus tard, ne voyant rien de nouveau survenir dans sa vie, qu'elle se décida au mariage de raison. Elle s'avouait excédée de son état d'ouvrière. On y encourt trop d'humi-

liation. Il y faut user sa patience à servir des entretenues. des femmes du monde ou de prétentieuses bourgeoises qui vous méprisent de haut. A son tour elle souhaita d'être appelée madame, de pouvoir aller et venir où bon lui semblerait. Elle ne se sentirait plus une manière de domestique obligée de se taire pour un peu d'argent.

— J'ai réfléchi, me dit-elle. Si M. Nestor Sabin est encore disponible, je vous permets de lui écrire.

— C'est donc sérieux ? Vous tenez à vous marier ?

— Je tiens surtout à changer d'existence.

— Alors... prenez un amant !

— Je préfère un mari.

— Vous pourriez vous en repentir !

Jetant, du bout des doigts, son avenir dans cette aventure, elle répondit :

— A la grâce de Dieu !

II

Au reçu de ma lettre, Nestor arriva, du fond de sa province, en chapeau de soie, redingote et cravate noires.

— Il est habillé comme pour un enterrement, me dit Louise à l'oreille.

Mon père le présenta à M^{lle} Houthem.

— M. Nestor Sabin, un ami de la famille.

Le professeur, terriblement ému, exagéra les salutations, embarrassé de son couvre-chef, qu'il éraflait contre les meubles.

Grand, osseux, orné d'une barbiche de chèvre, de moustaches blondes et retombantes qui lui

mettaient la bouche entre parenthèses, il donnait une impression de force et de santé que rendait piquante son air timide.

— Il est moins bien que je ne croyais, me confia Louise ; il n'a pas les dents blanches, je ne l'embrasserai pas souvent.

A table, malgré sa contrainte, Nestor mangea d'un superbe appétit. Quelques verres de vin l'enhardirent. Au café, il se mêla plus librement à la conversation.

On parlait de la vie de province « étroite, ligotée d'habitudes et de préjugés », disait mon père afin d'exciter Nestor à la contradiction.

— Vous exagérez ! fit-il avec bonhomie. En somme, on vous laisse tranquille, si vous ne choquez pas trop ouvertement les opinions. Il me semble qu'on a beaucoup trop médité des petites villes. L'existence y est souvent plus agréable que dans vos capitales...

— N'importe ! interrompit mon père, on s'y ennuie joliment !

— Pas plus qu'ailleurs et peut-être moins, puisque tout le monde se connaît. C'est dans les

grandes villes qu'on se sent étranger. Là-bas, nous avons des amis, des habitudes... un peu monotones, si vous voulez ! Pourtant on s'y fait ; on finit par les aimer. Nous allons les uns chez les autres ; la société s'y divise, il est vrai, selon la politique et les fortunes, mais je ne sache pas qu'il en soit autrement chez vous. Nos plaisirs modestes, notre existence paisible valent bien les agitations, les inquiétudes dont vous encombrez la vôtre. Puis, ajouta-t-il après un coup d'œil vers M^{lle} Houthem, quand on a une femme, des enfants, une position convenable, on ne demande pas davantage pour être heureux.

J'appris le soir en reconduisant Louise, que l'envie d'une nombreuse progéniture avait avancé M. Sabin dans ses sympathies plus que toute autre considération.

— C'est le premier qui parle d'enfants. Sur ce point nous nous entendrons.

— Alors c'est de ça que vous avez causé pendant que vous étiez seuls ?

— Non. Tout de suite il m'a dit : « Mademoi-

selle, vous devez savoir pourquoi je suis ici... », ce qui m'a d'abord déconcertée. J'ai fait l'innocente, mais lui ne s'y est pas laissé prendre, « Je vous en prie, a-t-il ajouté, dites-moi si j'ai quelque chance de vous plaire... Voyons ! soyez franche... parlez sans crainte. » Je ne savais quoi répondre !... J'ai demandé à réfléchir. Mais ça ne l'arrangeait pas du tout. « Je pars ce soir et ne vous verrai peut-être plus;... si, au moins, je pouvais espérer ! » Je crois que j'ai rougi en lui disant : « Mon Dieu... Monsieur... vous êtes bien aimable. » Il aurait fallu entendre de quelle voix il m'a dit : « Merci !... que vous êtes bonne ! » Et un regard !... Ils ne sont pas mal ses yeux ; avez-vous remarqué ? Un peu clairs, au jour...

— Et c'est tout ? Vous n'êtes pas plus emboîtés que ça ?

— Si. Il m'a prié « de lui accorder la permission de m'écrire ».

— Alors?...

— Alors... nous nous écrirons. Voilà !

Il faut croire que les sentiments s'exaltent à

les écrire et qu'un peu d'ennui, de désir, de mélancolie suffit à passionner convenablement une lettre d'amour. Après trois mois de correspondance, Nestor Sabin réussit à persuader Louise.

Dès lors, le professeur vint lui faire sa cour le dimanche. Il repartait au dernier train.

A vrai dire, on ne l'aimait pas autant que Maurice — qui répandait beaucoup plus de joie — mais on l'aimait comme on aime le pain, les choses ordinaires, parce qu'on sait qu'il ne faut pas mépriser les petits bonheurs de tous les jours.

Ce fut M^{lle} Houthem qui abrégea la durée des fiançailles, qui parut la plus impatiente du mariage.

On attendit les vacances et l'arrivée du printemps.

La noce eut lieu sans cérémonie. Les époux s'accordèrent la satisfaction d'un voyage à Paris.

Mais, avant de quitter Bruxelles, M^{me} Nestor Sabin glissa dans la boîte aux lettres, à l'insu de

son mari, un billet de faire part adressé, de sa main, au docteur Carpentier.

III

Wervicq est une ville frontière, moitié belge, moitié française. La rue principale s'engage, à droite au sortir de la gare, entre des maisons basses, blanchies à la chaux et que borde, sous les fenêtres, un large ruban de goudron. Cette rue est fort étroite et sinueuse. Quand y passe un chariot de foin, il frôle les façades et l'on se gare dans les renforcements des murs. Le pavé inégal et pointu demande une certaine habitude pour ne point s'y tourner le pied. On rencontre d'humbles boutiques avec porte à claire-voie où brimbale une son-

nette, de rares constructions à deux étages et d'un style prétentieusement banal. Un panonceau vous indique l'habitation du notaire ; une plaque de cuivre, celle du médecin, du brasseur, d'un commerçant notable.

Voici la Place : un terre-plein encadré d'arbres ; ensuite la rue tourne vers l'abreuvoir où l'on descend baigner les chevaux. Une église gothique, principal ornement de la cité, élance sa tour à la patte-d'oie de quatre ruelles : la plus importante, coupée par la Lys. De grands bacs amarrés le long des rives servent au rouissage du lin. Là-bas, des peupliers trempent leur image dans la rivière et, parfois, une voile bouge sur l'immobilité des champs. De chaque côté du pont, des douaniers vous attendent, vous tâtent les poches : « Rien à déclarer ? » Ils vont se rasseoir devant leur guérite, allument une cigarette ou lisent un journal.

En France, on ne voit que des fabriques, des cabarets, une pauvre église. Vous arrivez au cimetière, puis la route continue à travers la plate campagne du Nord.

Louise habite, sur la Place, une maison d'un étage avec pignon en escalier. Une poignée de cuivre orne la porte, entre deux fenêtres garnies de coussins rouges que recouvre une dentelle au crochet. La façade est blanche, les volets verts et une pierre sculptée décore la muraille d'une gerbe d'épis.

C'est là que, depuis un an, l'existence de M^{me} Sabin s'écoule avec tranquillité. Le matin, du fond de son lit où elle s'étire à l'aise, elle écoute sonner l'heure à l'église, les sabots des ouvrières se hâter vers les filatures, le maréchal battre son enclume dès la pointe du jour. Elle ne craint plus, comme autrefois, d'arriver tard au magasin. Elle se lève à son gré, déjeune en peignoir, servie par la vieille Barbara.

Souvent, l'après-midi, elle coud à la fenêtre. D'ordinaire, la Place est déserte et, lorsqu'il fait beau, un triangle de soleil s'étire sous les arbres vers le cabaret du coin.

Quand la porte s'ouvre au mur de l'Hôpital, une religieuse en cornette, les mains croisées dans ses larges manches, s'éloigne à pas invi-

sibles et muets. Cinq ou six fois par jour, le clerc du notaire, entre boire la goutte aux *Trois Moulins*, son bonnet grec dans le cou, un porte-plume à l'oreille.

Quelques minutes avant quatre heures, un petit vieux, coiffé d'un Panama, débouche de la rue, becquetant de la canne les dalles sonores du trottoir : c'est M. Bocquillon qui va voir sa bonne amie. Des enfants reviennent de l'école; un chien lève la patte au seuil du vannier; le tilbury du docteur contourne le terre-plein et se dirige vers la campagne.

Le samedi, un peu d'animation se répand à travers la ville, grâce aux paysannes qui arrivent d'alentour vendre, devant l'église, des blocs de beurre et des paniers d'œufs. Après le marché, les fermiers enfument les auberges, pendant que les fermières font leurs achats, s'attardent dans les boutiques où, selon la mode du pays, on leur offre le café. A la porte du pharmacien, c'est une queue de mantes noires et de bonnets de laine. On fait provision de remèdes pour les gens et les bestiaux.

Jusque midi, les vitres vibrent au roulement

des charrettes qui, une à une, retournent aux champs; puis les bruits s'apaisent; les rideaux, ainsi que des paupières lasses, retombent aux fenêtres et l'herbe foulée se redresse, petit à petit, entre les pavés.

Le dimanche on assiste à la messe; on demeure à table plus longtemps; au sortir des vêpres, les femmes se rendent quelque visite et les hommes vont au cabaret.

Louise accompagne deux ou trois dames, « de la meilleure société », chez M^{lle} Emile, qui habite une rue sombre et silencieuse.

En entrant, une odeur indéfinissable vous accueille, échappée des vieux meubles, des placards humides : l'odeur molle des chambres closes.

M^{lle} Emile achève, dans son fauteuil, une vie déjà longue, les yeux à l'espion de la croisée où se réfléchit la perspective d'un mur de couvent et une vue lointaine de la Place.

Elle est habillée, ce jour-là, d'une robe de soie feuille morte, et sa coiffure en dentelle, nouée sous le menton, dégage deux coques de

faux cheveux noirs qui semblent lui tenir lieu d'oreilles.

On rencontre chez elle la fine fleur des dames bien pensantes, l'une ou l'autre des Sœurs-Grises du couvent voisin, quelquefois M. le vicaire.

— Bonjour, M^{lle} Emile, comment vous portez-vous?

On entend une petite voix, blanche et fragile, qui se casse après chaque mot. La servante se penche vers l'octogénaire, recueille le chevrotant murmure et le répand parmi la société.

— Mademoiselle n'a pas bien dormi. Elle se croit un peu souffrante.

Et chacun de s'écrier :

— Mais vous avez bonne mine.

— Vous vous écoutez trop.

— Prenez donc ce soir une infusion de tilleul.

Enfin l'on s'installe et l'on tourne le fauteuil de M^{lle} Emile du côté de la conversation.

Les paupières clignotantes, elle regarde confusément tous ces visages qui l'entourent.

Les deux coques de cheveux ne cessent point leur balancement, sorte de tic-tac régulier qui

semble la condition mécanique de sa frêle existence.

Elle ouvre sa tabatière, accorde à son nez mobile et inquiet une large pincée de tabac. La bonne éparpille d'une main nonchalante les grains tombés sur la jupe de sa maîtresse qui, d'un œil éteint, suit la conversation qu'elle n'entend pas.

— Et comment avez-vous trouvé le sermon ? demande à Louise la sœur Grisoline.

— A propos, dit M^{me} Finaut, je tiens la recette contre les démangeaisons : c'est tout simplement de l'eau phéniquée adoucie d'un peu de glycérine.

— Je n'aime pas la robe de M^{me} Buquet, dit M^{me} Lambessart. Ce n'est guère la peine de courir à Lille, quand on se laisse fagoter ainsi.

La servante offre le thé. Un bruit de cuillers accompagne le babil de ces dames qui, par politesse, vont de temps à autre crier quelques mots dans les coques de M^{lle} Emile. L'été on ouvre la fenêtre du jardin. D'un cabaret, au loin, s'élèvent, avec la brise, les roulements

sourds d'un jeu de boule et des voix, musicales dans l'air silencieux du soir.

Louise, rêveusement souriante, écoute les rumeurs de la petite ville, tâche de s'intéresser à ce milieu nouveau, d'y retenir son âme qui s'échappe et s'étonne d'être là.

A six heures on se lève.

Avant la séparation, les dames entrent au couvent saluer sœur Adeline, sœur Marie-des-Anges. Puis Louise donne la conduite à M^{me} Lambessart qui, presque chaque dimanche, la retient à souper.

Nestor et M. Lambessart ne tardent pas à les rejoindre; on s'attable devant le potage avec une satisfaction gourmande. M. Lambessart parle vins, M^{me} Lambessart parle cuisine. Le souper fini, commence la partie de whist.

On se couche à dix heures, et la semaine, ainsi remplie d'événements ordinaires, passe — comme beaucoup de choses — en ne laissant aucun souvenir.

IV

Louise goûtait le charme de cette vie sans inquiétude. Était-ce l'air de la province qui lui engourdisait la pensée ou le retour des mêmes occupations, la vue des mêmes visages, la certitude que rien de nouveau ne surviendra ni demain, ni plus tard ? Elle s'allongeait dans une indolence qui ne différait point essentiellement du bonheur. L'absence de contrariétés lui tenait lieu de satisfactions plus hautes, et les chagrins de son premier amour lui faisaient apprécier le calme du mariage.

Jamais Nestor n'avait connu de jours plus dé-

lectables. Regarder Louise en robe flottante qui circulait dans la maison, entendre sa voix, lui prendre la taille, respirer l'émouvante odeur de sa personne lui procurait une jouissance dont il ne s'imaginait pas que l'on pût se rassasier.

Depuis son mariage, il n'allait plus au cabaret, tant le plaisir lui était profond d'un intérieur agréable, d'une femme en qui se résu- maient toutes les félicités de l'amour.

Souvent il négligeait son journal afin de la contempler qui lisait un livre, accoudée sous la lampe, les doigts dans les boucles de sa chevelure.

Il s'approchait d'elle, une douceur aux yeux, les mains fébriles, un vide au creux des paumes, une impatience à les emplir d'un sein lourd et moelleux.

— Non, laisse-moi, disait-elle.

Et heureux de ses moindres faveurs, il retournait s'asseoir.

Comme il jouait fort adroitement de la clarinette, il se donnait, aux heures inoccupées, l'agrément d'un petit concert.

— Veux-tu que j'exécute la fantaisie sur *Norma* ou les airs variés de *Faust* ?

— Oh ! ce qu'il te plaira, mon ami.

Il étalait sa musique, s'asseyait, préludait par quelques roulades au morceau annoncé ; puis, ayant fait cliqueter à vide les clefs de l'instrument, il toussait, lubréfiait sa luette et, enfin, portait à ses lèvres le bec de ce tuyau de bois. Aussitôt les joues lui gonflaient et son visage, selon le caractère des mélodies, prenait une expression béate ou violente qui, dans les endroits difficiles, participait de la colère et de l'effort.

On l'entendait de loin sur la Place ; des fenêtres s'ouvraient pour écouter.

Louise, interrompant sa lecture, le contemplait, la pensée encore suspendue dans le monde imaginaire où l'emportait son livre : cet homme, son mari, jouait de la clarinette !

Alors elle s'enfonçait les pouces dans les oreilles et, afin de ne pas voir les ridicules du pauvre garçon, se retenait le regard aux pages de son roman.

— Mon Dieu! il est bon, pensait-elle, s'efforçant de ne point le mépriser.

A vrai dire, le plus souvent, elle s'estimait heureuse. L'habitude du mariage l'inclinait à la résignation et, volontiers, elle pardonnait à Nestor sa médiocrité d'âme en faveur de sa bonté.

Le principal ennui qu'elle eut à subir vint de ses beaux-parents.

S'étant imaginés que Nestor ne se marierait point, ils n'accordaient à Louise qu'une affection contrainte. Aussi lui pardonnaient-ils malaisément d'avoir séduit ce fils dont ils espéraient soutenir leur vieillesse.

De continuelles privations avaient payé ses études. Grâce à une économie confinant à l'avarice, il fut nommé instituteur. Un peu d'aisance réjouit le ménage; et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, au décès de son parrain, Nestor hérita d'une maison sur la Place. Peut-être fut-il demeuré un instituteur de village si, après une affaire de mœurs qui fit expulser

du collège les Frères de la doctrine chrétienne, on ne lui eût offert la direction d'une école laïque.

Alors les vieux pensèrent à céder leur commerce pour aller vivre auprès de leur fils dans la maison du parrain. Ils verraient donc leur rêve s'accomplir !

Mais voici que le directeur bouleversa leurs espérances : il parlait de se marier ! Sa position l'obligeant à figurer parmi les notables de Wervicq il voulut habiter seul et laissa aux vieux une partie de son traitement. Ils se résignèrent donc au petit commerce de quincaillerie, gardant à Nestor une rancune inavouée dont la meilleure part fut, dans la suite, reportée sur sa femme.

A la longue, pourtant, les relations s'adoucirent, mais elles manquèrent toujours de franchise et de cordialité.

Pour ne point déplaire à son mari, Louise l'accompagnait, une ou deux fois la semaine, le soir, chez ses parents.

A la porte de la boutique, une sonnette balivotaient éperdûment. Au dessus du comptoir, un

abat-jour métallique, blafard, couvrait la lumière parcimonieuse d'une lampe accrochée au plafond. Dans la pénombre se devinaient des casseroles, des tuyaux de plomb, des outils de labour. Au fond brillaient les vitres de la cuisine.

La mère Sabin s'avancait en boitant jusqu'au seuil, une main au creux de la hanche, du côté de sa jambe invalide.

— Entrez, disait-elle tristement.

— Le père est ici ? demandait Nestor.

— Il travaille à l'atelier.

Louise demeurait auprès de sa belle-mère, tandis que son mari allait tenir compagnie au père dans la forge.

— Bonsoir, disait Nestor.

— Bonsoir, répétait le vieux.

Et il continuait sa besogne.

Nestor, attendant qu'il ait fini, bourre une pipe, crache dans l'eau rouilleuse où l'on trempe le fer incandescent. Il tire aussi le soufflet pour se rendre utile. La flamme éclaire les joues creuses de l'ouvrier, sa moustache grise coupée court, la boule de chair qui lui pousse

au front et le fait ressembler à un cyclope noir de fumée et de charbon.

— Pour qui cette tringle ? demande Nestor.

— Pour la brasserie.

Chacun laisse tomber une parole quand le silence devient trop lourd.

— Et ça presse ?

— Non.

Le fils regarde sa pipe, le père tape sur la tringle qui saigne des gouttes de feu.

Enfin, le forgeron dénoue son tablier de cuir et va se rincer sous la pompe, dans la cour.

On se réunit ensuite près du poêle de la cuisine, — place étroite, carrelée de rouge, blottie sous la cage d'un escalier ; — on parle de choses grises comme l'ennui, avec des voix fatiguées qui traînent au bout des phrases : un quincaillier s'est installé, depuis quelques mois, devant l'église ; au sortir de la messe, la clientèle entre chez lui. Les jours de marché, il étale « toute sa boutique » sur le trottoir, vendant à prix réduit pour attirer les campagnards.

— On court maintenant à « la concurrence » et les affaires ne vont plus !

Bien que le vieux Sabin joignît à son commerce les métiers de zingueur, de plombier, de forgeron, il se plaignait d'avoir peine à vivre. Son âge l'obligeait à refuser les travaux fatigants; un de ces jours, il ne serait bon qu'à l'hospice.

Et ces plaintes bourruées étaient, pour les jeunes époux, autant de reproches à subir en silence.

La mère y ajoutait les siennes. En l'absence de son mari, elle confiait à Nestor ses chagrins conjugaux : son homme s'annuitait, buvait au lieu de travailler, n'ayant plus le cœur à la besogne. Un matin, on vient de la brasserie : impossible de le tirer du lit où il ronfle, saoul comme un archevêque ! Naturellement on n'a pas attendu qu'il se réveillât et le concurrent a obtenu l'ouvrage.

— Vous verrez qu'il perdra tous ses clients.

Après chacune de ces romances, elle ajoutait en manière de refrain.

— Mes pauvres enfants, je ne suis qu'une malheureuse !

Et c'était vrai. Elle n'avait connu d'autre bonheur que de se sacrifier à son fils. Après la naissance de Nestor une infirmité l'obligea de permettre à son mari la fréquentation d'une autre femme. Il courut les bastringues, les maisons de plaisir, et l'argent du ménage y courut avec lui. Il s'était acoquiné à des filles de fabriques, à « des créatures de mauvaise vie ». Lorsque les cheveux lui grisonnèrent, il s'enticha d'une matrone qui tenait, à Menin, un cabaret plutôt mal fâmé où, depuis dix ans, il portait le plus clair de ses écus. Heureusement, il se cachait en considération de Nestor, à qui le moindre esclandre eût coûté la place...

— Si nous partions ? interrompait Louise quand l'histoire n'en finissait plus.

— C'est vrai, disait la mère, il ne fait pas gai ici.

La taille se cassant à chaque pas, elle reconduisait son fils, et ses yeux mobiles cherchaient, sur la redingote noire de l'instituteur, une tache, un bouton mal cousu, une effilochure aux manches, quelque chose enfin dont elle pût chicaner sa belle-fille.

Ces jours-là, quand Louise et Nestor étaient rentrés chez eux, la maison leur semblait moins intime, la vie moins douce; une obscure inquiétude gâtait leur bonheur, le rongait comme un ver caché dans un fruit.

V

Un soir que Nestor étudiait les endroits difficiles d'un grand air de clarinette, sa femme lui dit, avec un geste suppliant :

— Je t'en prie... ça me rend nerveuse.

— Ah !

— Je n'osais te l'avouer, mais je t'assure... cet instrument me tord les nerfs.

Comme elle était enceinte, il ne voulut point la contrarier et il remit, sans répondre, la clarinette dans son étui.

— Tu m'en veux ? fit Louise.

— Moi ? Quelle idée !

Cependant les heures parurent à Nestor un peu lentes, l'hiver, au coin du feu. Il lui arriva de s'endormir à table, les coudes sur le journal. La lecture fatiguait son esprit. Il préférait allumer une pipe. Et, parfois, tenant à deux mains le long tuyau de mérisier, ses doigts palpaient des clés imaginaires ; ses lèvres, arrondies en goulot de bouteille, laissaient couler un petit souffle musical.

— Pourquoi ne vas-tu pas au café ? demanda Louise, impatientée de son désœuvrement ; tu en meurs d'envie !

— Moi ? par exemple !

— Mais si, mais si.

Elle lui poussa son chapeau :

— Voyons, fais-moi le plaisir d'y aller, il ne faut pas que tu t'ennuies.

Il se trouva dans la rue, ne comprenant rien à cet accès d'humeur.

— C'est la grosseesse, pensa-t-il.

Puisqu'on l'envoyait au cabaret, Nestor se dirigea vers la *Demi-Lune*, établissement où se réunissent les notables du parti libéral.

Le directeur du collège laïque y faisait figure

de personnage. M. Lambessart, marchand de lin millionnaire, le pharmacien, le chef de gare, le docteur Laroque, le receveur des contributions, un brasseur, quelques rentiers y formaient, avec lui, « une élite intellectuelle et cosue », selon l'expression d'un de ces messieurs.

Ne croyez pas que la politique des libéraux fût militante. Ils assistaient avec un dédaigneux orgueil au triomphe de leurs adversaires, dont une plèbe campagnarde assurait invariablement l'écrasante majorité. Les opinions de ces intellectuels n'affichaient, d'ailleurs, rien de révolutionnaire. Aucun d'eux ne se dispensait de paraître à l'église, le dimanche, tous admettant « la nécessité des principes religieux ». Il était du meilleur ton que leur épouse fit partie de la congrégation des Filles du Calvaire ; cela témoignait du respect de l'élite pour « la liberté de conscience ».

Et ces messieurs ne commençaient à s'émouvoir qu'en parlant de la rivalité des deux « musiques » : la Phalange et l'Harmonie. La Phalange de Saint-Martin, nombreuse et subsidiée de la Ville, se pavanait, les jours de fête, en uni-

forme galonné d'argent et en casquette à plumes de coq. L'Harmonie libérale se promenait en costume ordinaire, précédée d'un drapeau de velours brun, cliquetant de médailles et tout chamarré d'or.

On donnait, chaque année, un concert sur la Place ; on se disputait le premier prix dans les concours, et cet antagonisme alimentait souvent les conversations de cabaret.

Quand on s'aperçut que Nestor négligeait les répétitions de l'Harmonie, on l'excusa d'un sourire indulgent. Bientôt l'on s'étonna. Enfin, l'on finit par déclarer inadmissible une plus longue absence du professeur.

— Vous ne me direz pas qu'après quinze mois de mariage...

— C'est regrettable, un si beau talent !

— Sa femme l'a peut-être converti. On la dit très catholique.

Quand on l'arrêtait dans la rue pour lui demander des explications, il répondait évasivement. M. Lambessart même ne tirait de lui aucune raison valable.

Dans la nouveauté de son bonheur, Nestor, s'imaginant que l'amour suffirait à combler son avenir, avait rompu les habitudes qui l'attachaient à la vie provinciale. Et le temps lui semblait long qu'il passait loin de sa femme, son existence antérieure — dont il traîna les loisirs sur les tables de cabaret — vulgaire, indigne d'un homme intelligent. Aussi, laissait-il à d'autres le domino et le piquet traditionnels de la *Demi-Lune*.

Lorsque l'accoutumance du mariage lui en eut émoussé les plaisirs ; lorsque, assouvi de la présence de Louise et des soirées au coin du feu, l'envie lui revint des distractions d'autrefois, il se garda bien de l'avouer à sa femme, craignant de lui déplaire ; et, certains jours, il s'ennuya par affection.

Du moment que Louise l'engageait à sortir, il se sentait allégé de scrupules. Pourquoi ne reprendrait-il pas les bons vieux errements de jadis ?

Il les reprit sans se demander si l'on ne se fatiguait point de sa personne, des médiocres jouissances d'une intimité où les sept jours de

la semaine reparaissaient avec la même figure et tournaient mécaniquement comme un manège de chevaux de bois.

Il ne s'imaginait guère que l'on pût trouver sa conversation banale, ses goûts peu délicats, et tenir son équanimité pour une preuve d'indolence, peut-être, de nullité; que l'on put regretter, aussi, que sa tendresse ne s'embellit jamais de la séduction des paroles qui nuancent les sentiments. Matérielle, évidente, sûre, son affection demeurait au beau fixe et ne semblait susceptible d'aucune variation. Il croyait suffisant d'aimer Louise avec simplicité pour qu'elle vécût heureuse et sans désir.

C'est pourquoi il marchait vers la *Demi-Lune*, inquiet seulement de l'accueil que lui réserveraient ces messieurs.

En entrant, il vit le percepteur des postes lui tendre la main négligemment.

— Ça va ?

— Pas mal.

Céline, la demoiselle de comptoir, s'informa de sa santé.

— Toujours bonne, merci Céline.

Les habitués arrivèrent un à un.

— Vous voilà donc revenu ?

On lui demanda quelques nouvelles ; on parut enchanté de le revoir.

Chacun prenait sa place accoutumée, sa pipe et ses idées de tous les soirs.

— Un piquet, directeur ? proposa le chef de gare.

— Je veux bien.

Et la partie de cartes commença.

Il se faisait tard quand Nestor rentra chez lui. Sa femme, en s'éveillant, remarqua qu'il avait les yeux rouges, qu'il sentait la bière et le tabac.

— On m'a retenu, expliqua-t-il, prévenant les reproches.

Louise, lui tourna le dos sans répondre, mais elle fut longtemps à s'endormir.

Le lendemain il passa la soirée auprès d'elle, désireux de se réconcilier. Le jour suivant, il bâillait sur sa chaise.

— Tu ne vas donc pas à la *Demi-Lune* ? dit Louise avec un sourire d'ironique pitié.

— Puisque ça te fâche.

— Au contraire.

— Alors il ne t'ennuie pas de rester seule ?

— Que veux-tu que cela me fasse ?

Il s'en alla, après l'avoir baisée au front, trouvant la vie bonne, sa femme raisonnable et le mariage plein d'agrément.

Il retourna donc plus souvent à la *Demi-Lune*. Au banquet de la Sainte-Cécile, il s'amusa jusqu'au matin.

Louise, au bruit d'un pas dans l'escalier, atteignit sa montre : cinq heures !

Elle aperçut Nestor qui s'approchait du lit, le visage enflammé, les mains tendues.

— Laisse-moi ! cria-t-elle, redressée sur ses poings.

Mais il n'écoutait pas, l'embrassant de force avec des mots puérils et des supplications.

Lorsqu'elle se fut dégagée, Louise s'enferma dans la chambre voisine. Debout et se contenant le cœur, elle entendit Nestor buter contre

un meuble, boire goulûment l'eau de la carafe, tomber sur le matelas, enfin ronfler comme un charretier. Et, se glissant au froid des draps humides, sur ce lit qui lui venait de sa chambre de jeune fille, elle pleura de colère et d'humiliation, les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Sous l'aversion de ce coureur de cabarets, le souvenir de Maurice l'envahit.

Bien qu'elle gardât rancune au docteur Carpentier, elle pensait à lui pendant que Nestor jouait aux cartes à la *Demi-Lune*, comparait l'un à l'autre ces deux hommes qu'elle avait aimés. Oui, le médecin s'était montré dur, mais les femmes ne se défendent point d'une certaine admiration pour qui les a fait souffrir. C'est pourquoi la tendresse de son mari, son humeur paisible finissaient par l'agacer; elles semblaient, en tous cas, une excuse insuffisante à l'ennui de sa présence. M^{me} Sabin s'en prenait à lui des premières désillusions du mariage, s'imaginant qu'auprès de Maurice, son amour ne se fût point lassé...

Mais il n'était plus temps de rêver à l'amour!...

Et elle s'endormait, tenant à deux mains son ventre alourdi.

VI

Louise accoucha d'un garçon. Une nuit entière elle fut tordue par les douleurs.

Quand elle se sentit délivrée, M^{me} Sabin poussa un long soupir et s'abattit dans un lourd sommeil.

— C'est un gaillard, dit Nestor, dès qu'elle ouvrit les yeux.

Et il lui montra son fils.

Dès lors, elle connut le bonheur des jeunes mères penchées sur un berceau, le bonheur de s'appuyer au sein la bouche avide d'un enfant.

Elle s'émerveilla de son premier sourire.

Lorsqu'il commença de gazouiller, la maison parut plus vivante ; et il n'avait guère six mois que sa maman lui découvrait de l'esprit.

Elle connut aussi les nuits qu'on passe à promener un marmot qui pleure, à le bercer en chantant pour l'endormir ; les jours d'angoisse où la maladie menace de vous le prendre ; tous les esclavages de la maternité.

Mais qu'elle était heureuse de cet abandon de soi-même où ses instincts d'amour se soulageaient dans un épanchement infini ! Renversée sur une chaise, tenant à deux mains son fils, elle l'aidait à grimper, pieds nus, sur sa poitrine ; puis, d'un grand geste, l'embrassait, le baisait avec une tendresse animale, ne le quittait point, surveillant son sommeil, négligeant le ménage, le soin de sa personne et, par dessus tout, son mari.

A ce régime, le train de la maison reposait entièrement sur la vieille Barbara. Aussi ne suffisait-elle plus à l'ouvrage. Souvent Nestor partait pour l'école, ayant diné de charcuterie. Madame se plaignait de n'avoir plus de

linge à se mettre parlait d'engager une servante, jeune et vigoureuse.

La pauvre Barbara ayant élevé Nestor, on ne put se résoudre à la renvoyer. Depuis un demi-siècle, elle acceptait la fatigue, la mauvaise humeur de ses différents maîtres, les misères de sa condition. L'épine de son dos s'était courbée, ses doigts raidis, et toujours elle travaillait. Cependant elle ne se plaignait pas; elle répétait volontiers : « Je suis dure comme un morceau de bois ! » dans la crainte de l'hospice, où l'on envoie mourir les vieilles gens.

Puisque ses appointements l'obligeaient à l'économie, le professeur ne pouvait se payer une seconde servante. Pourtant il fallut une couturière, une femme de lessive, afin que Louise put, chaque jour, selon le conseil du médecin, sortir le petit Charlot. D'ailleurs son caractère s'aigrissait aux mille charges du ménage : elle ne s'était pas mariée pour être plus asservie qu'auparavant !

Nestor, baissant la tête, essuyait les bourrasques avec résignation, n'osant réclamer

contre la dépense qui s'exagérât ! C'est alors que la mère Sabin offrit à Louise de lui venir en aide : Elle céderait le commerce, vendrait la maison, ce qui leur laisserait, à elle et à son homme, de quoi vivre modestement. Qu'on leur donnât seulement une chambre chez son fils, elle s'engageait à faire la cuisine, à coudre, à soigner l'enfant, même à boulanger le pain du ménage.

Louise la remercia, préférant, dit-elle, demeurer seule auprès de son mari.

La vieille ne se tint point pour battue. Elle entreprit de convaincre Nestor : on dépenserait moins, tout irait mieux, le père cultiverait le potager ; sans être aucunement à charge, on leur éviterait beaucoup de soucis.

Le directeur en parla donc à Louise.

— Si ta mère entre ici, répondit-elle, je retourne chez moi.

Il en résulta une brouille entre les deux femmes. Nestor ne savait à qui entendre et s'efforçait de les rapatrier. Méprisant la faiblesse de son fils, la vieille se taisait, la bouche amincie de colère ; Louise reprochait à son mari la

médiocrité de leur mariage: Ah! si elle avait su!

Et le malheureux ne voyait autour de lui que des figures maussades, verrouillées par la mauvaise humeur.

On apprit en ville que M^{me} Nestor Sabin refusait de secourir ses beaux-parents, ruinés par le nouveau quincaillier.

D'abord, ce furent les petites gens qui en parlèrent au comptoir des boutiques, sur le seuil des portes. Le commérage en arriva dans les cabarets, où l'on dit que, « pour nouer les deux bouts », les vieux Sabin se trouvaient réduits à vendre leur maison déjà vermoulue d'hypothèques. D'aucuns blâmèrent Nestor qui, « après tout, gagnait bien sa vie ». A la *Demi-Lune*, ces messieurs s'enquirent discrètement de la vérité de ces bruits qui préjudiciaient au cénacle.

M. Lambessart s'en ouvrit au directeur.

— On exagère, assura Nestor; ce sont les catholiques qui cherchent à me nuire.

— Raison de plus pour les ménager.

— Moi, reprit le maître d'école, je ne demande

pas mieux que d'accueillir mes parents. Si ma femme voulait...

— Oh ! répliqua le marchand de lin, vous vous laissez dominer par votre femme ! Croyez-moi, mon cher, flattez l'opinion.

Lors d'une visite à M^{lle} Emile, Louise remarqua la froideur de la servante, les yeux détournés de M^{me} Lambessart, un certain plissement des lèvres à M^{me} Finaut, à Sœur Grisoline un redressement du buste, chez toutes une raideur par quoi ces dames renforçaient le sentiment de leur dignité.

On parla de M^{me} Lacour, jeune veuve « beaucoup trop bien pour Wervicq » et qui, assurait-on, « se compromettait ! ».

— Il est bien regrettable que M^{me} Lacour n'ait personne pour l'avertir de la gravité de ses imprudences, un ami, un parent...

— On se doit à sa famille, prêcha Sœur Grisoline. Il faudrait que chacun se pénétrât de ce devoir. N'est-il pas vrai, M^{me} Finaut ?

— Certainement, Mère Grisoline, certainement, je suis de votre avis.

Elle fit à la religieuse la politesse de sa tabatière. Écartant les doigts sur son rabat, la sœur pinça quelques grains, les renifla lentement, avec onction. D'ordinaire on ne manquait point d'en offrir à Louise qui, par déférence pour ces vieilles dames, s'effleurait le nez d'un peu de tabac.

Cette fois, on parut oublier M^{me} Sabin, et l'on répondit de mauvaise grâce à ses interrogations, par des mots à double entente.

Décontenancée, la jeune femme se demandait pourquoi ces dévotes lui donnaient à sentir les pointes de leur vertu.

Au retour, elle dit à Nestor qu'on l'avait reçue presque impoliment chez M^{lle} Emile.

— Cela ne m'étonne pas, répondit-il.

La mère Sabin était allée se plaindre de sa bru chez M. le curé qui, sans doute, en avait pris langue avec ces dames.

Et lui confiant ce qu'on pensait d'eux :

— Je n'irai plus à la *Demi-Lune*; on s'y permet à mon égard des airs qui ne me plaisent pas.

— Envoie-leur de l'argent, à tes parents!

s'écria Louise, blanche de colère, tout ce que tu veux, mais qu'ils ne viennent pas nous ennuyer ici !

Nestor avoua que depuis des années il leur abandonnait une partie de son traitement, si bien qu'ils avaient mangé même ses économies !

Alors, songeait M^{me} Sabin, ce n'était pas assez du mariage, d'un homme qu'elle ne pouvait aimer ; il fallait encore subir sa famille et se priver, pour elle, du peu d'aisance qui l'aidait à supporter cette vie !

VII

A la longue, la mère Sabin se fatigua de ses commérages. On se fatigue de la haine comme de l'amour. Elle pleurait de ne plus voir son fils et se donnait beaucoup de mal à rattraper ses paroles.

S'apercevant qu'elle avait nui, non seulement à Louise, mais à Nestor, elle courut les boutiques, racontant, cette fois, qu'elle subsistait par la générosité de son garçon.

— C'est mon ivrogne de mari qui nous met sur la paille. C'est sa Catteau de Menin qui lui prend tout !

— Pourtant vous disiez que la femme de Nestor...

— Je sais bien... j'ai dit et pas dit... on peut se tromper. N'y a que le bon Dieu qui ne se trompe jamais.

Barbara instruisit Louise des propos de la quincailière, s'efforçant de ramener sa nouvelle maîtresse à l'ancienne qu'elle avait servie plus de vingt ans.

La vieille mercenaire craignait la venue d'une bonne et s'usait à l'ouvrage : La mère Sabin l'eut aidée, pensait-elle, maintenue dans la maison. Elle souhaitait secrètement son arrivée, rapportait les paroles obligeantes, les repentirs, les soumissions de maman Sabin.

— Pourquoi, demandait-elle, ne pas se réconcilier ?

Nestor, le premier, se prêta au raccommodement. Louise ne se refusa point à recevoir sa belle-mère qui, versant quelques pleurs, accusa son mari d'être cause de la brouillerie.

— La rancune s'oublia et l'existence reprit son cours ordinaire.

Cependant, la vieille Sabin s'ingéniait à se rendre utile au jeune ménage. La charge du petit Charlot demeurait lourde. Barbara se cassait de plus en plus.

Un jour que Louise fut indisposée, M^{me} Sabin prit l'enfant chez elle. Bientôt il devint commode de l'y conduire pour se défatiguer de lui.

La bonne maman l'accueillait avec des chatteringes dont Louise lui savait gré; une même affection pour l'enfant rapprocha les deux femmes.

— Elle vaut mieux que je ne croyais, disait parfois Louise à son mari. En somme, elle avait eu tort de repousser si longtemps sa belle-mère. Elle en convenait. Quant à la prendre chez soi, rien de plus commode, assurément... mais, paraître céder à l'opinion de la ville, jamais!

Pourtant il fallait avancer aux vieux les fonds nécessaires à leur ménage. Il en coûterait moins de les loger, de les entretenir à la maison. La quincaillerie vendue leur amasserait une petite rente...

M^{me} Sabin seconde n'eut convenu d'aucun tort envers sa belle-mère. Encore moins se fut-elle abaissée jusqu'à la prier de venir. Avec la diplomatie particulière aux femmes, elle fit à Nestor une scène sur les embarras du ménage et l'insuffisance de leur servante.

— Si tu voulais, dit le professeur, ma mère serait heureuse de t'aider. Tu sais combien elle regrette ses bavardages. Après tout, c'est une créature excellente. Je suis certain que vous vous entendriez. Nous leur céderions une chambre; ils ne tiennent guère de place; toi, tu aurais moins à travailler...

— Oh! répondit-elle, fais ce que tu veux, tout m'est indifférent!

Cela ne se termina point en un jour. Il fallut que Nestor alléguât mille raisons dont Louise, depuis longtemps, était persuadée. A force d'insistance, il finit par obtenir ce que sa femme ne demandait pas mieux que de lui accorder.

Quelques mois après, les vieux arrivèrent un

soir, l'air humble et farouche de pauvres gens traqués du sort.

La femme tenait à la main un carton à chapeau ; l'homme, des hardes nouées d'un mouchoir de calicot rouge à pois blancs.

— Entrez donc ! proposa Louise, tandis qu'ils demeuraient dans le vestibule, les yeux clignotant à la lumière.

— Merci, répondit la mère Sabin, nous ne voulons pas déranger.

— Mais le souper vous attend ! expliqua la bru.

— Nous avons mangé un morceau sur le pouce, dit le père.

Il fallut insister. La vieille s'assit au bord d'une chaise, son carton sur les genoux :

— Non, je vous en prie, ce n'est pas la peine.

Elle ne consentit point à s'approcher de la table ; se décida, enfin, à prendre un morceau de pain fourré de jambon.

Le père ne disait mot, dépêchant ses bouchées, le regard dans son assiette, honteux d'être réduit à l'hospitalité de son fils qui, si longtemps, avait tremblé sous lui.

— Nous sommes un peu fatigués, dit la mère.
Puis, avec un sourire pénible :

— Nous allons vous laisser seuls.

Ils montèrent à leur chambre après avoir
souhaité bonne nuit.

VIII

Louise, les premiers temps, ne s'aperçut point de leur présence. M^{me} Sabin première se tenait dans la cuisine, aidait Barbara; le vieux, qui avait gardé ses outils, sa forge, afin de n'être pas entièrement à la charge de Nestor, s'en allait au travail de grand matin.

Heureuse de trouver enfin quelque loisir, Louise ne s'opposa point à ce que sa belle-mère prît plus d'importance dans le ménage. Elle lui fut même reconnaissante de vouloir se charger des commissions, des comptes de boucherie, des notes de la blanchisseuse, du petit

livre de l'épicier. Par dégoût des occupations domestiques, la jeune femme, bientôt, lui remit les clés puis l'argent, si bien qu'au bout de six mois la mère Sabin dirigeait la maison.

Louise en profita pour s'accorder la distraction d'un voyage à Bruxelles.

M^{me} Houthem s'étonna de la voir pâle et fanée à vingt-six ans !

Louise dit avoir beaucoup souffert de l'ennui ; aussi, se promit-elle huit jours de plaisir !

En compagnie de Dorothee, elle courut les maisons de blanc pour la satisfaction de bouleverser un comptoir ; elle voulut entrer au magasin de modes où elle avait été ouvrière, au Jardin Botanique, se promener aux boulevards : que d'agréables souvenirs ! Mais comme tout cela se reculait dans le passé !

— Et Maurice, qu'est-il devenu ? demanda Louise à Dorothee, un soir qu'elles s'attardaient seules dans l'arrière-boutique, au coin du feu.

— Il est marié. Ça ne va guère chez lui ; nous l'avons appris par M. Jean, qui le rencontre quelquefois en ville.

— Tiens ! Il habite Bruxelles ?

— Oui.

Elles se turent un moment. Le serin sautillait dans sa cage, agacé par la lumière; le vent ronflait dans la cheminée; un charbon incandescent tomba du poêle rouge dans le cendrier.

— Il a demandé de tes nouvelles, poursuivit Dorothée, si tu es heureuse en ménage, si tu te plais à Wervicq...

— Et lui, où demeure-t-il ?

Dorothée haussa les sourcils :

— Est-ce que tu l'aimerais encore ?

Louise ébaucha un geste évasif; puis, croisant les mains sur ses genoux, le regard à la pointe de ses bottines :

— Non... Il y a longtemps que je ne pense plus à lui.

— Je ne connais pas son adresse, reprit Dorothée. Je sais qu'il dirige une clinique rue de la Régence. Je crois qu'il gagne bien sa vie.

Et après un silence :

— M. Jean m'a dit qu'il regrette beaucoup de n'avoir pu t'épouser.

Relevant ses jupes, elle tendit à la chaleur ses maigres bas blancs. Louise regardait cette disgrâce corporelle qui avait préservé sa sœur du mariage et de l'amour.

— Moi, dit-elle, si c'était à refaire, je ne me marierais plus.

— Pourtant, tu as un bon mari.

— Oui... Nestor est un excellent garçon.

Elle soupira :

— C'est le mariage, vois-tu, qui m'empêche de l'aimer.

Au retour, Wervicq parut à Louise plus triste que d'ordinaire et sa maison moins accueillante.

Cette petite ville ensommeillée, avec ses rues étroites, ses pauvres boutiques, son pavé boiteux était à l'image de ses habitants. Tous, ils semblaient vivre dans une même torpeur.

Au logis, Louise trouva les parents installés dans la pièce où, d'ordinaire, elle se tenait le soir.

Pour simplifier le service, durant son absence, ils avaient pris l'habitude encombrante de manger en compagnie de Nestor. Les ren-

voyer à la cuisine, leur serait une humiliation. Elle se résigna donc à leur présence.

Le vieux demeurait, parfois, des journées entières à fumer, le coude sur le barreau du poêle, pendant que la mère Sabin clopinait du haut en bas de la maison.

Ils s'enhardirent, accoutumés à cette condition nouvelle, s'avancèrent, pas à pas, de leur chambre à la cuisine, de la cuisine à la salle du rez-de-chaussée, de la maison au jardin. Aussi, Louise finit-elle par ne plus trouver d'intimité dans son ménage, ni de charme à son intérieur.

IX

Et, de nouveau, le printemps revint, parfumé d'espérance. Le guilléri des moineaux dans les arbres vous éveillait avec le jour.

Louise demeura dans son fauteuil, de longues heures, près de la fenêtre, les yeux tournés vers le bleu du ciel.

Le soleil avivait tout un coin de la Place ; l'ombre se reculait jusqu'au pied des maisons.

Le vannier, sortant de sa boutique, regardait ses pigeons picorer de l'avoine devant l'auberge du *Corbeau*. Attirée par la douceur de l'air, la marchande de sabots venait à sa porte,

L'épaule contre le mur, elle tricottait, les aiguilles d'acier étincelant à ses doigts. Et, l'après-midi, on pouvait voir le tailleur quitter sa table de travail pour suspendre au dehors la cage d'un canari.

Louise, obstinément, contemplait l'azur au delà des toits. Pourquoi la vue d'un nuage qui fuit lui serrait-elle tendrement la gorge ? Pourquoi lui prenait-il une mollesse infinie à respirer l'odeur lointaine des champs ?

Un dimanche qu'elle était seule, les mains jointes à l'espagnolette de la croisée, écoutant la cloche sonner les vêpres et la voix d'un mendiant qui chantait dans la rue, une désespérance l'envahit de son abandon et de sa solitude.

Elle quitta la fenêtre, fit quelques pas dans la chambre et, tout à coup, les bras en avant, se jeta sur son lit !

Ce n'est rien. Le souvenir de Maurice lui a traversé l'âme. Puis, il y a des jours où le printemps vous donne envie de pleurer...

Son humeur s'aigrit, sa santé s'altéra, elle

eut des étouffements, des colères nerveuses qui se brisaient dans les larmes. La croyant malade, Nestor proposa d'appeler le médecin.

— Oh! répondit-elle avec un dédaigneux sourire, ce n'est pas lui qui me guérira!

Cependant, agacée par les supplications de Nestor, elle consentit à recevoir le docteur Laroque.

Il conseilla des distractions, un voyage, des nourritures fortifiantes et, s'étant informé si elle ne toussait pas, il partit, laissant une ordonnance.

Lorsqu'il s'en fut allé, Louise, tordant ses poignets, songea que pour la guérir il suffirait d'un peu de liberté, d'amour, de vie véritable.

Elle agonisait dans cette petite ville, ainsi qu'une plante privée de lumière.

A peine mangeait-elle aux repas.

La vieille Sabin, d'ailleurs, que Nestor poussait à l'économie, se fournissait de basses viandes, d'épiceries à bon marché; et la table se couvrait, chaque jour, de brouets indigestes qui décourageaient l'appétit.

Il arrivait que Louise adressât des observa-

tions au sujet d'un plat immangeable ou du café « qui sentait le mauvais grain ».

— Achetez-en donc d'une qualité meilleure!

La boiteuse rebecquait, forte de l'appui caché qu'elle recevait de son fils :

— Je voudrais vous y voir... avec l'argent qu'on me donne!

Nestor, par crainte des disputes, recommandait à sa mère de préparer pour Louise « quelque chose à part, d'un peu léger ».

Et se tournant vers sa femme :

— Que veux-tu? Elle tâche de bien faire.

La débonnairété de Nestor, l'indifférence de Louise affermissaient, chaque jour, l'autorité des vieux.

Le père Sabin travaillait moins, rentrait tard, dormait jusqu'au soir! On apprit qu'il s'endettait chez le marchand de tabac et dans tous les cabarets de la ville.

Louise ne se tint point de le lui reprocher.

— Est-ce que je vous demande quelque chose? cria le plombier, la mâchoire en avant.

Il fit mieux.

Louise recevait de Dorothée quelques petites

sommes qui lui permettraient de s'offrir une dentelle, un bibelot, sans passer par les comptes de la mère Sabin. On ne sut comment cinq louis disparurent ! Le père fut soupçonné.

— Ce ne peut être que lui, avoua Nestor, mais ne disons rien, cela vaut mieux.

Lorsqu'il faisait beau, Louise, pour être seule, se réfugiait au jardin.

Il est enclos d'une haie qui le sépare de la campagne, des courtils avoisinants. Une pelouse précède le potager, et, par delà les perches où grimpent des haricots, le terrain monte vers un kiosque à toit de chaume, en bois rustique, orné d'une boule de verre suspendue au plafond.

On voit, au loin, des cultures de lin qui frissonnent au vent et que l'on dirait sensibles même à l'ombre d'un nuage ; des prairies traversées par la Lys ; parfois, la blancheur d'une voile à demi cachée par les saules de la rive ; des étendues planes ; du bétail ; un paysage qui rappelait, à Louise, les grands espaces de Willemsoord.

Couchée dans un fauteuil d'osier, elle aimait y passer les après-midi chaudes, sa pensée flottant sur des souvenirs.

Elle cousait, lisait, Charlot jouant à gâcher de la terre. Le temps semblait plus léger au milieu de cette solitude où, pendant quelques heures, elle échappait aux médiocrités de sa vie.

Quand le père Sabin n'a plus d'argent, il demeure chez lui, fume sa pipe à la cour sur le banc adossé contre la maison. La mère Sabin, qui dans la cuisine relave la vaisselle, ne tarde pas à se montrer au seuil, une assiette à la main et qu'elle essuye nonchalamment. Elle fait un pas, l'assiette appuyée contre sa gorge plate, regarde les fleurs d'un espalier. On devine que son désir les noue, que sa bouche édentée se mouille de gourmandise.

— Nous aurons du fruit! dit-elle à son mari.

Bien que toute la longueur du jardin les sépare de Louise, leur présence la gêne comme un attouchement. Son âme en devient incapable de rêve, se ferme au plaisir de vivre. Elle attend qu'ils s'en aillent; mais ils ne sont pas

pressés. Charlot court les rejoindre; le père allume encore une pipe, et la mère, à son tour, s'assied sur le banc.

Alors, cueillant quelques giroflées qu'elle emportera dans sa chambre, c'est Louise qui cède aux vieux la jouissance du jardin.

Souriant de son départ, ils s'installent, se chauffent au soleil, les coudes sur les genoux; ils se sentent chez eux à présent qu'elle n'est plus là.

Donc, il ne restait à Louise que sa chambre où s'isoler. Elle y passait la plupart des heures, désœuvrée, indifférente au ménage, à son mari, même à son fils. L'enfant, qui dans cette pièce étroite, encombrée de meubles, ne tardait pas à s'ennuyer, descendait à la cuisine où les vieux s'ingéniaient à le distraire, heureux de cette affection qu'ils détachaient de Louise. Elle, par lassitude, ne tentait rien pour la retenir. Elle acceptait tous les dégoûts avec le calme des résignés.

Une fois, pourtant, elle se révolta. Ce fut à propos d'une bagatelle.

Le père Sabin rentrait de la cour. Louise lui montra la boue collant à ses souliers :

— Vous pourriez bien les frotter, je suppose ?

L'autre, tout d'un coup, s'empourpra de colère :

— Foutez-moi la paix ! Saint nom de Dieu !

La mère, les bras au ciel, accourut envenimer la querelle.

— Sortez ! cria Louise. Sortez ! je vous chasse ! Entendez-vous ?

Le soir, au retour de Nestor, Louise lui annonça qu'elle partait pour Bruxelles. Il y eut des scènes, des larmes. Sur la prière de Nestor, le père consentit à bougonner des excuses ; le ménage ainsi replâtré, la famille Sabin continua de vivre ensemble ; mais la haine se sentait derrière les portes fermées et vous suivait partout dans la maison.

X

Une après-midi que Louise passait devant la gare, elle aperçut un homme élégamment habillé et qui ressemblait au docteur Carpentier.

Il se dépêchait vers la station, le train étant annoncé.

Louise, d'abord immobile de stupeur, courut à la barrière, se mit bien en vue et, anxieuse, regarda défiler les wagons. Cette fois elle pensa reconnaître Maurice qui fumait, debout, dans l'encadrement d'une portière. C'était lui, elle n'en doutait plus !

Cherchant à expliquer sa présence, elle se

dit que les affaires l'avaient amené à Courtrai. Là, le désir de la revoir lui était venu et il avait pris le train pour Wervicq. Qui sait s'il ne s'était pas promené des heures dans la ville, espérant la rencontrer ? Les paroles que sa sœur lui confia sautèrent à sa mémoire : « Il a demandé où tu habites... si tu es heureuse... » « Il regrette beaucoup de n'avoir pu t'épouser ! »

— Serait-ce donc vrai qu'il m'aime encore ?

Sa pensée franchit l'espace, bondit à travers la campagne :

— Maurice ! murmura-t-elle, s'imaginant qu'il ouvrait les bras, l'emportait, presque mourante de bonheur.

Elle se retrouva, n'ayant point bougé de la barrière.

— Faut-il ouvrir, Madame Sabin ? demanda le garde qui s'était rapproché.

— Non... merci... je m'en vais.

Longtemps cette rencontre la bouleversa. Était-ce bien lui ? N'avait-elle pas exagéré une simple ressemblance ?

Croyant qu'il reviendrait, elle s'attendit à le voir au tournant de chaque rue. Qu'eut-elle fait si, tout à coup, elle se fut trouvée devant lui ?

Le dimanche, son regard le cherchait dans l'église; à l'heure du train elle surveillait, de sa fenêtre, l'arrivée des voyageurs. Quand elle se promenait, un simple bruit de pas, derrière elle, lui résonnait au cœur. Tressillante, inquiète, elle guettait Maurice. Cet espoir l'enfiévrant, la poussait aux pires imprudences. Chaque matin, parfumant sa chemise, elle s'habillait comme pour un rendez-vous; le soir, ôtant sa robe, après avoir une dernière fois percé d'un coup d'œil les ombres de la Place, elle se couchait sans que sa déception eût abattu sa chimère.

Impatiente du lendemain, elle tâchait de s'endormir,

Nestor se réjouit des raffinements de coquetterie où elle se plut à cette époque. Après cette longue désespérance qui lui faisait négliger jusqu'au soin de sa personne, elle renaissait à la vie. Jamais il ne lui avait connu de linge si parfumé, tant de rubans et de dentelles. Il admira

rait ses regards plus profonds, sa pâleur ardente; la nuit, au retour de la *Demi-Lune*, il respirait avec sensualité l'odeur sourde et poivrée de sa chair qu'il désirait comme aux premiers temps de leur mariage.

Prétextant la fatigue, la migraine, bien des fois elle se refusait. Et il subissait, sans rien dire, le supplice de s'étendre à côté d'une femme presque nue qu'il convoitait sans oser la toucher.

Pourtant, certains soirs, Louise acceptait son approche, vaincue par son obstination, mais le corps tendu par une envie adultère qui égarait sa pensée et lui serrait les dents.

Lorsqu'elle désespéra de la venue de Maurice, elle prit son existence en horreur. Accablée d'un universel dégoût, il lui sembla mâcher de l'ennui. Le cortège des années futures lui apparut d'une banalité continuant jusqu'à la mort. Inutile de s'imaginer une condition meilleure : des devoirs, des habitudes, des nécessités d'argent, la force des choses l'enchaînait à un homme qu'elle n'aimait pas; un enfant était

venu l'asservir davantage. Alors à quoi bon se tourmenter de rêves ? A quoi bon battre des ailes, quand il vous pend aux pieds des quin-taux de réalité ?

Puis des révoltes la dressaient. L'idée de re-voir Maurice, à tout prix, se clouait dans son cœur. D'autres jours, elle sanglotait, les deux mains sur la bouche et souhaitant mourir.

A la longue et sans amener l'oubli, le temps adoucit un peu sa souffrance. Elle recommença de bailler sa vie, essayant d'accepter son mé-diocre destin.

XI

On s'étonnait que la jeune M^{me} Sabin se promenât si souvent aux environs de la gare. On s'étonnait plus encore de lui voir porter la semaine sa robe du dimanche, même une toilette nouvelle, en éolienne gris pâle, qui fut jugée bien audacieuse et d'un goût plus que douteux.

La mercière en parlait à sa voisine :

— Je crois que ce pauvre M. Sabin n'est plus très fier de sa jolie femme. On dit... mais ceci entre nous, n'est-ce-pas ?

Certaines gens gardaient rancune à Nestor de son mariage. Avoir dédaigné pour une étran-

gère d'excellents partis de la ville ! Or, les jeunes gens à marier n'y foisonnaient pas. Beaucoup de mamans et de jeunes filles s'accordaient donc, par dépit, à blâmer l'extravagance de M^{me} Sabin, à plaindre « ce bon M. Nestor, qui méritait une femme plus simple, risquons le mot : plus honnête ! »

M^{me} Finault crut devoir lui donner quelques conseils :

— D'abord, ma petite, permettez-moi de vous gronder un peu. Il me revient de plusieurs personnes qu'à l'église on vous regarde beaucoup.

— Avouez, madame Finault, que je n'y puis rien.

— Je vous l'accorde, ma mignonne. Pourtant, laissez-moi vous reprocher votre dernier chapeau : il était un peu « voyant ». Oh ! je sais, on ne dirait pas grand'chose d'une autre ; mais une jeune femme — surtout quand elle a reçu du ciel le dangereux privilège de la beauté, — une jeune femme, dis-je, est tenue à une grande modestie.

— Ecoutez, madame Finault, avouez-moi plutôt franchement votre pensée.

— Eh ! bien, ma chère, vous êtes trop élégante pour Wervicq.

— C'est tout ?

— C'est assez.

— Mon enfant, lui dit sœur Grisoline, il se passe en vous quelque chose, prenez garde.

— Ma sœur, je ne vous comprends pas.

— Il suffit, ma chère, mais tenez pour certain que vous vous compromettez.

Le dimanche, au retour d'une visite chez M^{lle} Emile, M^{me} Lambessart, se déclarant un peu souffrante, n'invita point à souper M^{me} Sabin.

Un jour de la semaine que Louise allait prendre de ses nouvelles :

— Madame est sortie, assura la bonne, arrêtant la jeune femme qui, par habitude, s'avancait dans le vestibule.

— Tiens ! à cette heure-ci ?

La servante se tut.

— C'est bien ma fille.

Et elle s'en alla.

Mais, s'éloignant, elle vit bouger le rideau.

Bientôt Louise s'aperçut que M^{me} Lambessart l'évitait dans la rue, éludait sa conversation au sortir de la messe; que chez M^{lle} Emile, ces dames lui témoignaient une amabilité contrainte, la repoussaient poliment de leur intimité.

Par orgueil elle demeura dans sa chambre, ne salua plus personne la première, et cessa toute visite.

On blâma fort l'attitude intransigeante de « cette petite M^{me} Sabin qui, décidément, se donnait de l'importance ».

— Mais enfin, que se passe-t-il ? demanda Nestor à M. Lambessart.

— Est-ce que je sais, moi ! fit le millionnaire. Histoires de femmes...

Par crainte des complications de ménage, il n'alla plus chercher Nestor, le dimanche après-midi, ce qui supprima le souper, la partie de whist, des relations que le directeur tenait

chères et dont il se sentait flatté. On se voyait encore le samedi à la *Demi-Lune*. En sortant de là, Nestor accompagnait M. Lambessart jusqu'à sa porte.

— Que faites-vous demain, Polydore ? demanda-t-il un soir.

— Rien. Je reste chez moi.

— C'est ennuyeux... on s'amuse bien. Je ne sais où aller à présent.

— Que voulez-vous, mon cher !

— Pourtant, voyons, Polydore, vous qui avez de l'autorité sur votre femme, vous pourriez peut-être arranger les choses ?

Il s'attendrissait :

— Nous sommes de vieux amis !...

— Ah ! non ! interrompit le marchand de lin. Je tiens surtout à ma tranquillité. Qu'elles se débrouillent !

Après l'avoir quitté, Nestor, marchant le long des murs, dans l'ombre, se rongea la moustache. M. Lambessart, pensait-il, lui en voulait de ne point obliger Louise à des soumissions envers M^{me} Lambessart.

— Moi? s'écriait Louise, quand il se hasar-
dait d'en toucher mot.

Et le regard étincelant de sa femme l'ef-
frayait plus encore que les brusqueries du mil-
lionnaire.

Malgré son orgueil, M^{me} Sabin souffrit de la
solitude. Sa nature affectueuse avait besoin de
sympathies, le dégoût de sa maison la pous-
sait à la rue, et, pour n'être plus face à face
de ses pensées, elle parlait aux petites gens
qu'elle avait dédaignées à l'exemple des bour-
geoises du haut commerce et des « dames de
la société ».

La femme du boulanger Bondaloux lui faisait
des avances d'amitié. M^{me} Sabin les reçut avec
politesse. Elle rendit une visite à M^{me} Bonda-
loux, la trouva dans sa cuisine, répandue sur
un vieux fauteuil d'où, à cause de sa corpu-
lence, elle se levait péniblement.

*Elle habitait la partie française de la ville et
s'occupait de propagande au temps des élec-
tions. De ce côté de la Lys, on est en répu-
blique, les opinions n'y prennent point le mot*

d'ordre des couvents. Selon l'expression de M^{me} Bondaloux, le commerce, protégé par la douane, s'y trouvait « hors de la griffe des calotins ». Elle professait ouvertement des opinions démocratiques et se déclarait ennemie des « dévotes et des cagots ». Aussi lui rendait-on de médiocres honneurs dans la ville belge. Sa popularité s'arrêtait au milieu du pont.

Louise éprouvait quelque soulagement à médire de MM^{mes} Finault, Lambessart et C^{ie}, que la boulangère, dans un langage violent et bizarre, nommait « de la fripouille à curés ».

Elle s'honorait de la fréquentation de Louise qui, elle, ne retirait de la compagnie de cette boutiquière qu'un sentiment de disgrâce. Mais M^{me} Bondaloux amusait le petit Charlot, l'obligeait à danser au bout de ses bras courts, larges comme des cuisses, lui contait mille histoires à rire qu'il ne comprenait pas et dont elle-même riait la première.

— Il faut, disait-elle à Louise, que tu viennes chez M^{me} Van Holsbecke.

M^{me} Bondaloux tutoyait tout le monde y

compris le curé, qu'elle appelait « citoyen ».

Cette M^{me} Van Holsbecke, veuve d'un filateur, vivait retirée parmi des meubles anciens, des faïences polychromes, de vieux tableaux collectionnés par son mari.

Comme il ne faisait pas gai chez M^{me} Van Holsbecke, on n'y fréquentait guère. M^{me} Sabin fut heureuse d'y passer chaque semaine une heure, à subir l'éloge de feu M. Van Holsbecke, à entendre des plaintes, à s'épuiser en banales consolations.

Déjà d'un âge déclinant, la chère dame s'attendait à mourir. L'existence ne lui présentait plus de charme. Cependant elle était demeurée fort interrogante et s'informait, en essuyant ses pleurs, des menus potins de la ville. Ainsi que chez M^{me} Bondaloux, le temps traînait à médire un peu du prochain.

On envoyait le petit jouer sous la surveillance d'une bonne — M^{me} Van Holsbecke tremblant pour ses précieux bibelots, — mais il ne tardait pas à rejoindre sa mère, demandait à partir.

— Mon Dieu, disait enfin Louise, que tu es insupportable, Charlot !

Elle prenait congé.

— La prochaine fois je viendrai seule. Et elle s'excusait d'avoir amené l'enfant, de crainte que la vieille dame lui retirât les médiocres faveurs de sa triste amitié.

— Dire, pensait-elle au retour, que ce sont-là les distractions de ma vie !

Nestor se désolait à l'humeur sombre de sa femme.

— Pourquoi ne vas-tu pas huit jours à Bruxelles ? Ça te changerait les idées !

— A quoi bon ! répondait Louise, laissant tomber les bras au bord de son fauteuil.

Mais, par moments, l'envie de revoir Maurice lui montait comme une bouffée de chaleur ; le besoin d'être aimée lui durcissait la poitrine.

— Si j'allais pourtant !

Bah ! Maurice, depuis longtemps, ne se souciait plus d'elle.

Néanmoins, par désir d'un peu de nouveauté, elle se décida au voyage. On étouffait dans cette petite ville. Oui, il fallait partir, changer d'air,

plus largement respirer. Toutes les pierres des maisons lui pesaient sur le corps.

— Tu as raison ! dit-elle à son mari, qui insistait sur le soin de la santé.

Donc, un dimanche matin, au lieu de se rendre à la messe, elle s'enferma dans sa chambre, se parfuma, choisit du linge fin, son corset bleu, sa plus jolie robe. Il ne lui restait que le temps de courir au train.

— As-tu ton châle ? demanda Nestor, tu sais que le soir il commence à fraîchir.

Au moment de se quitter on s'embrassa avec plus d'effusion qu'à l'ordinaire. Heureuse de s'en aller, il semblait à Louise n'avoir jamais tant aimé son mari.

Sur le seuil, Nestor et Charlot agitaient leur mouchoir.

Au coin de la Place elle se retourna, leur adressant, des doigts, un salut rapide ; puis, retroussant le bas de sa jupe et souriant à ses pensées, elle se dépêcha vers la gare, légère comme le bonheur.

TROISIÈME PARTIE

*C'est l'histoire d'une dame qui
est un peu comme vous. Elle ne sait
ce qu'elle veut et elle finit par en
mourir.*

JULES RENARD, « L'Écornifleur ».

I

Les jours de clinique, le docteur Carpentier s'attablait au *Café de la Régence*, en attendant l'heure de sa consultation.

Il fumait un cigare, près de la fenêtre, et regardait passer la vie avec une souriante indifférence de parvenu.

Son mariage lui avait assuré environ dix mille francs de rente ; son métier lui laissait du loisir, des occasions de liberté. Il s'estimait donc heureux de pouvoir s'offrir d'excellents havanes, de les savourer sans inquiétude et de n'être pas trop esclave de ses clients.

Bien que M^{me} Carpentier ne lui témoignât qu'une affection tiède, même — le plus souvent — qu'une méprisante froideur, il ne s'en faisait pas de bile, préférant la tranquillité d'un ménage ordinaire à l'agitation, au despotisme de l'amour.

Pour se dédommager de l'ennui conjugal, il s'accordait des maîtresses, choisies selon des principes d'hygiène et de raison. L'exercice de la médecine enrichit l'expérience : à force de renverser sur le fauteuil de sa clinique des bourgeoises, des ouvrières, de pauvres filles de plaisir, il savait que les sentiments ont une relation avec le mercure et qu'en amour le cœur, souvent, importe moins que la peau.

Débarrassé de ses illusions et maître de ses désirs, il dominait la femme. C'est pourquoi il marchait dans la vie avec l'assurance des forts.

Parmi toutes celles qu'il avait connues, Louise fut la seule qu'il aimait vraiment. Encore s'était-il bien promis, au plus beau temps de leur amour, qu'il ne l'épouserait pas. Elle n'apportait que sa tendresse et cela ne suffit guère au bonheur.

C'est l'argent qui nous rend heureux. Voyez l'orgueil insolent du riche et le regard éteint du misérable. A d'autres la redingote élimée du médecins sans clientèle, les misères de l'échéance, les visites au rabais.

Certes, bien des fois, il avait regretté Louise : elle était complaisante et ne lui coûtait rien.

— Si je pouvais la revoir...

Peut-être eut-elle consenti à redevenir sa maîtresse.

Et, souvent, il regardait les femmes, espérant que le hasard ou la puissance des souvenirs la conduirait vers lui.

Or, une après-midi d'octobre, tandis qu'il dégustait son café à la *Régence*, voici que cet espoir se réalisa !

Louise traversait la place Royale !

— C'est bien elle, se dit-il.

Coiffée d'un chapeau à large bord, elle marchait avec lenteur, le front baissé sous le vent qui lui soufflait de face et, d'une main, retenait à sa poitrine un boa de plumes dont les bouts flottaient. Elle parut au médecin plus élégante

que jadis. Sa toilette sombre et de bon goût ne laissait point deviner la provinciale.

Mais elle s'éloignait sans l'avoir aperçu...

Comme elle se dirigeait du côté de la clinique, l'idée de la suivre vint à Carpentier.

Rapidement il vida sa demi-tasse.

L'esprit tendu vers des souvenirs, il admirait les courbes de ses hanches, plus puissantes qu'autrefois.

— Dire que j'ai tenu cette belle fille dans mes bras !

Aujourd'hui elle lui était devenue presque une étrangère.

— Si je l'accostais ?

Non. Elle devait lui garder rancune. A quoi bon d'ailleurs ? Elle habite la province, elle est mariée, quelle chance lui restait-il de la reconquérir ?

— Qui sait ? répondait son envie.

En passant devant la porte de la clinique, elle ralentit sa démarche ; tourna la tête vers le corridor ; un moment, s'arrêta.

— Serait-ce donc ?... se demandait Maurice.

Une pensée se formulait vaguement qui ne s'acheva point.

— C'est impossible!...

Elle se remit à marcher. Plus loin, elle stationna devant un étalage, puis traversa le pavé et de nouveau s'arrêta. Lui, se dissimulant, observait les allures de la jeune femme. Elle se promena, sur le trottoir, de long en large...

— Si c'était vrai pourtant! se disait Maurice.

Immobile au coin d'une rue, elle semblait attendre quelqu'un, interrogeait les environs. Le vent soulevait son chapeau, rebroussait les plumes de son boa.

Bientôt il commença de pleuvoir.

L'avait-elle aperçu? Fut-ce la pluie qui la contraignit de partir? Elle s'en alla, comme à regret, se retournant tous les vingt pas.

Tandis qu'elle s'éloignait, l'envie reprit à Maurice de la suivre, de lui parler.

— Et la clinique?

Il était convenu qu'en l'absence d'un des médecins, les autres se partageraient sa clientèle. Cela, donc, n'importait guère.

Mais les suites de l'aventure?

Il craignait ces retours du sentiment qui vous ramènent d'anciennes maîtresses. Pour peu qu'on les accueille, on ne s'en débarrasse plus.

M^{me} Sabin entra à l'église du Sablon pour se reconforter dans la prière.

Décue de n'avoir pas rencontré son amant, elle pensait demander à Dieu la force de l'oublier.

Poussant le vantail du tambour, une odeur d'encens lui gonfla les narines. Un imposant silence veillait dans l'obscurité des nefs où des cierges brûlaient sur des herse de fer. La clarté rouge des vitraux enflammait l'ombre des chapelles. Contre les ogives d'une voûte, un Christ écartelé pendait.

M^{me} Sabin fit lentement le tour des ailes; rencontra une vieille en mante noire, assise près d'un pilier, un Anglais au seuil d'un tombeau, son guide à la main. Un mendiant, sous un bénitier, tendait sa casquette; devant la chaire de vérité, le sacristain brossait les dalles avec des gestes de velours.

Louise, toute recueillie sous l'atmosphère divine, s'agenouilla aux pieds d'une vierge à manteau bleu brodé d'argent. Et les tristesses de sa vie montèrent alors de son cœur en peine à cette « madone des victoires, consolatrice des affligés ».

... Quand il lui apparut, presque affolée de stupeur, elle se cacha la figure!

Elle voulut s'enfuir, mais ses genoux tremblaient. Près de tomber, elle dut se retenir à l'accoudoir de sa chaise.

— Louise! fit-il à voix basse.

Debout, la gorge haletante, raidie contre la défaillance, elle s'appuyait sur ses doigts étendus.

Maurice épiait à son visage les signes de son émotion. Pour laisser à la jeune femme le temps de se remettre un peu, il se tut; il prit une chaise, à côté d'elle, y déposa son chapeau et, s'inclinant :

— Vous devez m'en vouloir!... Pourtant ce n'est pas ma faute... Si vous saviez!

Elle ne répondit rien.

— J'ai souvent eu l'intention de vous écrire...
Nouveau silence.

— Et j'ai appris votre mariage!

Un moment, il s'arrêta de parler, sous l'accablement du souvenir!

Près de ce corps de femme, qui lui évoquait tant de voluptés anciennes, il regretta les jours disparus.

— Parfois, le désir me hantait d'aller vous attendre dans les rues de votre petite ville... j'ai craint de vous compromettre... c'est l'espoir de vous rencontrer qui me donnait le courage de vivre!

Tout en la suppliant de lui pardonner, il tâchait à deviner sa chair dans la blancheur du linge, sa chair onctueuse et satinée...

— Louise... m'aimez-vous encore?

Un peu de calme revenait à M^{me} Sabin. Elle soupira, les yeux trempés de douceur :

— Je ne vous en veux plus!

Des jeunes gens sont entrés, conduits par un prêtre qui les écarte vers la grande nef. Bousculant des chaises, le sacristain surveille les

amoureux, indigné qu'on tienne son église pour un lieu de rendez-vous. Le touriste, en sortant, dévisage cette jolie personne qui paraît bien émue...

— Etes-vous heureuse? demande Carpentier.

— Mon Dieu! je ne sais pas.

Les cierges crépitent dans l'ombre humide des chapelles, où le soir descend le long des piliers.

— Il se fait tard! dit Louise, cherchant à s'arracher de cet homme dont la présence lui donne le vertige.

— Si nous partions? propose Maurice.

— Mais, reprend-elle d'un air confus, il serait plus convenable de nous quitter.

— Oh! je vous en prie!... D'ailleurs qu'importent les convenances! Qui sait quand j'aurai le bonheur de vous revoir?

Il s'enhardit à lui toucher le bras et, se glissant contre elle, tendrement il l'entraîne vers la sortie...

Dehors, il continuait de pleuvoir. Tous deux

s'avancèrent à pas mesurés le long des façades. Carpentier, une main derrière le dos et la canne ballante, se penchait sur Louise pour lui parler plus près du cœur.

Le vent grincheux d'octobre emportait leurs confidences ; les tramways, à coups de timbre, les cassaient aux lèvres. Louise baissait la tête, retenant son chapeau par le bord. Elle n'entendait pas toutes ses paroles, mais cette voix serrée d'émotion lui entraît dans l'âme, endormant sa résistance, ne lui laissant qu'une envie : se jeter à la poitrine de Maurice ; dire, tout bas, qu'elle aussi l'aimait, que pas un seul jour elle n'avait pu se défendre de l'aimer !

Il ne savait donc pas que la passion de le voir la traversait comme un éclair de folie ; que, depuis des années, elle se mourait de désir ?...

Pourtant elle se taisait. Il y a des mélancolies qui se refusent à la vanité des mots !

Elle dit enfin :

— Si j'avais su que vous m'aimiez encore !

Maurice dit, à son tour :

— Ah ! si nous avions su !

Et la pensée leur vint du bonheur qu'ils avaient laissé perdre.

— Si vous vouliez, ajouta Maurice, nous pourrions être heureux, de nouveau. Mais Louise soupira :

— Le passé ne revient pas.

Longtemps ils marchèrent, serrés l'un contre l'autre. Et des aveux aux confidences, ils revécurent leurs beaux souvenirs. Elle tint à revoir la venelle du Béguinage; lui, la maison où il avait eu sa chambre d'étudiant.

Ce fut une soirée sans déception.

L'atmosphère se faisait plus douce et la pluie se résorbait en brouillard. Ils traversèrent des rues populeuses, perdus, cachés dans la foule. Et ils souriaient à cette joie inespérée : Se regarder dans les yeux en parlant de leur ancien amour.

Plus tard, la clarté d'un réverbère allongea sur le mur blanc d'une rue déserte leurs deux ombres confondues. Ils avançaient avec lenteur, les mains à la taille comme de vrais amoureux. Afin de s'embrasser, ils s'enfonçaient dans les

ruelles obscures. Mais aux fenêtres, des lumières veillaient. Ils continuaient leur chemin. On arrivait à des endroits inconnus, aux confins des faubourgs.

— Où sommes-nous ? interrogea Louise.

Des centaines de feux multicolores parsemaient l'horizon. Des trains sifflaient dans la nuit.

— Une gare, pensa-t-elle.

Et le désir la ressaisit d'un voyage vers des pays ensoleillés où ils pourraient vivre ensemble !...

Cependant, à cause de l'heure, il fallait se quitter.

— Reste encore ! supplia Maurice.

Sans hâte ils retournèrent du côté de la ville.

— Quand partez-vous ? demanda Carpentier.

— Demain ! fit-elle tristement.

— Oh ! donnez-moi quelques jours.

— Et mon mari ?

Il était prévenu de son arrivée.

— Alors vous reviendrez bientôt ?

— Pas avant l'année prochaine !

— C'est donc moi qui irai vous chercher,

malgré vous, malgré votre mari.. Je vous aimais avant lui !

Elle abandonnait à son étreinte ses doigts énervés dont il pressait les bagues douloureusement.

— Ecoutez, Louise, je vous attendrai aussi longtemps qu'il vous plaira. Mais, je vous en supplie, cherchez un prétexte. Une femme est si fine !

Ah ! si je savais comment aller là-bas sans vous compromettre ! Mais vous, Louise, pourquoi ne pas venir me surprendre?... par exemple... à la clinique. On ne vous connaît pas... Vous me faites passer votre carte. Je renvoie mes clients. Rien de plus facile.

C'est promis, n'est-ce pas ? Vous reviendrez bientôt ?

Louise hésita :

— Je tâcherai... Adieu !

Vite elle s'en alla pour qu'il ne lui demandât plus de rester. Il était minuit quand elle sonna rue de Flandre.

— D'où viens-tu ? fait Dorothée qui descend lui ouvrir.

— Du théâtre ! répond-elle en affectant un air léger.

On jouait *Faust* à la Monnaie et l'envie lui avait pris de réentendre cet opéra...

II

Le lendemain, enfoncée dans le coin d'un compartiment, elle fermait les yeux sur l'image de son amant afin de se rappeler ses paroles, de revivre les évènements de cette rencontre inoubliable, de s'en délecter avant que la présence de Nestor dissipât son rêve.

A mesure qu'elle s'éloignait de Maurice, il grandissait dans sa pensée. La difficulté de le revoir lui parut insurmontable. Quel prétexte invoquer pour se rendre à Bruxelles ?

Oh ! mille obstacles la séparaient de son amour !

Le soir même de son arrivée, elle envoya Nestor à la *Demi-Lune*, pour être seule avec ses pensées. Elle n'alluma point sa lampe ; un réverbère, en face de la maison, éclairait la chambre.

Près de la fenêtre, étendue dans un fauteuil, elle s'abandonnait à l'inexprimable douceur de se savoir aimée.

A deux mains, elle retenait le bondissement de son cœur. Ah ! si l'on se doutait de son amour ! La ville entière l'accablerait de mépris.

Autour d'elle, tout dormait : Les arbres de la place frissonnaient, tourmentés par une invisible main arrachant leurs dernières feuilles. Les maisons blanches, propres et droites comme la vertu, sommeillaient, caressées par la lune. Seules, au mur de l'hôpital, deux lucarnes rondes, pareilles à des yeux de chat, surveillaient l'ombre...

A cette heure, les femmes honnêtes reposaient sous le crucifix de l'alcôve.

Les femmes honnêtes?...

Allons donc ! L'adultère couvre la ville.

Chaque épouse s'accorde un amant ; chaque mari, une maîtresse.

Quelle hypocrite sérénité !

M^{me} Laborde ne s'est-elle pas enfuie, abandonnant ses enfants, pour suivre un officier ? M^{me} Aubert ne sort-elle pas en toilette pour prendre le train de Courtrai, précisément les jours où M. Blairon doit s'y trouver ? Que de fois Louise a-t-elle vu M^{me} Laroque s'empresser vers la maison du pharmacien, après le départ du docteur. Et les affaires de mœurs à l'école chrétienne ? Et les histoires que l'on chuchotait du vicaire, de telle et de telle dévote ? Mais le dimanche, à l'église, quelle édifiante dévotion !

M^{me} Sabin se rappela les entretenues qu'elle servait au magasin de modes : celles-là, du moins, ne se cachaient pas de vivre selon le plaisir et l'amour.

Elle, au contraire, végétait tristement dans le mariage. Le mariage ! la vertu ! le devoir ! autant de mensonges qui la tuaient.

Si, pourtant, elle osait ! Dieu sait qu'elle ne demanderait à Maurice qu'une amitié pas-

sionnée, de purs enivremens d'âme dont elle ne garderait point de remords.

Fidèle à son mari, attentive à lui plaire, elle s'efforcerait de lui convertir, en soins reconnaissans, le bonheur qu'elle recevrait de Maurice. Nestor y gagnerait d'être plus heureux. Un tel amour ne commandait-il pas le respect, l'admiration?...

Un soir, au retour de la *Demi-Lune*, son mari la trouva, étendue sur la chaise longue, dans une pose accablée.

— Tu es malade ? fit-il, inquiet.

— Oui. Je ne suis pas bien.

— Veux-tu que nous allions à Lille voir un médecin ? Le docteur Laroque n'entend rien à ton mal.

— Mais... j'ai consulté un médecin à Bruxelles... je souffrais d'étouffemens...

— Tiens ! tu ne m'en a rien dit.

— Je ne voulais pas t'inquiéter.

— Et qu'est-ce qu'il t'a prescrit ?

— Pas grand chose... Il a promis de me guérir... c'est un spécialiste des maladies de

poitrine... seulement... il faudrait retourner chez lui tous les huit jours. J'ai répondu que cela ne m'était pas possible.

— Tu as eu tort... Combien demande-t-il ?

— Pas cher. Cinq francs.

— Eh bien alors !.. au bout de quelques mois tu serais rétablie.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! Puis, au fond, c'est une économie. Voilà des années que le docteur Laroque te traînes...

— Oh ! tu es bon ! fit-elle en lui tendant les mains.

On reparla du voyage. Il fut décidé que Louise partirait le samedi, passerait le dimanche auprès de ses parents et reviendrait le lundi soir.

Elle regardait son mari avec un étonnement pensif : lui-même renversait les obstacles qu'elle avait cru ne pouvoir surmonter.

III

Le samedi, impatiente du départ, elle s'éveilla dès l'aurore.

Que le train lui parut lent à venir ! Elle craignait qu'un accident ne retardât son bonheur.

Enfin, elle descendit vers deux heures à Bruxelles.

Comme il pleuvait, M^{me} Sabin se fit conduire en voiture à la clinique.

C'était l'heure de la consultation.

Elle entra dans un large vestibule, traversa une cour vitrée où s'ouvraient les portes d'un arrière-bâtiment.

Un concierge, à tablier bleu, vint au seuil de sa loge.

— Voulez-vous remettre ma carte au docteur Carpentier?

— Par ici, s'il vous plaît.

Louise et le majordome croisèrent un infirmier.

— Barthou, conduisez Madame au docteur Carpentier.

L'infirmier reçut la carte :

— Si Madame veut me suivre.

Il précéda Louise dans un étroit escalier. Un cri déchira le silence. Une porte se ferma. Sur le palier, une religieuse parut qui, s'effaçant contre la muraille, blessa Louise d'un regard froid comme l'acier.

On ouvrit à M^{me} Sabin une chambre où un homme et deux femmes, dont l'une visiblement fardée, attendaient immobiles, raidis sur une chaise et les yeux bas.

Génée d'être confondue avec ces malades, impatientée, aussi, des formalités à subir pour approcher de Maurice, elle s'assit à l'écart.

Peut-être serait-il contrarié de sa visite.

Le moment semblait mal choisi, le lieu surtout ! Quelle idée de la prier dans un tel endroit ? Heureusement ils s'en iraient loin de toute cette médecine qui...

On poussa un vantail de cuir. Elle aperçut Maurice et rapidement s'avança.

— Pardon, madame, fit une voix derrière elle, c'est mon tour.

Et la personne fardée se mit debout.

Le docteur Carpentier s'empressa vers Louise :

— Un instant, dit-il à la dame au masque plâtré.

— Mais, monsieur...

Déjà le médecin avait refermé la porte.

— Vous ! Louise !

Il lui prend les mains :

— Quel bonheur !

Et l'attirant :

— Que c'est gentil d'être venue !

Elle se laisse distraitemment baiser la joue à travers sa voilette.

— Je n'aurais pas dû venir ! soupire-t-elle, humiliée de cette fille qui l'a toisée et, tout bas,

entre les dents, s'est permis un mot dont M^{me} Sabin tremble encore.

— Pourquoi ? demande Carpentier.

— Parce que je vous dérange.

— Moi ? ... du tout.

Elle montre du regard le salon d'attente :

— Et ces gens ?

— Ils s'en iront.

Une sonnerie fait sursauter M^{me} Sabin.

Maurice, décrochant le cornet du téléphone :

— C'est vous, Dufort ? Puis-je vous passer trois clients ? Prévenez Barthou... Et qu'on me laisse...

Revenant auprès de Louise, il pousse vers le feu une manière de chaise longue sans dossier, garnie d'un coussin, et qui servait parfois de lit de souffrance à ses patients, de lit d'amour à ses maîtresses.

— Asseyez-vous.

Mais elle, indécise, nerveuse :

— Il fait triste ici, dit-elle, pour lui donner l'idée de la conduire ailleurs.

— Qu'importe ! s'écrie-t-il en lui ouvrant les bras.

Elle ajoute, par délicatesse :

— Il est vrai que je ne resterai pas longtemps.

— Je vous tiens! répond-il avec un singulier sourire. Et je vous garde.

Il lui a saisi les poignets, l'attire vers le canapé.

— Mais vous me blessez!... mon bracelet! gémit-elle en se raidissant.

— Oh! Pardon!

Il comprend, à son air apeuré, qu'il faut émouvoir en douceur, ne rien brusquer, paraître mélancolique. Il retient la main dont elle tâche de se défendre, lui entoure les épaules d'une invincible étreinte.

— N'est-il pas extraordinaire que vous soyez là, devant moi, lorsque tout nous séparait? N'est-ce pas la Providence qui nous réunit? Je me le disais bien: s'il y a un Dieu, je la reverrai!

Après une première effusion de tendresse, tous deux se regardent, les yeux pleins de pensées. Elle relève, jusqu'au front, sa voilette et, cueillant du bout de ses doigts gantés une larme au coin de sa paupière :

— J'ai bien souffert ! avoue-t-elle.

Et lui, la reprenant à deux bras :

— Ma pauvre Louise, enfin je te retrouve !

Il parle du passé : s'il avait su qu'elle aussi regrettait ce temps-là !

— J'ai cru que tu me gardais rancune. Tu ne répondais plus à mes lettres.

Attirant sa tête, il dit, tout près de cette bouche qui s'entr'ouvre à l'approche du baiser.

— Je n'ai compris combien je t'aimais qu'après t'avoir perdue. Tu m'es restée dans le cœur !

C'est cela qu'elle attendait, ces grandes phrases sonores qui vous emportent l'âme. Du fond de son ennui conjugal elle s'imaginait l'enivrement de cette mélodie...

Mais Carpentier se demande s'il faut continuer à la griser de paroles ou s'il ne vaut pas mieux brusquement l'étreindre.

Il commence par tirer, une à une, les épingles de son chapeau ; puis, calculant son geste, il se tait, lui renverse doucement la tête qu'il s'appuie contre l'épaule.

Louise ne résiste plus. Les bruits de la vie passent à la rue, bien loin dans un autre monde, se perdent dans le silence comme ses chagrins d'autrefois, dans son bonheur présent.

Tout à coup, elle sent une main sur sa chair ! un baiser la bâillonne... douloureux... une morsure !

— Non!... Maurice !

Mais il cherche à lui ressaisir la bouche.

— Non ! crie-t-elle, se tordant sous ses caresses. Non!... Je ne veux pas !

Et elle réussit à se dégager.

Pâle de honte, elle rajuste sa coiffure.

Les mains tremblantes, chiffonnant son mouchoir, se retenant de pleurer :

— Ce n'est pas bien ce que vous venez de faire là.

Tous deux restent debout, ne sachant à quoi se résoudre. Elle pense à partir, mais sans volonté ; lui, décontenancé par cette résistance inattendue, se tourne au doigt sa chaîne de montre.

— Dans le temps, vous ne me repoussiez pas ainsi!

Louise redresse un peu la tête :

— Vous oubliez que je suis mariée.

— Mais, alors, pourquoi est-elle venue? se répète Carpentier, ne comprenant plus.

Elle prend son chapeau, comme à regret, se l'épingle devant le miroir :

— Je ne suis donc pour vous qu'une ancienne maîtresse sur qui l'on garde des droits? Peut-être, une créature indigne de respect?

— Je n'ai jamais pensé cela.

— Pourtant vous me brusquez comme la plus perdue des femmes.

Il esquisse un geste vague, et prévoyant une scène ennuyeuse, tire de sa poche un paquet de cigarettes.

M^{me} Sabin se recoiffe, au hasard des doigts, aveuglée par les larmes qu'elle s'efforce de retenir.

Maurice contemple ses bras levés, la blancheur de sa nuque, le rythme voluptueux de sa respiration. Cette attitude lui rappelle les rendez-vous de jadis, dans sa chambre d'étudiant,

le dernier baiser, au moment du départ et qui, parfois, se prolongeait jusqu'à ce que, de nouveau succombante, les seins gonflés mollement, elle s'arrachait à son étreinte...

Sous l'influence de cette convoitise il tente la douceur :

— Louise, pardonnez-moi!

— Mais je n'ai rien à vous pardonner. Je vous en veux moins qu'à moi-même. C'est ma faute; je n'aurais pas du venir.

Et s'essuyant les yeux :

— Si vous saviez, aussi, ce que j'ai lutté... J'espérais que vous comprendriez. Je ne m'attendais pas à vous voir abuser de ma faiblesse.

Il dit, simplement.

— Je ne mérite pas vos reproches. Bientôt vous les regretterez.

— Je ne regrette qu'une chose, répond-elle, tournée vers lui, c'est de vous avoir connu! J'aurais été moins malheureuse.

Elle s'accoude sur la cheminée, son mouchoir entre les dents.

Maurice admire, dans la glace, la flamme de ses yeux sous les pleurs, sa poitrine haletante.

Et le calme du médecin s'échauffe au spectacle de cette douleur. Cela est si nouveau dans sa vie! Quand on se trouve réduit, en amour, aux caresses vénales des professionnelles ou à la froide passivité de M^{me} Carpentier, on se dit qu'un peu de passion y apporte du charme. La possession de Louise vaut bien quelques ennuis.

Et, d'une voix mélancolique :

— Si vous croyez que j'étais heureux! Pas un jour je ne cessais de vous regretter. Je ne devrais pas vous faire certaines confidences : vous m'y obligez. Ma femme, je ne l'aime pas. C'est vous que j'appelle en secret. La nuit votre image me hante, m'affole. Si, tantôt, je n'ai pu me retenir, c'est qu'il y a trop longtemps que cela me poursuit!

Entraîné par ces réminiscences, il s'approche de Louise, et, respirant son odeur de femme :

— Vous ne comprenez donc pas que je vous désire, que la chaleur de votre corps m'est restée dans le sang! Ce n'est pas là ce que vous appelez de l'amour. Eh! qu'importe, si j'en souffre? J'ai été brutal. C'est vrai. J'avais peur de vous perdre, de ne plus vous revoir. J'ai

voulu être heureux tout de suite. Puis la tentation était trop forte. Pourquoi faut-il que je me souviennne de nos soirées, dans notre chambre? Dites... rappelez-vous, Louise!...

Il l'avait ramenée à la chaise-longue.

La taille pliée, les mains entre les genoux, elle écoutait, envahie d'une insurmontable torpeur.

Elle attendait, pour partir, qu'un peu de courage lui revînt. Regardant les feux follets du poêle à gaz, elle songeait à sa petite ville, à la pauvre existence qu'elle reprendrait là-bas. Et le besoin de tendresse qui avait gâté sa vie, de nouveau, lui étreignit le cœur. Torturée par le pressentiment du mensonge, elle se défendait encore, écartant sa bouche du baiser, mais résistait sans force, parce que tout valait mieux que le néant où elle avait vécu...

Deux ou trois fois elle se laissa reprendre les lèvres; puis, se convulsant contre le désir, elle se débattait sans pouvoir succomber...

A la fin, par fatigue, elle s'abandonna...

Louise, agrafant sa robe, regardait autour

d'elle avec cette lucidité d'esprit qui suit la possession. Cette chaise-longue, Dieu sait quel genre de femmes s'y étaient couchées! Au mur, des planches anatomiques représentant des maladies; à terre, près d'une table encombrée de livres, de fioles, d'instruments nickelés, un vase à demi plein de sang!

Elle qui avait imaginé un paysage où elle se promenait au crépuscule, défaillante contre l'épaule de son amant! C'était le long d'une rivière, dans une campagne inhabitée. Elle marchait, le front renversé. Le soleil couchant lui tremblait entre les cils, quelque chose de divin passait dans l'air du soir...

Mais la vie ne réalise jamais ce que l'on imagine. Elle oscille de l'espérance à la désillusion.

Maurice, qui se lavait les mains, la cigarette aux lèvres, clignait de l'œil sous le picotement de la fumée. Cette expression de visage ne l'embellissait pas!

Il revint, s'essuyant les doigts :

— Tu es prête, ma chérie?

Puis, tirant sa montre :

— Sais-tu qu'il est près de sept heures?
Et ma femme qui m'attendait, à six, pour le
souper!

IV

Huit jours plus tard, s'étant fait remplacer à la clinique, Maurice la cherchait au rond-point de la gare du Nord.

Elle arriva à l'heure précise.

— Où allons nous ? demanda-t-il, craignant d'être aperçu en compagnie de la jeune femme.

Louise eut aimé revoir les bords du canal, les endroits de leurs promenades anciennes.

— Mais ça n'existe plus ! on a tout bouleversé.

D'un coup d'œil, il montra les hôtels de la place.

— Prenons une chambre.

— Et le Bois ? proposa-t-elle sans répondre.

— Comme tu voudras.

Se rappelant les scènes du rendez-vous précédent, il devina qu'elle désirait des confidences, du sentiment, des « preuves d'amour ».

— Conduis-moi au lac ! ajouta M^{me} Sabin en lui prenant le bras étourdiment. Nous louerons une barque, ce sera gentil comme lorsque nous étions fiancés !

Quelle joie d'aller là-bas réveiller des souvenirs !

— Si ça t'amuse, dit Maurice avec résignation. Après tout, pensa-t-il, au Bois, à cette époque, on risque peu d'être rencontré.

Un tramway les descendit, séparément, à l'entrée des avenues. Louise reconnut le groupe d'arbres exotiques, les petits bâtiments jumeaux du poste de police.

L'émotion retint ses pas en foulant le gravier de l'allée carrossable qui mène au lac.

Certains dimanches, l'été, s'appuyant contre son amoureux, elle avait suivi la foule sous la

fraîcheur des arbres. On entendait sortir des guinguettes la musique d'un harmonica, la voix d'un chanteur de romances qu'ils écoutaient de toutes leurs illusions.

La pluie avait détrempe les chemins, des flaques d'eau y luisaient, froides à l'œil ainsi que des glaçons. Malgré le brouillard, l'air était vif et cassant. Le cri d'un oiseau y faisait vibrer un silence de cristal. Brusquement, voici qu'une automobile ronfle, passe, affolant les feuilles tombées.

Un cavalier traversa l'avenue. Les sabots clapotants du cheval s'enfoncèrent dans la terre molle d'un sentier.

— Tu te souviens ? disait Louise, nous nous sommes couchés là-bas, au milieu des fougères. Il était presque nuit, tu te penchais sur moi.

Et se gonflant la poitrine.

— Je me suis bien souvent répété ce que tu m'as dit alors...

— Quoi donc ?

— Que tu voyais dans mes yeux une infinité d'étoiles.

Elle voulut contempler l'endroit où ils s'étaient promis l'un à l'autre avec la sincérité des commencements de l'amour.

Mais l'allée se trouva décidément impraticable. Une boue profonde aspirait leurs pas. Il fallut retourner à la grand'route.

Sur la pointe des pieds, les jupes relevées à deux mains, Louise contournait les flaques, montrant ses bas couleur havane.

Maurice pensait aux intimités de sa personne. Il les désira d'autant plus qu'il espérait moins y parvenir. L'aventure des jours précédents devait laisser à M^{me} Sabin quelque remords. Il connaissait la réaction de sa pudeur, les scènes de larmes après chaque abandon. Et toujours, il fallait à nouveau la séduire. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il préférerait Louise à d'autres femmes. Elle donnait l'illusion d'un renouvellement de virginité.

— Comme tu m'aimais ! continua-t-elle en lui reprenant le bras.

— Mais je t'aime encore.

— Un peu moins, avoue-le. Moi, au contraire, je n'ai commencé à t'aimer vraiment qu'après mon mariage. Les jeunes filles, vois-tu, ne connaissent rien de la vie. Elles n'ont que des amours de tête. Il faut avoir vécu, avoir souffert pour sentir qu'un homme vous tient au cœur. Je t'assure, il n'y a que les femmes d'un certain âge pour savoir aimer !

Ils arrivaient au lac. Des cygnes, le col immobile, glissaient sans rider l'onde, poussés, semblait-il, par le vent. Des canards s'envolèrent avec des cris rapeux. Le café de l'île avait clos ses volets. Le pont-bateau ne fonctionnait plus.

— Nous n'avons pas de chance ! dit M^{me} Sabin.

Ils ne surent où aller. Longeant la berge, elle se suspendait à son bras, comme alourdie de souvenirs. Parfois, ils s'arrêtaient à regarder les poissons rouges. Devant un conduit d'eau chaude, qu'une fabrique voisine déverse dans

le lac, tout un régiment de cyprins dorés bâillait, heureux de se tiédir.

Un moment Louise et Maurice contemplèrent ce bonheur de poisson...

— C'est drôle, dit-elle, ils me font penser aux gens de chez nous.

Elle parla de l'existence qu'on mène en province :

— Oh ! ce n'est pas vivre, tout au plus... végéter.

Aussi, presque chaque jour, souffrait-elle de lourdeurs dans la poitrine, de désirs qui l'étouffaient.

— On se sent perdu dans un désert d'ennui, isolé du monde, tellement privé de jouissance qu'on se ronge soi-même. Par dégoût du présent on s'impatiente de l'avenir, ou l'on regrette le passé. C'est surtout à l'approche du soir que le passé revient avec mélancolie...

Le besoin d'amour y tourmente à ce point les femmes qu'il n'est pas d'imprudences qu'elles ne commettent pour l'assouvir.

Son mari, cependant, s'accommodait de cette existence stagnante, assoupie.

Il ne demandait que de la tranquillité.

— Une partie de whist au cabaret suffit à son bonheur.

Souvent, découragée de cet homme raisonnable qu'elle s'efforçait vainement d'aimer, elle pensait à fuir ces êtres endormis dont le cœur battait de même qu'un balancier d'horloge sans se ralentir ou s'accélérer.

— Si je n'avais pas d'enfant !

Maurice, craignant de se compromettre en consolations, gardait un silence diplomatique, répondait d'un sourire aux regards interrogateurs de M^{me} Sabin.

— Que veux-tu ! dit-il enfin, il faut bien se contenter de son sort.

Les lamentations de Louise l'agaçaient un peu. Cette promenade sentimentale dans un bois pourri par l'automne, vidé comme une salle de spectacle où la pièce est finie, lui donnait envie de partir. A quoi bon aller plus loin ?

Ils se reposèrent sur un banc au bord de l'eau.

Maurice, ne voyant rien de mieux à faire, alluma un cigare; elle, du bout de son parapluie, traçait rêveusement des lignes sur le sol.

— J'espérais, malgré tout, que tu arriverais. Je m'attendais à te rencontrer. A l'heure du train, je surveillais la Place. La nuit, je ne dormais plus. Je m'imaginai, alors, que tu m'enlevais au sortir de la messe. Ta voiture, attelée de deux chevaux rapides, nous emportait à travers la campagne. Toute la journée, retenue dans tes bras, je regardais fuir les arbres et ma vie d'autrefois. Le soir nous descendions dans les auberges de la route...

Et, s'appuyant à l'épaule du médecin, elle tourna vers son profil impassible un regard alangui par cette vision.

— Maurice, dis... tu ne voudrais pas ?

— Quoi ?

— Tu sais bien.

— Mais non.

Elle risqua timidement :

— Partir ensemble.

— Où ça ?

— Oh ! n'importe, où tu veux !

Lui caressant la figure :

— Je t'aimerai tant, tu verras !

Il écarta son cigare dont il fit, d'un coup sec, tomber la cendre.

— Ma pauvre fille, tu perds la tête ; c'est impossible ce que tu demandes-là !

Louise, retirant ses mains, le regardait avec une expression craintive.

D'une voix durcie il ajouta :

— D'abord de quoi vivrions-nous ?

— Je travaillerai, dit-elle, se rapprochant à cette lueur d'espoir ; grâce à ton intelligence tu trouverais vite quelque chose. Puis, tu sais, la misère auprès de toi c'est encore le bonheur.

Il sourit de pitié. Pour lui opposer un argument irréfutable :

— Et ton enfant ? Tout à l'heure il me semblait...

Les yeux fixes, la lèvre grosse, elle murmura :

— Je voudrais ne plus te quitter.

— Bah ! fit-il, haussant les épaules, tu te fatiguerais de moi comme de n'importe qui. Après quelque temps, tu regretterais ton mari, ton enfant, ta maison. Je te deviendrais à charge.

— Oh ! non, je le sens bien !

— Tais-toi, les plus grandes passions finissent en dégoût. Je ne te donne pas six mois pour te repentir de cette folie.

— Jamais !

— Allons donc ! La satiété arrive si vite.

— Mais je t'aime depuis plus de six ans !

— C'est vrai ; nous nous aimons parce que mille obstacles nous séparent, exaltent nos désirs. Au bout d'un an d'intimité, chacun de nous s'en irait, peut-être, avec des soupirs de délivrance.

Elle repartit, la bouche amère :

— Alors... tu refuses ?

— Dame !... oui. Tu comprendras pourquoi.

— Je le devine.

— Laisse-moi dire.

Et lui touchant la main :

— Veux-tu que je te parle en toute sincérité?... Ecoute. Je t'ai dit que je n'aime guère ma femme. Nous nous sommes épousés par convenance. Je la croyais douce ; moi, je ne lui déplaisais pas. Durant quelques années nous avons fait bon ménage ; puis la fatigue est venue, l'indiffé-

rence; c'était à prévoir. Nous avons commencé à nous en prendre de nos déceptions l'un à l'autre, à heurter nos goûts, nos volontés, nos caractères. Nous avons mis, je ne sais combien de temps, à nous connaître, à nous supporter. A force de patience, de concessions mutuelles, nous sommes parvenus à nous arranger une existence passable. Ça n'a pas été sans y perdre chacun beaucoup d'illusions; mais enfin, de toutes ces contrariétés nous avons fait un peu d'affection, une petite vie ordinaire, comme la tienne, comme celle de la plupart des gens. Eh! bien, je te le jure : je n'aurais plus le courage de recommencer cette longue épreuve, même avec toi!

— Mais moi je t'aurais aimé, j'aurais tout supporté pour te plaire.

— A quoi bon? nous n'en serions pas moins arrivés à la fatigue.

Elle s'essuyait les yeux. Ce n'était guère le duo d'amour qu'elle avait espéré.

— Vous me faites bien souffrir! dit-elle en se détournant pour pleurer.

Et, de son mouchoir se cachant les yeux :

— Dire que j'aurais tout quitté pour vous suivre, mon mari, mon enfant; que j'étais folle de vous à en mourir. Je suis venue, à bout de force, parce que j'étais trop lâche pour vous résister.

— Voyons Louise... on vient!

Elle s'efforça de retenir ses larmes. Des hoquets lui soulevant la poitrine, comme les convulsions d'une agonie, elle abaissa le bord de sa voilette, se mordit la lèvre, arrêtant avec des soupirs le chagrin qui lui montait à la gorge.

Des gens passèrent : une gouvernante promenant à la main une fillette emmitoufflée de fourrure blanche. Un valet de pied, en livrée, les suivait. Plus loin, on apercevait entre les arbres un équipage arrêté.

— Enfin pourquoi pleures-tu? demanda Carpentier, vexé du sourire moqueur surpris à ces domestiques. Je ne puis pourtant pas briser ma position et abandonner ma femme pour te faire plaisir!

Il s'était mis debout. A son tour elle se leva.

Puis, sans répondre, lasse et découragée, elle le suivit.

Tous deux marchaient, gardant leurs pensées dont l'échange, à présent, devenait pénible.

Ils arrivèrent à l'avenue où une machine à vapeur écrasait du gravier sous des rouleaux de fer. Un cantonnier balayait des feuilles mortes, les rassemblait en tas ; et le vent, aussitôt, les éparpillait.

— Où allons-nous ? interrogea Maurice.

— Je ne sais pas.

A la vue de ce visage raidi par la mauvaise humeur, elle comprit que son amant n'avait plus qu'une envie, partir, se débarrasser d'elle.

Du bout de la canne il montra le restaurant du *Trianon*.

— Veux-tu prendre quelque chose ?

Elle accepta, sachant qu'elle ne trouverait pas le courage de se séparer de lui.

Ils s'assirent à l'écart, sous une charmille, à l'entrée du jardin.

Des tuyaux à gaz ornés de globes formaient des arcs le long des chemins. Sous des auvents

de coutil, autour d'une estrade où, les soirs d'été, jouait l'orchestre des Tsiganes, les tables étaient rangées portant des serviettes en bonnet d'évêque, de petites lampes dont l'abat-jour semblait une fleur.

Sur la terrasse, un monsieur seul qui paraissait attendre quelqu'un. Devant des bocks, un vieux couple qui n'attendait plus rien.

Roulement de voiture. Une jeune femme élégante entra en compagnie d'un gros bourgeois qui se penchait vers elle avec des gestes empressés.

D'un coup d'œil, Louise inventoria la toilette de l'inconnue : des plumes noires tombantes, son étole de renard bleu, les dentelles mousant au bas de ses jupes.

M^{me} Sabin comprit que son amour était triste et sa robe sans beauté!

Pour plaire aux hommes il faut rire, leur promettre son corps et rouler dans son linge un parfum de prostitution.

A quoi lui avait servi la tendresse? A fatiguer son amant.

Le médecin parlait de choses indifférentes à

leur affection, comme si leurs pensées intimes ne l'intéressaient plus.

Après chacune de ses révoltes contre l'abaissement de son amour, Louise retombait aux lâchetés anciennes, se sentait prête aux pires concessions, heureuse même de pouvoir accorder à son amant ce qu'auparavant elle lui refusait.

S'il fallait, pour garder cet homme déjà fatigué d'elle, donner sa chair, avoir des complaisances de fille, elle ferait tout. Mais ne pas le perdre, mon Dieu ! ne pas retourner là-bas sans un peu d'espérance !

— Nous partons ? dit-il, consultant sa montre.

— Oh ! reste ! supplia-t-elle.

— Pourquoi ?

— Je vais t'expliquer... Viens près de moi... J'ai eu tort, je l'avoue. C'est toi qui as raison. Embrasse-moi, dis?... Je t'aimerai comme tu le voudras... tu m'entends ?

Et, des larmes tout plein les yeux :

— Je serai gaie, tu verras. Je comprends que ça t'ennuyait mes reproches. Mais c'est fini, je

t'assure... Je serai ta maîtresse... Je n'ai que toi... Qu'est-ce que tu veux que je devienne ?

Elle se coulait vers lui, avec de longs regards sensuels. Et, souriante, mais s'appuyant une main sur le cœur, elle offrait sa bouche, la gorge nouée de sanglots.

V

Il y eut des jours où la vue de son enfant lui faisait mal; d'autres où, seule avec Nestor, une rougeur, tout à coup, lui montait jusqu'aux cheveux.

Elle sortait vite, craignant qu'il ne s'aperçût de son trouble. Avant de rentrer, elle attendait quelques minutes, derrière la porte, afin de se composer un visage indifférent.

Mais ses remords ne la retenaient guère de courir à Bruxelles, chaque samedi, au premier train.

Ils se rencontraient dans une rue tranquille, aux environs de la gare du Nord.

Quand Maurice ne pouvait perdre du temps, on prenait une voiture, on baissait les stores :

— Où faut-il vous conduire ?

— Ou vous voudrez !

Plusieurs semaines, ils allèrent à l'hôtel. Cela finit par devenir monotone. Une après-midi il proposa de souper en cabinet particulier.

Ce fut dans une ruelle connue pour ses restaurants de nuit, sa situation discrète au centre de la ville, près des théâtres, des grands boulevards.

Afin de n'être pas vus ensemble, elle marchait à distance derrière lui, humiliée de ne pouvoir se montrer à son bras.

Il avait dit :

— Tu entreras directement, sans t'occuper du reste.

Carpentier s'avancait le long des façades, jetant des regards autour de soi. Lestement il

disparut dans un vestibule que surmontait une lanterne rouge.

Lorsque Louise gravit les marches de l'escalier, orné d'un tapis, de barres en cuivre, de hautes fougères aux angles des paliers, son cœur se prit à battre, son cœur de provinciale que le luxe intimidait.

Maurice l'attendait à l'entrée des salons.

Une sonnerie électrique annonça les clients.

Un garçon vint, en habit, une serviette sous le bras.

— Le 8 est libre ? demanda Carpentier avec l'assurance d'un habitué.

— Oui, Monsieur.

Et le garçon ouvrit.

D'une professionnelle incuriosité il débarrassa Monsieur de sa pelisse, de son chapeau, conseilla le menu, sans regarder Madame.

Le dos tourné aux hommes, encore tout habillée, Louise, curieusement, examinait la chambre : le papier cramoisi, le divan de même couleur, sous un miroir.

Deux autres miroirs, à niveau du plancher, griffés au diamant des bagues, couverts d'un tulle de noms, de chiffres, d'emblèmes érotiques. Fouillis d'initiales, de dates, de dessins obscènes dont Louise détourna les yeux avec l'émoi d'une jeune fille à son premier péché.

Elle se trouvait donc dans un de ces lieux de galanterie qu'elle ne connaissait que par les romans et qui lui rappelaient les scènes classiques de l'adultère.

— Pas de bordeaux, du champagne, commanda le médecin.

On apporta des huîtres. On servit des plats couverts, des bouteilles dans un seau glacé.

Dès qu'ils furent seuls :

— Quand je pense, dit Louise, que demain je dois retourner là-bas !

Dans cet endroit de plaisir et de volupté, la pauvre vie honnête qu'elle menait à Wervicq lui semblait plus misérable. La messe du dimanche, les visites à M^{me} Bondaloux, les promenades au bord de la Lys — toujours les mêmes — le visage désagréable de ses beaux-

parents, voilà ce qui l'attendait chez elle.

Pour oublier, elle but une coupe de champagne.

— Puisque les « autres » s'amuse!...

Et celles-là savent se faire aimer. Les hommes se couchent à leurs pieds comme des chiens, se ruinent à payer leurs fantaisies. Elles vont aux courses en équipage, l'hiver au bal, l'été dans les villes d'eaux. Leurs appartements sont des nids de dentelle. C'est plein de fleurs, on y baigne dans les parfums. Elles ont des bijoux, des toilettes. Leurs amants les conduisent au théâtre, à des parties fines où l'on se divertit jusqu'au matin.

Elle se rappelait une ces « créatures » aperçue à l'Opéra. C'était à l'époque de son voyage de noce. Du haut d'un escalier de marbre, au bras de son mari, Louise avait regardé avidement cette femme « en chair et en mousseline blanche », dont chaque geste s'étincelait au feu de ses diamants.

— Si tu avais vu les messieurs s'empresse autour d'elle comme des mouches noires autour

d'un morceau de sucre ! J'étais pourtant aussi jolie ; mais, moi, on ne me regardait pas.

— Une cocotte, a dit méprisamment Nestor.

En tous cas, elle semblait heureuse et le mépris des honnêtes gens ne paraissait guère l'incommoder.

— Qu'ont-elles donc, pour que vous les aimiez tant ?

Dégrisé après la première étreinte, il la contemplait, étendue sur le divan.

Deux doigts allongés vers sa coupe de champagne, il se souvenait de Louise en sa fraîcheur.

— C'est triste, pensa-t-il, un beau corps qui s'en va !

Bientôt, le regard sérieux et sombre, elle revint s'asseoir sur les genoux de son amant. Les dents découvertes par un sourire étrange, les lèvres chaudes, elle se renversait dans ses bras...

Ce qu'elle ne savait point, c'est qu'en s'offrant ainsi elle se barrait l'envie blasée de cet homme

qui n'appréciait que les proies difficiles dont il faut vaincre les résistances, bousculer la pudeur.

Aussi longtemps que M^{me} Sabin s'était défendue, Maurice avait convoité sa possession d'une envie gourmande et perverse de vieillard pour les larmes, les rougeurs, les abandons apeurés des vierges. Maintenant qu'elle se montrait pareille à d'autres femmes, le charme de sa personne se dissipait.

Aussi la repoussait-il doucement, l'air contraint, ennuyé.

— Habille-toi, il est temps de partir.

— Partir?

Elle se mit debout, le considéra, les regards coulés au coin des paupières.

Lui aussi s'était levé, la main sur son paquet de cigarettes.

Mais elle, saisie d'un vertige, marcha vers lui, chancelante d'amour; et, secouant sa chevelure, le retint dans un enlacement passionné.

Avec des ricanements profonds elle l'entraînait vers le divan rouge. Ah! il voulait partir! Elle essaya des baisers qui semblent fondre

dans les veines. Elle essaya d'éveiller en lui quelque chose de fou, d'infini, fut-ce même du désir charnel! Et, farouche, elle essaya de galvaniser leur amour moribond, d'entraîner Maurice au bord d'un gouffre de volupté, de s'y jeter avec lui à corps perdu...

Il se dégageait, détournant sa bouche qui saignait sous la morsure.

— Voyons!... tu m'as fait mal! Tu n'es pas raisonnable.

D'un bond elle se redressa, comme souffletée en plein visage. Elle aurait voulu lui cracher à la face, lui vomir à la fin son mépris. Un moment elle resta immobile.

Sa pâleur surprit le médecin.

— Qu'y a-t-il?

Craignant sa colère, il tendit la main pour lui saisir la taille.

— Laisse-moi! Ne me touche plus!

Et ramenant le bord de sa chemise à ses seins découverts, elle courut s'habiller derrière le paravent.

\ Cela traîna quelques semaines encore; sa

lâcheté d'amoureuse pardonnait les pires humiliations.

Un samedi, elle fut malade. Il s'excusa de ne pouvoir l'accompagner, à cause d'une opération urgente. On se reverrait dans huit jours.

Puis ce furent les rendez-vous où l'on se quitte de bonne heure, les rendez-vous où l'amant ne vient pas.

Pour se justifier, Maurice alléguait la jalousie de sa femme. Elle avait pris du soupçon, le surveillait, le faisait suivre.

Louise accepta tous les mensonges avec résignation. Pourvu qu'il lui accordât, de temps en temps, la charité d'un peu d'amour.

Deux fois elle attendit Maurice à la sortie de la clinique.

— Non, répondait-il, c'est impossible, pas aujourd'hui ; mais samedi, si tu veux, devant la gare.

Et le samedi elle se promena sous la pluie, blême de froid et d'inquiétude. Des hommes l'accostèrent qui l'obligeaient à s'éloigner. Errant sur la place, elle s'abrita dans les

kiosques du tramway, partit, revint au même endroit.

Le soir descendait sur la ville en rumeur. Les fiacres, cahotant, éclaboussaient Louise. Piétinant les flaques d'eau, transie par cette longue attente, elle s'arrêtait sous un réverbère allumé afin que Maurice la reconnût parmi la foule.

Elle eut passé la nuit, les pieds dans la boue, à peu près mourante de fatigue et de faim pour le voir une dernière fois !

Un jeune homme, presque un enfant, la dévisageait de loin avec une douceur triste. Depuis longtemps, il demeurait là, à tourner autour d'elle, les yeux trempés de désir, sans oser lui parler.

Alors, elle s'en alla, remarquant son envie, elle s'en alla pour ne point donner à ce petit un sourire, un regard dont, peut-être, la mémoire lui ferait mal comme un regret !

VI

Elle dit à ses parents que le médecin la croyait guérie et retourna vers sa maison, bien décidée à n'en plus sortir.

Quel changement depuis son premier départ!

Elle était venue mettre son bonheur aux mains de son amant ; elle rentrait chez elle, ruinée d'amour et rapportant à son mari ce qui lui restait d'affection.

L'idée de retrouver Nestor la consolait à présent, parce qu'elle se sentait malheureuse et qu'elle avait besoin de pitié.

Ah ! s'étendre dans son lit, dormir, oublier !

Blottie à l'angle d'un compartiment, les yeux clos, les doigts mollement croisés, elle tâchait d'arrêter ses pensées. Mais la marche du wagon les dévidait mécaniquement : Toutes les bassesses qui, durant des mois, l'avi- lèrent, lui remontaient à la conscience ; toutes ses supplications, ses lâchetés, ses complai- sances de fille, son ardeur voluptueuse lorsqu'il bâillait son amour. Avait-elle assez mendié ses caresses ? L'humiliation lui en pesait sur le cœur !

Il se dérobaît, craignant de compliquer sa vie, de s'embarrasser d'une maîtresse dont la pas- sion fatiguait sa veulerie sentimentale. Et voici que, sans un mot d'adieu, il infligeait l'affront d'une rupture.

Comme il avait menti !

Tout, d'ailleurs, mentait : l'amour, le mariage, l'adultère — surtout l'adultère qui, du fond de la médiocrité conjugale semble, pourtant, une délectation, et la seule propre à sauver du désespoir.

Mais le bonheur que l'on croit saisir s'éva- nouit dans la main.

Après cette douloureuse tentative, Louise renonçait à le poursuivre encore; elle accepterait l'existence ordinaire sans vouloir y rien changer.

Elle sortit de la station à neuf heures. Il ne pleuvait plus. Wervicq, déjà, se préparait au sommeil. M^{me} Sabin regarda les maisons, les pavés de la rue, comme on regarde les choses que l'on a pensé ne plus revoir : le tableau du chemin de la croix sculpté dans une muraille, la rampe de fer du ruisseau où l'on descend sous une voûte, la ruelle des Sœurs-Grises où brille une lanterne, au-dessus de la porte du couvent.

Des cages à poulets signalent, de loin, la boutique du vannier. Celle du marchand de couleurs se reconnaît à sa vitrine, en forme de chapelle.

Que cela diffère du luxe, de l'agitation qu'elle venait de quitter.

A l'estaminet du coin, la marchande de sabots jouait aux cartes avec son galant. Il n'y a que les simples qui soient heureux!

Sa maison ! Pourquoi le cœur ne lui serre-t-il plus d'y revenir ?

Une vieilleuse éclaire la chambre du petit Charles. Il dort là-haut !

— C'est toi ! s'écrie Nestor en ouvrant la porte, je ne t'attendais que lundi !

Alors, de toute sa fatigue, elle s'abandonne, aux bras de cet homme qu'elle a tant méprisé.

Avant même d'ôter son chapeau, M^{me} Sabin court baiser l'enfant dans son lit. Il s'éveille, il veut se lever, il se dresse vers sa mère. Elle, passionnément, l'étreint, respire l'odeur chaude, la sueur de ce cher petit corps, en serrant les mâchoires pour ne point sangloter.

On descendit, on dénoua des paquets de friandises. M^{me} Sabin offrit à Nestor une caisse de cigares choisie par le père Houthem.

— Tu sais, dit Louise, brûlant ses vaisseaux, le médecin me déclare guérie. C'est fini, je ne vais plus chez lui.

Quand on fut installé près du poêle, Nestor dégusta les nouveaux cigares. Attentif à n'en

pas faire tomber la cendre, il soufflait, béatement, des ronds de fumée qu'il regardait flotter, s'élargir...

Louise, en peignoir, à l'aise dans ses pantoufles, dodinait son grand fils.

La ville, autour d'eux, fige une épaisseur de silence et de calme. La lumière fixe de la lampe ressemble à un beau sentiment paisible. Elle rayonne modestement et vous fait oublier que le monde est immense au dehors de la maison.

— Mon Dieu, je savais qu'il existe des êtres simples avec de pauvres idées aussi ordinaires que la vie de tous les jours. Ce que je ne savais pas c'est qu'il faut avoir souffert pour comprendre leur bonté. Quand on est jeune, la vie est pleine de promesses et savoureuse comme un fruit offert à nos désirs.

A vingt ans les grandes passions nous tentent et l'on voudrait beaucoup aimer. Or, aimer c'est souffrir et il vient un âge où le cœur n'en peut plus !...

VII

Elle connut des années meilleures. Se réconciliant à la vie, elle découvrit de petites joies à portée de la main. Elle apprit aussi qu'il faut chercher le bonheur en soi-même et qu'on perd son temps à l'attendre d'autrui. Un jour elle s'aperçut que la souffrance est bonne et nous enseigne des vérités que l'on ne trouve pas dans les livres.

Sans parvenir à aimer ses beaux-parents, elle supporta mieux leur présence. L'atmosphère de la maison, moins chargée de haine ou de rancune, devint moins pénible à respirer.

Puis M^{me} Sabin se mit au travail parce qu'il nous sauve du désir.

Une nouvelle ! Tante Griet est décédée ! Nestor fut à l'enterrement, par égard pour l'héritage. Il ramena chez lui M^{me} Houthem, qui conta les évènements de la famille ; et, pleurant un peu :

— Ma pauvre Louise, nous retournons à Willemsdorp !

Le cœur lui défaillait à s'éloigner de sa fille bien qu'elle se réjouît de la joie du vieux Cornélis.

L'oncle Servaas vivrait auprès de son frère, à présent que sa femme était morte.

« Il avait réglé la question d'argent ! »

— Nous « remettons » l'épicerie.

D'autre part, le locataire de l'auberge en partirait d'ici quelques mois.

Pour consoler Louise :

— Tu viendras passer les vacances avec Nestor et Charlot. Nous serons installés certainement avant septembre.

On se quitta sur la promesse de se revoir à

Willemsdorp, mais M^{me} Sabin soupira, voyant augmenter sa solitude.

Par bonheur, le temps — qui use tout, même la rancune des gens de province — lui avait ramené M^{me} Lambessart.

Le marchand de lin accueillit avec satisfaction le retour du jeune ménage. La partie de whist et le souper du dimanche manquaient à ses habitudes.

Naguère, il avait commencé à M^{me} Sabin une cour discrète et patiente. A son âge une parole aimable, un sourire entretiennent des illusions d'amour.

— Que voulez-vous ! disait-il à Louise, quand on devient vieux on a besoin d'affection.

Pour lui plaire, il invitait M^{me} Sabin aux répétitions de l'Harmonie, s'asseyait à côté d'elle dans un coin de la salle, débitait quelque douceur, un pouce dans l'emmanchure de son gilet blanc.

Nestor jouait sa partie de clarinette.

Sous l'influence attendrissante de la musique, M. Lambessart retrouvait en lui des sentiments inexprimés :

— J'aurais dû vous rencontrer plus tôt. Les affaires ont occupé toute mon existence. Je n'avais pas le temps d'aimer ! Ma vie se passait à gagner de l'argent. Aujourd'hui, mes fils le dépensent et s'amuse. Je les approuve. En vous voyant je regrette ma jeunesse. Si, du moins, une jolie femme, telle que vous, me consolait un peu de vieillir !

Louise écoutait obligeamment les galanteries du millionnaire. L'Harmonie accompagnait ses confidences d'airs variés de *Faust* où soupirait amoureusement une clarinette.

A l'idée du luxe, des voyages, des loisirs dont M. Lambessart, dans un élan irréfléchi, proposait de récompenser ses faveurs, Louise demeurait quelquefois rêveuse ; puis, souriait du ridicule effort de cet homme chauve et laid vers le décevant amour qu'elle n'avait pu retenir par la jeunesse ni par la beauté.

Le père Sabin rentra, un soir, beaucoup plus tôt que d'ordinaire et monta se coucher de mauvaise humeur.

Sa femme lui cria, au bas de l'escalier :

— Dites, Sabin, voulez-vous quelque chose ?

Il répondit :

— Je ne vous demande rien !

Elle pensa qu'il avait trop bu et le laissa tranquille.

En allant se mettre au lit, elle le trouva étendu sur le dos, tout habillé, en travers du matelas, les poings serrés, la face bleuie d'un coup de sang !

Il était mort !

Après l'enterrement, des créanciers arrivèrent : un marchand de tabac, des cabaretiers, un négociant en métaux. Quand ils furent payés, une grosse femme, en robe de mérinos et bonnet à fleurs, vint présenter des billets signés par le vieux Sabin. Ils se montaient à deux cents francs !

— Mais, je ne les ai pas ! s'écria Nestor, effrayé par toutes ces dettes.

— C'est votre affaire, dit la femme, un poing sur la hanche ; moi, j'ai besoin de mon argent.

Nestor craignant que Louise n'apprit ces misères, demanda pour en finir :

— Où demeurez-vous ?

— Route de Menin, *Café de la Caserne*.

— Alors c'est vous, Euphrasie Catteau ?...

Ecoutez, ne revenez pas, j'irai vous acquitter ça moi-même, à la fin du mois.

Et il referma la porte.

Cette visite lui rappelait le passé de son père ! Les coudes aux genoux, les mains pendantes, il y songea, regardant tomber les cendre du poêle.

En ce temps-là, Nestor avait connu la privation. Par économie, l'on n'osait plus manger à sa faim. A table, les « morceaux » étaient durs à passer dans la gorge. Le père disait : « Allez-y ! ne vous gênez pas ! » Lui, cependant, ne se privait guère. Après l'ouvrage, il décrochait son chapeau, partait pour les bastringues des environs de la caserne. Depuis dix ans, il dépensait son dernier sou chez Euphrasie Catteau. Un bossu, coiffé d'une casquette y tapait sur les dents jaunes d'un piano éreinté ; des soldats,

ivres d'alcool et du souvenir de leurs payses, brâmaient en chœur le refrain des romances. Le plombier, inépuisable de chansons, amusait la compagnie.

Il couchait avec la matrone, une veuve encombrée de deux filles.

Quand elles furent en âge d'amour on renvoya les serveuses; on embellit l'établissement. La clientèle en devint plus choisie, l'aspect plus convenable, mais sa réputation demeura fort compromettante. On s'y coulait, le soir, entre chien et loup. Le notaire, le brasseur, des gens honorables pénétraient par la claire-voie d'un courtil, du côté de la campagne. Le collet relevé, les regards tâtant l'ombre, on se grimpait aux chambres, directement.

Et le vieux Sabin jouait aux cartes avec Euphrasie, pendant que les demoiselles Catteau donnaient leurs soins à ces messieurs.

Le bonhomme, à peine sorti de chez lui, courait chercher le bonheur au *Café de la Caserne*. La mère, les filles, d'une invariable

bonne humeur, pouvaient seules adoucir sa roguerie.

— Il est mort ! songeait le professeur. Et sa rancune contre Euphrasie Catteau s'évanouissait à la pensée qu'après tout, son père lui devait quelques bons jours.

Nestor ne fit point difficulté de ses dettes. Profitant de la vacance du jeudi, il se dirigea, par un temps de neige, vers le *Café de la Caserne*, y portant à regret deux beaux billets de cent francs.

Il frappa du pied contre le seuil, secoua la boue de ses bottines et, le regard sévère, poussa la porte d'un geste décidé.

Personne, heureusement, qu'une jeune femme attablée devant un journal, les joues dans les mains.

— Un cognac, demanda-t-il.

Et il s'assit entre les deux fenêtres afin qu'on ne l'aperçut point du dehors.

Un cabaret tranquille. Des affiches annonçant des ventes, un bal au *Tivoli*... Sur une étagère, des bouteilles, des cristaux, des sta-

tuettes en biscuit, comme dans tous les cafés de province.

La femme, aussi, ressemblait à celles des autres estaminets de la ville.

— Euphrasie Catteau n'est pas ici ?

— Non, elle est sortie.

— Ah ! fit Nestor, que ce renseignement contrariait.

M^{lle} Catteau, se chauffant le dos au feu, regardait la neige tomber.

— A quelle heure rentre-t-elle ?

— Je ne sais pas, probablement avant le soir.

Elle s'étira le buste, les doigts à la taille ; lui devina l'ampleur de sa poitrine.

— Sâle temps ! reprit-il, pour dire quelque chose.

— Vous venez de Wervicq ? interrogea-t-elle négligemment.

— Oui.

Il expliqua la raison de sa visite et la conversation se noua.

Le poêle ronflait ; dehors, la neige assourdisait le cahottement d'une charrette.

Nestor ne se sentit point pressé de partir.

— C'était un brave homme, dit la jeune Cateau.

Un duvet, blaireauté sur sa lèvre, troublait la pensée du directeur.

— Comment vous nommez-vous ?

— Lisa.

— Vous n'acceptez rien ?

Sans répondre, elle se versa un curaçao et s'assit à côté de Nestor.

— A votre santé.

Puis elle commença par lui sourire.

Un peu plus tard, dans la chambre, quand il eut sous les doigts la gorge abondante de cette fille qui, avec des gestes complaisants, sollicitait son amour, il dit, les regards perdus dans un avenir de délices :

— Si tu veux, ma petite Lisa, je reviendrai tous les jeudis.

Chaque semaine il retourna vers la même douceur. Une main sur le bouton de la porte, il craignait que Lisa ne fut absente. Voyant qu'elle cousait près du comptoir, la joie lui

sautait au visage. L'accueil aimable de M^{lle} Cateau encourageait le vice timide et refoulé de Nestor. Parfois, la trouvant attablée en compagnie d'un client, il acceptait sa sœur M^{lle} Blanche qui, pour le prix convenu, lui assurait un plaisir identique.

Jamais Louise ne l'avait connu si attentif à lui éviter tout ennui. Il rentrait tôt du café de de la *Demi-Lune*, donnait plus de soin à sa coiffure, il redressait sa moustache ! Depuis si longtemps elle lui reprochait son manque de coquetterie. Peu s'en fallut qu'elle ne trouvât son mari séduisant. Du moins lui fut-elle reconnaissante du souci qu'il prenait de lui plaire après dix ans de ménage !

Bien qu'elle n'éprouvât pour Nestor qu'une affection résignée, elle se montrait jalouse de le garder tout à soi. Le sentiment propriétaire qui nous vient du mariage survivait seul dans son cœur épuisé. Aussi, lorsque M. Lambessart, pour avancer sa cour, crut pouvoir lui donner du soupçon, y eut-il bien des cris et des larmes. Mais Nestor, pâle de frayeur, jura sur ses

grands dieux ! Et M^{me} Sabin ne demandait pas mieux que de croire à sa fidélité.

Leur existence continua comme à l'ordinaire. Louise eut encore une fille qui lui combla beaucoup de désirs. Elle vécut, dès lors, pour ses enfants.

Le souvenir de Maurice reculait vers l'oubli. Un soir, pourtant, la tentation de cet amour la reprit soudain. Ce fut chez ses parents, le mois qui précéda leur départ pour Willemsdorp.

Dans sa chambre de jeune fille, elle se rappela le temps où Carpentier lui était fiancé. Etendue sur son lit, le drap rejeté à cause de la chaleur, elle ne put s'endormir.

L'été finissait ; des souffles alourdis d'orage entraient par la fenêtre. Plusieurs fois elle se leva, ayant soif d'un peu d'eau fraîche. La pendule tinta douze heures. Des gens attardés passaient sur le trottoir : un homme et une femme se tenant à la taille, marchaient avec mollesse. Au coin de la rue, ils s'étreignirent longuement. La femme renversait la tête, vaincue par un baiser plus fort que sa résistance.

Louise, penchée sur l'embrasure enviait passionnément ces deux ombres dans la nuit. Oh! le baiser sous la tour du Béguinage!

Mais, songeant à toutes les souffrances que lui avait coûté l'amour, elle se demanda si, l'occasion revenant, elle consentirait à les revivre...

VIII

Lorsque le père Houthiem revint à Willemsdorp, les gens du village l'attendaient à la gare.

On le conduisit en cortège vers sa maison. De nouvelles têtes se mêlaient aux anciennes; il en chercha qui ne se retrouvèrent plus. On dressa des tables dans la grande salle de l'auberge, sous les arbres du jardin; toute une semaine fut consacrée à des réjouissances. On arriva de plusieurs lieues à la ronde, en barque, en carriole, par le chemin de fer. Le bruit s'étant répandu que l'aubergiste avait fait fortune, des parents éloignés accoururent.

On les reçut à bras ouverts.

Ses hôtes partis, Cornélis Houthem demeura planté, de longues heures, au sommet de la digue, les mains en poche, sa courte pipe aux dents. Des chaloupiers qui passaient sur le fleuve, l'apercevant au loin, louvoyaient de son côté, n'osant croire à sa résurrection.

Dans cette contrée perdue au milieu des eaux, la vie est lente ; presque rien n'y change. Le père Houthem connut à la hauteur des arbres le temps enfui depuis son départ. Les enfants étaient devenus des hommes ; ceux-ci, presque des vieillards. En regardant leur visage il sentit peser ses soixante-huit ans.

Son auberge aussi devenait caduque. Il avait fallu renouveler le comptoir ; le billard, usé jusqu'au marbre, ne servait plus ; mais les chambres, la salle basse, gardaient encore leur ancien papier !

Il semblait au père Houthem que les briques de sa maison avaient une âme. Et songeant aux années nombreuses passées là, il remerciait la Providence de ses faveurs.

Il y a des gens qui ne savent pas ce que c'est :

voir couler un fleuve en s'appuyant les coudes à la barrière de son jardin. On croit que ce n'est rien d'entendre, le soir, un train qui s'en va vers l'inconnu du monde et de se sentir chez soi, auprès d'une bonne femme que Dieu conserve pour la douceur de vos derniers jours.

— Servaas, disait le père Houthem avant de monter se coucher, nous allons prendre notre petite goutte.

On allumait une pipe de terre; l'oncle Servaas, assis sous le manteau de la cheminée, voûtait sa longue taille et songeait creux. Il ne parlait guère, fixait devant lui un œil trouble où se diluait une prunelle déteinte. Il ne marchait plus qu'avec peine et, raclant ses phlegmes — qu'il crachait dans les cendres du foyer — il disait, parfois, sentir la mort lui monter aux genoux.

Des voisins, en venant jouer une partie de cartes, plaisantaient Dorothee :

— Voyons, Doortje, il est temps de vous choisir un mari.

— Je ne suis pas pressée, répliquait-elle, j'ai pu m'en passer jusqu'ici.

On parlait, entre soi, de l'héritage qu'elle recueillerait de l'oncle Servaas. Des soupirants se présentèrent, mais Dorothée ne se décidait pas.

— Tu as tort, disait la mère, nous sommes vieux, il faudrait quelqu'un pour nous aider. La maison est grande, ton homme viendrait demeurer chez nous.

Le père Houthem attelait lui-même sa petite voiture, faisait les commissions à Dordrecht :

— Si tu te mariais, il pourrait se reposer.

Le facteur de la poste passait pour avoir fait bon ménage avec sa première femme. Il en cherchait une autre, à cause de son jeune garçon qu'il confiait aux soins des voisins.

Chaque soir, il arrivait causer un peu avec Dorothée.

Il disait :

— Si vous voulez, Doortje, moi, je ne demande pas mieux.

Elle continuait à tirer l'aiguille, tandis que,

le coude sur une table, la pipe au coin de la bouche, il réfléchissait en somnolant.

— Puisque vous y tenez, je veux bien, finit-elle par lui répondre.

Il reprit, sans se lever de sa chaise :

— Doortje, vous verrez que nous nous entendrons.

Je fus prié à la noce. J'y rencontrai Nestor, sa femme, leurs deux enfants. Louise me parut bien vieillie ! Sa santé, me dit-elle, était fort compromise. Elle espérait la rétablir par quelques semaines de séjour à Willemsdorp.

Comme Nestor fut contraint de retourner à son école, je restai bientôt seul en compagnie de Louise.

L'été commençait et les beaux matins de soleil me faisaient apprécier la joie d'être au monde. Le plaisir de retrouver Louise me retint plusieurs jours à Willemsdorp.

Ainsi qu'autrefois, nous allions nous promener sur la route, mais au lieu de parler de l'avenir, nous parlions du passé.

C'est alors qu'elle me conta les mélancolies

de son existence. Sa jeunesse ? Des rêveries : elle attendait l'amour. Il était venu et la réalité avait menti aux promesses des livres. « Toujours les désirs demeurent inassouvis ! » Dans le mariage elle avait espéré le bonheur tranquille, la satisfaction réconfortante que laisse l'accomplissement du devoir.

— Cela ne suffit guère ; on ne se résigne pas à l'ennui de vivre sans amour.

Et de nouveau elle s'était vue, comme au temps de sa jeunesse, face à face avec cet éternel tourment.

Pauvre fille ! On voyait sur son visage amaigri la trace de ses douleurs. L'expérience n'avait pu la déprendre des grands sentiments, des passions « poétiques ».

— Ces choses-là doivent exister pourtant ! Et elle marchait, regardant au loin ce bonheur qui ne vient jamais, sans voir les beautés de la vie fleurissant à ses pieds.

— Si c'était à refaire !

Cri de l'incurable espérance. J'ai compris qu'elle ne se guérirait point de l'amour. Dire qu'elle pouvait, à pleins bras, serrer ses enfants

sur son cœur et elle les tendait encore vers cette chimère dont elle devait mourir.

— Que voulez-vous ! soupirait-elle, parfois, résumant ainsi les insuffisances de la vie.

— Mais, lui dis-je, pourquoi vous en prendre à elle ? Laissez donc les grands mots et ne levez plus les yeux au-delà du petit horizon qui borne votre existence. Après tout, votre mari vaut mieux que beaucoup d'autres. D'ailleurs, il suffit qu'un homme soit digne de sympathie, d'estime, ne fut-ce même que de pitié. Pourquoi toujours demander plus ? Dites-vous que l'amour est une fièvre maligne et que l'essentiel est de s'en guérir.

Je vis bien, à son regard, qu'elle ne me croyait pas. Je ne m'en étonne guère : combien me suis-je donné de conseils que je n'ai pas suivis !

Ce soir-là, nous nous assîmes au bord du fleuve miraillé d'or et de feu par un ciel crépusculaire.

Les bateaux, en prévision de la nuit, s'immobilisaient le long des rives, fatigués de leurs voiles, une lumière au bout du mât. Et, dans le

silence dormant de l'étendue, un marinier chantait, là-bas, dressé sur sa barque et godillant vers la rive.

De l'autre côté de la Meuse on voyait les prairies, couvertes de buées rampantes, où nous étions allés quand elle avait quinze ans.

Nous parlions de notre jeunesse et j'en respirais sur Louise l'émouvant souvenir.

— Et vous ? me demanda-t-elle ; qu'avez-vous fait depuis ce temps-là ?

— Moi?... Rien... Aussi y a-t-il bien des jours où je regrette de n'avoir pas vécu.

— Je vous croyais plus philosophe.

Accoudée sur l'herbe, elle s'enroulait au doigt une boucle de sa chevelure.

Je regardais Louise, cherchant à me rappeler la jeune fille des jours disparus. Je me dis que, déjà grisonnant, je ne goûterais plus aux lèvres des femmes, à ces lèvres « où tant de désirs se sont suspendus ». Et, bientôt peut-être, les approches de la vieillesse me donneront le désir fou de sentir encore sous ma main se gonfler la gorge d'une amoureuse. Il ne sera plus temps !...

— Eh ! bien, fit-elle, à quoi pensez-vous.

— Devinez.

L'obscurité étant fort approchante, je l'attirai contre moi.

— A vous ! lui dis-je d'une voix contenue, c'est maintenant que je voudrais vous aimer !... Louise ! Nous sommes seuls... dites... répondez ? Une heure d'amour dans notre vie ! Souvenez-vous qu'il y a vingt ans vous vous abandonniez à moi. Dites... Louise !

Me repoussant avec douceur :

— Oh ! Non... n'est-ce pas ? fit-elle m'arrêtant d'un sourire lassé.

Je demeurais indécis, l'âme suspendue ; puis mes bras retombèrent.

Et la lune, comme une lanterne de navire, s'alluma sur les vagues du ciel obscurci.

Le lendemain, je bouclai ma valise. M^{me} Sabine et ses deux enfants m'accompagnèrent jusqu'au sentier de la gare.

Au moment de la séparation, elle ne put retenir quelques pleurs.

— Adieu, Louise.

— Adieu... Jean!

Et ce fut tout.

C'est la dernière fois que je l'ai vue. Elle est morte, quelques années après, au fond de cette ville de province dont les pierres lui pesaient tant sur la poitrine. Pourquoi suis-je revenu dans cette vieille auberge où j'ai connu Louise, y reconstituer sa figure pensive et charmante, comme on fait d'un vase brisé auquel s'attachent des souvenirs?

Attablé devant une fenêtre ouverte, j'évoque la jolie fille qu'elle était à quinze ans. Je la revois encore, couchée dans la prairie, se serrant à moi, déjà tourmentée d'amour.

Combien je te regrette, ma bien-aimée petite. J'aurais dû couvrir de baisers ton cher corps adolescent. Nous nous serions aimés jusqu'au jour où la fatigue de mon cœur vieilli t'eut donné l'inquiétude d'un cœur plus jeune. Nous nous serions quittés, alors, comme des voyageurs se séparent et tu serais allée vers d'autres amours.

Il y en a tant qui rôdent par les rues, tant de désirs inassouvis !

Mais tu étais une honnête fille. Tu t'es laissée ensevelir dans le mariage, sous un linceul de préjugés, de convenances, de devoirs. On t'a bourré le cœur de morale pour l'empêcher de battre trop vite. On t'a montré le bonheur dans la résignation. Et tu as compris que ce bonheur-là est celui des faibles ; que les forts l'ont inventé, comme les barreaux de fer des prisons, pour qu'ils puissent vivre la vie pendant que les faibles la regardent passer. Tu ne voulais pas aller grossir le troupeau des résignés qu'on mène à la souffrance ; tu as essayé de fuir.

Trop tard ! Il fallait rester libre. Il fallait, comme dit l'autre, assumer le plus d'humanité possible, prendre conscience de toi-même, surtout ! Pourquoi n'osais-tu pas ? Pourquoi avais-tu peur d'ouvrir, sur le monde, des yeux clairs et audacieux ?

C'est ma faute et je m'en repens encore. J'aurais dû être ton initiateur, là-bas, sous les saules, au bord du fleuve langoureux.



DES PRESSES D'OSCAR LAMBERTY

EDITEUR

70, RUE VEYDT (QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.